



A. C. III. E. 1.

D. 62
2



John Carter Brown
Library
Brown University

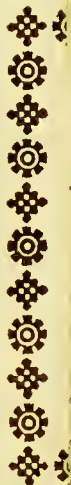
✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿
✿ The John Carter Brown Library ✿
✿ Brown University ✿
✿ Purchased from the ✿
✿ Louisa D. Sharpe Metcalf Fund ✿
✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿✿

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
PLANTINUM

PLANTINUM

PLANTINUM

11



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE

ET

POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIÈME.

18

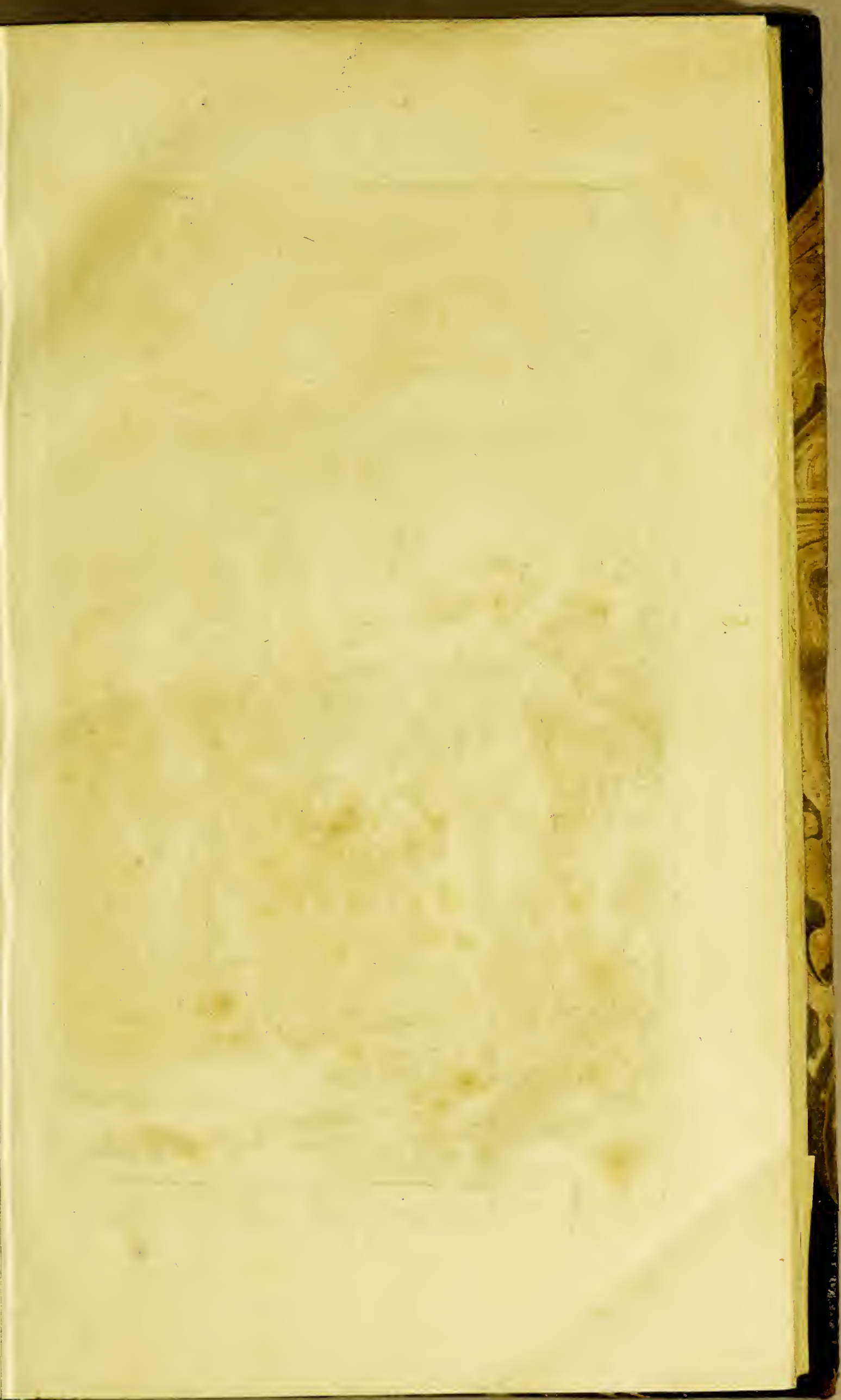
1831 10 14 2 1/2

2 1/2 1/2 1/2

1831 10 14 2 1/2

1831 10 14 2 1/2

1831 10 14 2 1/2





Voila les Tributs que paye le Roy de Portugal.

de la Roye St.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.

Par GUILLAUME-THOMAS RAYNAL.

TOME CINQUIÈME.



A GENEVE,

Chez JEAN-LÉONARD PELLET, Imprimeur
de la Ville & de l'Académie.

M. DCC. LXXIII.

11

REVEREND

MR. W. W. W.

NEW YORK

1850

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

...

T A B L E

D E S

I N D I C A T I O N S .

LIVRE NEUVIEME.

*Etablissement des Portugais dans le Brésil.
Guerres qu'ils y ont soutenues. Produc-
tions & richesses de cette colonie.*

- I. *L*ES Européens ont-ils bien connu l'art
de fonder des colonies? Page 1
- II. *Par qui & comment fut découvert le Brésil.* 4
- III. *Quels furent les premiers habitants que le
Portugal donna au Brésil.* 6
- IV. *La Cour de Lisbonne partage le Brésil entre
plusieurs grands Seigneurs.* 9
- V. *Caractere & usages des peuples qu'on vou-
loit assujettir à la domination Portugaise.* 10

- VI. *Ascendant des Missionnaires sur les naturels du Brésil & sur les Portugais, dans les premiers temps de la colonie.* 20
- VII. *Irruptions des François dans le Brésil.* 24
- VIII. *Conquêtes des Hollandois dans le Brésil.* 26
- IX. *Plaintes d'un Prédicateur Portugais à Dieu, sur les succès d'une nation hérétique.* 30
- X. *Les Portugais réussissent à chasser les Hollandois du Brésil.* 37
- XI. *Etablissement des Portugais sur la riviere des Amazones.* 43
- XII. *Les Portugais veulent s'établir sur la riviere de la Plata. Leurs démêlés avec l'Espagne. Accommodement entre les deux Puissances.* 55
- XIII. *Le Portugal avoit fondé ses liaisons avec le Brésil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole plus destructeur encore.* 59
- XIV. *Gouvernement civil, militaire & religieux établi dans le Brésil.* 62
- XV. *Quel a été, quel est au Brésil le sort des Indiens soumis au Portugal.* 66

DES INDICATIONS. vij

- XVI. *Etat du gouvernement de Para.* 71
- XVII. *Etat du gouvernement de Maragnan.* 74
- XVIII. *Etat du gouvernement de Fernambuc.* 76
- XIX. *Etat du gouvernement de Bahia.* 79
- XX. *Etat du gouvernement de Rio-Janeiro.* 84
- XXI. *Etat du gouvernement de Saint-Paul.* 89
- XXII. *Etat des trois gouvernements de l'intérieur où sont les mines.* 92
- XXIII. *Histoire des mines d'or trouvées dans le Brésil. Maniere de les exploiter.* ibid.
- XXIV. *Histoire des mines de diamants découvertes dans le Brésil. Considération sur la nature de cette pierrerie.* 97
- XXV. *Situation actuelle du Brésil.* 106
- XXVI. *Liaisons extérieures du Brésil.* 107
- XXVII. *Le Portugal & ses établissemens éloignés sont tombés dans l'état de la plus grande dégradation. Comment cela s'est-il fait ?* 110
- XXVIII. *Moyens qu'il conviendrait à la Cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur.* 117
- XXIX. *La Cour de Lisbonne devrait-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par*

viiij

T A B L E

*la crainte de se brouiller avec l'Angle-
terre?*

132

XXX. *Peut-on raisonnablement espérer que le
Portugal améliorera son sort & celui de
ses colonies?*

134



LIVRE DIXIEME.

*Établissement des nations Européennes dans
le grand Archipel de l'Amérique.*

- I. **C**ONSIDÉRATIONS sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde. 137
- II. Est-il vraisemblable que le grand Archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin ? 141
- III. Quelle est la nature du sol des isles ? Quels végétaux y trouvoit-on avant l'invasion ? 145
- IV. Le climat des isles est-il agréable, est-il sain ? 150
- V. Phénomènes ordinaires dans les isles. 154
- VI. Habitudes des Caraïbes, anciens habitants des isles du vent. 158
- VII. Les Anglois & les François s'établirent aux isles du vent, sur la ruine des Caraïbes. 164
- VIII. Les François s'emparent d'une partie de

- Saint-Domingue. Caractere de ces aventuriers.* 166
- IX. *Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.* 171
- X. *Les Flibustiers désolent les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.* 175
- XI. *Raisons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.* 202
- XII. *Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.* 205
- XIII. *Les isles de l'Amérique occasionnerent la guerre de 1739. Quels en furent les événements & la fin.* 207
- XIV. *C'est de l'Amérique que sortit la guerre de 1755.* 217
- XV. *Les commencements de la guerre furent funestes à l'Angleterre.* 221
- XVI. *Les Anglois sortirent de leur léthargie, & s'emparèrent des isles Françoises & Espagnoles. Quel fut l'auteur de leurs succès.* 225

DES INDICATIONS. xj

- XVII. *Avantages que la paix procura à l'Angleterre dans les isles.* 241
- XVIII. *Le Ministère Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.* 244

Fin de la Table du Tome cinquieme.

THE HISTORY OF THE

REIGN OF CHARLES THE FIRST
BY JOHN BURNET
IN TWO VOLUMES
THE SECOND

LONDON: Printed by J. Sturges, at the Black-Swan, in St. Dunstons Church-yard, 1704.

HISTOIRE



HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
ET
POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.



LIVRE NEUVIÈME.

*Établissement des Portugais dans le Brésil. Guerres
qu'ils y ont soutenues. Productions & richesses de
cette colonie.*

L'ESPRIT national est le résultat d'un grand nombre de causes, dont les unes sont constantes, & les autres variables. Cette partie de l'histoire d'un peuple est peut-être la plus intéressante & la moins difficile à suivre. Les causes constantes sont fixées sur la partie du globe qu'il habite. Les causes variables sont consignées dans ses annales, & mani-

I.
Les Euro-
péens ont-
ils bien con-
nu l'art de
fonder des
colonies ?

festées par les effets qu'elles ont produits. Tant que ces causes agissent contradictoirement, la nation est insensée. Elle ne commence à prendre l'esprit qui lui convient, qu'au moment où ses principes spéculatifs conspirent avec sa position physique. C'est alors qu'elle s'avance à grands pas vers la splendeur, l'opulence & le bonheur qu'elle peut se promettre du libre usage de ses ressources locales.

Mais cet esprit, qui doit présider au conseil des peuples, & qui n'y préside pas toujours, ne règle presque jamais les actions des particuliers. Ils ont des intérêts qui les dominent, des passions qui les tourmentent ou les aveuglent, & il n'en est presque aucun qui n'élèvat sa prospérité sur la ruine publique. Les métropoles des Empires sont les foyers de l'esprit national, c'est-à-dire, les endroits où il se montre avec le plus d'énergie dans le discours, & où il est le plus parfaitement dédaigné dans les actions. Je n'en excepte que quelques circonstances rares, où il s'agit du salut général. A mesure que la distance de la capitale s'accroît, ce masque se détache. Il tombe sur la frontière. D'un hémisphère à l'autre, que devient-il ? rien.

Passé l'équateur, l'homme n'est ni Anglois, ni Hollandois, ni François, ni Espagnol, ni Portugais. Il ne conserve de sa patrie que les principes & les préjugés qui autorisent ou excusent sa conduite. Rampant quand il est foible, violent quand il est fort, pressé d'acquérir, pressé de jouir, & capable de tous les forfaits qui le conduiront le plus rapidement à ses fins. C'est un tigre domestique qui rentre dans la forêt. La soif du sang le reprend. Tels se sont montrés tous les Européens, tous indistinctement, dans les contrées du Nouveau-Monde, où ils ont porté une fureur commune, la soif de l'or.

N'auroit-il pas été plus humain, plus utile & moins dispendieux, de faire passer dans chacune de ces régions lointaines quelques centaines de jeunes hommes, quelques centaines de jeunes femmes? Les hommes auroient épousé les femmes, les femmes auroient épousé les hommes de la contrée. La consanguinité, le plus prompt & le plus fort des liens, auroit bientôt fait, des étrangers & des naturels du pays, une seule & même famille.

Dans cette liaison intime, l'habitant sauvage n'auroit pas tardé à comprendre que les arts & les connoissances qu'on lui portoit étoient très-favorables à l'amélioration de son sort. Il eût pris la plus haute opinion des instituteurs suppliants & modérés que les flots lui auroient amenés, & il se feroit livré à eux sans réserve.

De cette heureuse confiance seroit sortie la paix, qui auroit été impraticable, si les nouveaux venus fussent arrivés avec le ton impérieux & le ton imposant de maîtres & d'usurpateurs. Le commerce s'établit sans trouble entre des hommes qui ont des besoins réciproques, & bientôt ils s'accoutument à regarder comme des amis, comme des freres, ceux que l'intérêt ou d'autres motifs conduisent dans leur contrée. Les Indiens auroient adopté le culte de l'Europe, par la raison qu'une religion devient commune à tous les citoyens d'un Empire, lorsque le gouvernement l'abandonne à elle-même, & que l'intolérance & la folie des Prêtres n'en font pas un instrument de discorde. Pareillement la civilisation fuit du penchant qui entraîne tout homme à rendre sa condition meilleure, pourvu qu'on ne veuille pas l'y contraindre par la force, & que ces avantages ne lui soient pas présentés par des étrangers suspects.

Tels seroient les heureux effets que produiroit, dans une colonie naissante, l'attrait du plus impé-

rieux des sens. Point d'armes, point de soldats : mais beaucoup de jeunes femmes pour les hommes, beaucoup de jeunes hommes pour les femmes. Voyons ce qu'en se livrant à des moyens contraires, les Portugais ont opéré dans le Brésil.

II. C'est un continent immense, borné au Nord par la riviere des Amazones; au Sud, par la riviere de la Plata; à l'Est par la mer; au Couchant par une multitude de marais, de lacs, de torrents, de rivieres & de montagnes qui le séparent des possessions Espagnoles.

Par qui & comment fut découvert le Brésil.

Si Colomb, après être arrivé aux bouches de l'Orenoque, en 1499, eût continué à s'avancer vers le Midi, il ne pouvoit manquer de trouver le Brésil. Il préféra de tourner au Nord-Ouest, pour ne se pas trop éloigner de Saint-Domingue, le seul établissement qu'eussent alors les Espagnols dans le Nouveau-Monde.

Un heureux hasard procura, l'année suivante, l'honneur de cette découverte à Pierre Alvarez Cabral. Pourquoi en est-il ainsi de presque toutes les découvertes? Comment le hasard y a-t-il toujours plus de part que l'esprit? C'est que le hasard travaille sans cesse, tandis que l'esprit s'arrête par paresse, change d'objets par inconstance, se repose par lassitude ou par ennui, & est jetté dans l'inaction par une infinité de causes morales & physiques, domestiques ou nationales. C'est donc au hasard ou à cette fourmilliere innombrable d'hommes qui s'agitent en tout sens, & qui répandent leurs regards sur tous les objets qui les environnent ou les frappent, souvent sans dessein de s'instruire, sans projets de découvrir, & par la seule raison qu'ils ont des yeux, c'est à eux que l'on doit la plupart des découvertes.

Pour éviter les calmes de la côte d'Afrique, Ca-

bral prit tellement au large , qu'il se trouva à la vue d'une terre inconnue , située à l'Ouest. La tempête l'obligea d'y chercher un asyle. Il mouilla sur la côte au quinzieme degré de latitude australe , dans un lieu qu'il appella Porto-Seguro. Il prit possession du pays sans y former d'établissement , & lui donna le nom de Sainte-Croix , auquel on substitua depuis celui du Brésil ; parce que le bois ainsi appelé , étoit la production du pays la plus précieuse pour les Européens , qui l'employèrent à la teinture.

Comme on avoit découvert cette contrée en se portant aux Indes , & qu'on ignoroit si elle n'en faisoit pas partie , on lui donna le même nom , comme les Espagnols avoient cru pouvoir l'attribuer aux pays qu'ils avoient antérieurement découverts. Les uns & les autres distinguèrent seulement ces régions par le surnom d'Indes Occidentales. Cette dénomination s'étendit depuis à tout le Nouveau-Monde , & les Américains furent appelés fort improprement Indiens.

C'est ainsi que les noms des lieux & des choses , assignés au hasard par des ignorants , ont toujours embarrassé les philosophes qui en ont voulu chercher l'origine dans la nature même , & non dans les circonstances purement accessoires , & souvent étrangères , aux qualités physiques des objets désignés. Rien de plus bizarre que de voir l'Europe transportée & reproduite , pour ainsi dire , en Amérique , par le nom & la forme de nos villes ; par les loix , les mœurs & la religion de notre continent ; mais , tôt ou tard , le climat reprendra son empire , & rétablira les choses dans leur ordre & leur nom naturels , toutefois avec ces traces d'altération qu'une grande révolution laisse toujours après elle. Qui fait si , dans trois ou quatre mille ans , l'histoire actuelle de l'Amérique ne fera pas

aussi confuse, aussi inexplicable pour ses habitants, que l'est aujourd'hui pour nous celle des temps de l'Europe, antérieurs à la République Romaine ? Ainsi les hommes, & leurs connoissances, & leurs conjectures, soit vers le passé, soit vers l'avenir, sont le jouet des loix & des mouvements de la nature entière, qui suit son cours, sans égard à nos projets & à nos pensées, peut-être même à notre existence, qui n'est qu'une suite momentanée d'un ordre passager comme elle.

III. Rien ne prouve mieux cette profonde vérité, que l'imprudence, l'instabilité des desseins & des mesures de l'homme dans ses plus grandes entreprises, son aveuglement dans ses recherches, & plus encore l'usage de ses découvertes. Dès que la Cour de Lisbonne eut fait visiter les ports, les baies, les rivières, les côtes du Brésil, & qu'on crut s'être assuré qu'il n'y avoit ni or, ni argent, elle les méprisa au point de n'y envoyer que des hommes flétris par les loix, que des femmes perdues par leurs débauches.

Quels furent les premiers habitants que le Portugal donna au Brésil.

Tous les ans il partoît de Portugal un ou deux vaisseaux qui alloient porter dans le Nouveau-Monde tous les scélérats du Royaume. Ils en rapportoient des perroquets, des bois de teinture & de marqueterie. On voulut y joindre le gingembre ; mais il ne tarda pas à être prohibé, de peur que cette marchandise ne nuisît au commerce qu'on en faisoit par les grandes Indes.

L'Asie occupoit alors tous les esprits. C'étoit le chemin de la fortune, de la considération, de la gloire. Les exploits éclatants qu'y faisoient les Portugais, les richesses qu'on en rapportoit, donnoient à leur nation, dans toutes les parties du monde, une supériorité que chaque particulier vouloit partager. L'enthousiasme étoit général. Personne ne passoit

librement en Amérique : mais on commença à associer aux malfaiteurs qu'on y avoit d'abord exilés, les infortunés que l'Inquisition voulut proscrire.

On ne connoît pas de haine nationale plus profonde & plus active, que celle des Portugais pour l'Espagne. Cette aversion si ancienne, qu'on n'en voit pas l'origine, si enracinée, qu'il n'est pas possible d'en prévoir le terme, ne les a pas empêchés d'emprunter la plupart de leurs maximes d'un voisin dont ils redoutoient autant les forces qu'ils en détestoient les mœurs. Soit analogie de climat & de caractère, soit conformité de circonstances, ils ont pris les plus mauvaises de ses institutions. Ils n'en pouvoient imiter une plus horrible que celle de l'Inquisition.

Ce tribunal de sang, érigé en Espagne en 1482, par un mélange de politique & de fanatisme, sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle, n'eut pas été plutôt adopté par Jean III, qu'il porta la terreur dans toutes les familles. Pour établir d'abord son autorité, ensuite pour la maintenir, il lui fallut tous les ans quatre ou cinq cents victimes, dont il faisoit brûler la dixième partie, & reléguoit le reste en Afrique ou dans le Brésil. Il attaqua avec fureur ceux qui étoient soupçonnés de pédérastie : désordre nouveau dans l'Etat, mais inséparable d'un climat chaud où le célibat devient commun. Il poursuivit les forciers, qui, dans ces temps d'ignorance, étoient aussi redoutés que multipliés par la crédulité de toute l'Europe bigote & barbare; les Mahométans, extrêmement diminués depuis qu'ils avoient perdu l'Empire; les Juifs sur-tout, que leurs richesses rendoient plus suspects.

On fait que lorsque cette nation, long-temps concentrée dans un petit & misérable coin de terre, fut dispersée par les Romains, plusieurs de ses membres se réfugièrent en Portugal. Ils s'y multi-

plierent après que les Arabes eurent fait la conquête des Espagnes. On les laissoit jouir de tous les droits du citoyen. Ce ne fut que lorsque ce pays eut recouvré son indépendance, qu'ils furent exclus des charges. Ce commencement d'oppression n'empêcha pas que vingt mille familles juives ne s'y retirassent, quand, après la conquête de Grenade, les Rois Catholiques les condamnerent à sortir d'Espagne ou à changer de culte. Chaque famille paya son asyle en Portugal, de vingt livres. La superstition arma bientôt Jean III contre cette nation trop persécutée. Ce Prince en exigea vingt mille écús, & la réduisit ensuite à l'esclavage. Emanuel bannit, en 1496, ceux qui refuserent de se faire chrétiens : mais il rendit la liberté aux autres, qui ne tarderent pas à s'emparer du commerce de l'Asie, dont on ouvroit alors les sources. L'établissement de l'Inquisition ralentit, en 1548, leur activité. Les confiscations que se permettoit ce tribunal odieux, & les taxes que le gouvernement leur arrachoit de temps en temps, augmentoit la défiance. Ils espérèrent que 250,000 livres qu'ils fournirent à Sébastien pour son expédition d'Afrique, leur procureroient quelque tranquillité. Malheureusement pour eux, ce Monarque imprudent eut une fin funeste. Philippe II, qui étendit peu après ses loix sur le Portugal, régla que ceux de ses sujets qui descendoient d'un Juif ou d'un Maure, ne pourroient être admis, ni dans l'état ecclésiastique, ni dans les charges civiles. Ce sceau de réprobation qu'on imprimoit, pour ainsi dire, sur le front de tous les nouveaux chrétiens, dégoûta les plus riches d'un séjour où leur fortune ne les préservoit pas de l'humiliation. Ils portèrent leurs capitaux à Bordeaux, à Anvers, à Hambourg, dans d'autres villes avec lesquelles ils avoient des liai-

sons suivies. Cette émigration devint l'origine d'une grande révolution, étendit à plusieurs contrées l'industrie, jusqu'alors concentrée en Espagne & en Portugal, & priva les deux Etats des avantages que l'un tiroit des Indes Orientales, & l'autre des Indes Occidentales.

Antérieurement à ces dernières époques, les Juifs, que l'Inquisition poursuivoit sans relâche, étoient exilés, en grand nombre, dans le Brésil. Quoique dépouillés de leur fortune par ces sangsues insatiables, ils réussirent à établir quelques cultures. Ce commencement de bien fit sentir à la Cour de Lisbonne qu'une colonie pouvoit devenir utile à sa métropole autrement que par des métaux. Dès 1525, on la vit jeter des regards moins dédaigneux sur une possession immense que le hasard lui avoit donnée, & qu'elle étoit accoutumée à regarder comme un cloaque où aboutissoient toutes les immondices de la monarchie.

L'opinion du Ministère devint celle de la nation. Avant tous les autres, les grands Seigneurs s'animerent de ce nouvel esprit. Le gouvernement accorda successivement à ceux d'entr'eux qui le demandoient, la liberté de conquérir un espace de quarante ou cinquante lieues sur les côtes, avec une extension illimitée dans l'intérieur des terres. Leur charte les autorisoit à traiter le peuple assujetti de la manière qui leur conviendrait. Ils pouvoient disposer du sol envahi, en faveur des Portugais qui le voudroient mettre en valeur; ce qu'ils firent la plupart, mais pour trois vies seulement, & moyennant quelques redevances. Ces grands propriétaires devoient jouir de tous les droits régaliens. On n'en excepta que la peine de mort, que la fabrication des monnoies, que la dixme des productions: prérogatives que la Couronne se réserva.

IV.

La Cour de Lisbonne partage le Brésil entre plusieurs grands Seigneurs.

Pour perdre des fiefs si utiles & si honorables, il falloit négliger de les cultiver, les laisser sans défense, n'avoir point d'enfant mâle, ou se rendre coupable de quelque crime capital.

Ceux qui avoient sollicité & obtenu ces Provinces, s'attendoient bien à s'en mettre en possession, sans beaucoup de dépense pour eux, sans de grands dangers pour leurs lieutenants. Ils fondoient principalement leur espérance sur l'inertie des petites nations qu'il falloit dompter.

V.
Caractères
& usages
des peuples
qu'on vou-
loit assujet-
tir à la do-
mination
Portugaïse.

L'homme, sans doute, est fait pour la société. Sa foiblesse & ses besoins le démontrent. Mais des sociétés de vingt à trente millions d'hommes; des cités de quatre à cinq cents mille ames : ce sont des monstres dans la nature. Ce n'est point elle qui les forme. C'est elle au contraire qui tend sans cesse à les détruire. Elles ne se soutiennent que par une prévoyance continue & par des efforts inouis. Elles ne tarderoient pas à se dissiper, si une portion considérable de cette multitude ne veilloit à leur conservation. L'air en est infecté; les eaux en sont corrompues; la terre épuisée à de grandes distances; la durée de la vie s'y abrege, les douceurs de l'abondance y sont peu senties; les horreurs de la disette y sont extrêmes. C'est le lieu de la naissance des maladies épidémiques; c'est la demeure du crime, du vice, des mœurs dissolues. Ces énormes & funestes entassements d'hommes sont encore un des fléaux de la souveraineté, autour de laquelle la cupidité appelle & grossit sans interruption la foule des esclaves, sous une infinité de fonctions, de dénominations. Ces amas surnaturels de populations sont sujets à fermentation & à corruption pendant la paix. La guerre vient-elle à leur imprimer un mouvement plus vif, le choc en est épouvantable.

Les sociétés naturelles font peu nombreuses. Elles subsistent d'elles-mêmes. On n'y attend point la surabondance incommode de la population pour la diviser. Chaque division va se placer à des distances convenables. Tel fut par-tout l'état primitif des contrées anciennes ; tel celui du nouveau continent.

On y trouva le Brésil distribué en petites nations, les unes cachées dans les forêts, les autres établies dans les plaines ou sur les bords des rivières ; quelques-unes sédentaires ; un plus grand nombre nomades ; la plupart sans aucune communication entre elles. Celles qui n'étoient pas continuellement en armes les unes contre les autres, étoient divisées par des haines ou des jalousies héréditaires. Ici l'on tiroit sa subsistance de la chasse & de la pêche ; là, de la culture des champs. Tant de différences dans la matière d'être & de vivre ne pouvoient manquer d'introduire de la variété dans les mœurs & dans les coutumes.

Les Brésiliens étoient en général, de la taille des Européens, mais ils étoient moins robustes. Ils avoient aussi moins de maladies, & vivoient longtemps. Ils ne connoissoient aucun vêtement. Les femmes avoient les cheveux extrêmement longs, & les hommes les tenoient courts ; les femmes portoient en bracelets des os d'une blancheur éclatante que les hommes portoient en collier ; les femmes peignoient leur visage, au-lieu que les hommes peignoient leur corps.

Chaque peuplade de ce vaste continent avoit son idiôme particulier, aucun n'avoit des termes pour exprimer des idées abstraites & universelles. Cette pénurie de langage, commune à tous les peuples de l'Amérique, étoit la preuve du peu de progrès qu'y avoit fait l'esprit humain. La ressemblance des mots d'une langue avec les autres prou-

voit que les transmigrations réciproques de ces sauvages avoient été fréquentes.

La nourriture des Brésiliens étoit peu variée. Dans une région privée d'animaux domestiques, on vivoit de coquillages sur les bords de la mer, de pêche près des rivières, & dans les forêts, de chasse. Le vuide que laissoient trop souvent des ressources si fort incertaines, étoit rempli par le manioc & par quelques autres racines.

Ces peuples aimoient fort la danse. Leurs chansons n'étoient qu'une longue tenue, sans aucune variété de tons. Elles rouloient ordinairement sur leurs amours ou sur leurs exploits guerriers. La danse & le chant sont deux arts dans l'état policé. Au fond des forêts, ce sont presque des signes naturels de la concorde, de l'amitié, de la tendresse & du plaisir. Nous apprenons sous des maîtres à déployer notre voix, à mouvoir nos membres en cadence. Le sauvage n'a d'autre maître que sa passion, son cœur & la nature. Ce qu'il sent, nous le simulons. Aussi le sauvage qui chante ou qui danse est-il toujours heureux.

La tranquillité personnelle des Brésiliens n'étoit jamais troublée par les terreurs d'une vie future dont ils n'avoient point d'idée : mais celle de leurs petites sociétés l'étoit quelquefois par des devins qui avoient surpris leur crédulité. De temps en temps, on massacroit ces imposteurs ; ce qui arrêtoit un peu l'esprit de mensonge.

Les notions de dépendance & de soumission, qui dérivent spécialement parmi nous de la connoissance d'un être créateur, n'étoient pas arrivées jusqu'à ces peuples. Cet aveuglement & l'ignorance où ils vivoient de ce qui devoit constituer une société raisonnablement ordonnée, avoient écarté de leurs déserts tout principe de gouverne-

ment. Jamais ils n'avoient conçu qu'un homme, quel qu'il fût, pût acquérir le droit ou former la prétention de commander à d'autres hommes.

De même que la plupart des peuples sauvages, les Brésiliens ne marquoient aucun attachement pour les lieux qui les avoient vus naître. L'amour de la patrie, qui est une affection dominante dans les Etats policés; qui, dans les bons gouvernements, va jusqu'au fanatisme, & dans les mauvais passe en habitude; qui conserve à chaque nation pendant plusieurs siècles, son caractère, ses usages & ses goûts: cet amour n'est qu'un sentiment factice qui naît dans la société, mais inconnu dans l'état de nature. Le cours de la vie morale du sauvage est entièrement opposé à celle de l'homme social. Celui-ci ne jouit des bienfaits de la nature que dans son enfance. A mesure que ses forces & sa raison se développent, il perd de vue le présent, pour s'occuper tout entier de l'avenir. Ainsi, l'âge des passions & des plaisirs, le temps sacré que la nature destinoit à la jouissance, se passe dans la spéculation & dans l'amertume. Le cœur se refuse ce qu'il desire, se reproche ce qu'il s'est permis, également tourmenté par l'usage & la privation des biens qui le flattent. Regrettant sans cesse la liberté qu'il a toujours sacrifiée, l'homme revient, en soupirant, sur ces premières années, que des objets toujours nouveaux entretenoient d'un sentiment continuel de curiosité & d'espérance. Il se rappelle avec attendrissement le séjour de son enfance. Le souvenir de ses innocents plaisirs embellit, sans cesse, l'image de son berceau, & le retient ou le ramène dans sa patrie: tandis que le sauvage, qui jouit, à chaque époque de sa vie, des plaisirs & des biens qu'elle doit amener, & qui ne les sacrifie pas à l'espérance d'une vieillesse moins

laborieuse, trouvé également dans tous les lieux des objets analogues au desir qu'il éprouve; sent que la source de son plaisir est en lui-même, & que sa patrie est par-tout.

Quoique la tranquillité des Brésiliens n'eût pour base des loix d'aucune espece, rien, dans leurs petites sociétés, n'étoit si rare que des dissensions. Si l'ivresse ou un malheureux hasard entendoient une querelle, & que quelqu'un y pérît, le meurtrier étoit livré aux parents du mort, qui l'immoloient à leur vengeance sans délibérer. Les deux familles s'assembloient ensuite, & se réconcilioient dans la joie d'un festin bruyant.

Tout Brésilien s'approprioit autant de femmes qu'il vouloit ou qu'il pouvoit s'en procurer, & les répudioit s'il s'en dégoûtoit. Celles qui manquoient à la foi qu'elles avoient jurée, étoient, par une coutume assez généralement reçue, punies du dernier supplice, & l'on ne rioit point de l'homme qu'elles avoient trompé. Les meres, après leur couche, ne gardoient le lit qu'un jour ou deux; & portant leur enfant pendu au col dans une écharpe de coton, elles reprenoient leurs occupations ordinaires sans aucun danger. En général, les suites des couches sont moins fâcheuses pour les femmes sauvages que pour les femmes civilisées, parce que les premières nourrissent toutes leurs enfants, & que la paresse des hommes les condamne à une vie très-laborieuse qui rend en elles l'écoulement périodique d'autant moins abondant, & les canaux excrétoires de ce sang superflu d'autant plus étroits. Un long repos, après l'enfantement, loin de leur être nécessaire, leur deviendroit aussi funeste qu'il le seroit parmi nous aux femmes du peuple. Cette circonstance n'est pas la seule où l'on voit les avantages des conditions diverses se compenser. Nous

sentons le besoin de l'exercice. Nous allons chercher la santé à la campagne. Nos femmes commencent à mériter le nom de meres, en allaitant elles-mêmes leurs enfants. Ces enfants viennent d'être affranchis des entraves du maillot. Que signifient ces utiles & sages innovations ? Si ce n'est que l'homme ne peut s'écarter indiscretement des loix de la nature, sans nuire à son bonheur. Dans tous les siècles à venir, l'homme sauvage s'avancera pas à pas vers l'état civilisé. L'homme civilisé reviendra vers son état primitif, d'où le philosophe conclura qu'il existe dans l'intervalle qui les sépare, un point où réside la félicité de l'espece. Mais qui est-ce qui fixera ce point ? Et s'il étoit fixé, quelle seroit l'autorité capable d'y diriger, d'y arrêter l'homme ?

Les voyageurs étoient reçus au Brésil avec des égards marqués. Ils se voyoient entourés de femmes qui, en leur lavant les pieds, leur prodiguoient les expressions les plus obligeantes. On ne négligeoit rien pour les bien traiter : mais c'étoit un outrage impardonnable que de quitter une famille où l'on avoit été accueilli, pour aller chez une autre où l'on pouvoit espérer un traitement plus agréable. Cette hospitalité est un des plus sûrs indices de l'instinct & de la destination de l'homme pour la sociabilité.

Née de la commisération naturelle, l'hospitalité fut générale dans les premiers temps. Ce fut presque l'unique lien des nations ; ce fut le germe des amitiés les plus anciennes, les plus révérees & les plus durables entre des familles séparées par des régions immenses. Un homme persécuté par ses concitoyens, ou coupable de quelque délit, alloit chercher au loin ou le repos ou l'impunité. Il se présentoit à la porte d'une ville ou d'une bourgade, & il disoit : » Je suis un tel, fils d'un tel, petit-

» fils d'un tel; je viens pour telle ou telle raison ». Et il arrangeoit son histoire ou son mensonge de la maniere la plus merveilleuse, la plus pathétique, la plus propre à lui donner de l'importance. On l'écoutoit avec avidité, & il ajoutoit : » Recevez-
» moi : car si vous, ou vos enfants, ou les enfants
» de vos enfants sont jamais conduits par le mal-
» heur dans mon pays, ils me nommeront, & les
» miens les recevront ». On s'emparoit de sa personne. Celui auquel il donnoit la préférence s'en tenoit honoré. Il s'établissoit dans les foyers de son hôte; il en étoit traité comme un des membres de la famille; il devenoit quelquefois l'époux, le ravisseur ou le séducteur de la fille de la maison.

C'est de ces aventuriers, peut-être les premiers voyageurs, que sont issus les demi-dieux du paganisme, fruit du libertinage & de l'hospitalité. La plupart durent la naissance à des passagers à qui l'on avoit accordé le coucher, & qu'on ne revit plus.

Qu'il soit permis de le dire, il n'y a point d'état plus immoral que celui de voyageur. Le voyageur par état ressemble au possesseur d'une habitation immense, qui, au-lieu de s'asseoir à côté de sa femme, au milieu de ses enfants, employeroit toute sa vie à visiter ses appartements. La tyrannie, le crime, l'ambition, la misere, la curiosité, je ne fais quelle inquiétude d'esprit, le desir de connoître & de voir, l'ennui, le dégoût d'un bonheur usé, ont expatrié & expatrieront les hommes dans tous les temps.

Mais dans les siècles antérieurs à la civilisation, au commerce, à l'invention des signes représentatifs de la richesse, lorsque l'intérêt n'avoit point encore préparé d'asyle au voyageur, l'hospitalité y suppléa. L'accueil fait à l'étranger fut une dette sacrée que les descendants de l'homme accueilli acquittoient

toient souvent après le laps de plusieurs siècles. De retour dans son pays, il se plaçoit à raconter les marques de bienveillance qu'il avoit reçues, & la mémoire s'en perpétuoit dans la famille.

Ces mœurs touchantes se sont affoiblies, à mesure que la communication des peuples s'est facilitée. Des hommes industrieux, rapaces & vils, ont formé de tous côtés des établissemens, où l'on descend, où l'on ordonne, où l'on dispose des commodités de la vie, comme chez soi. Le maître de la maison ou l'hôte n'est ni votre bienfaiteur, ni votre frere, ni votre ami. C'est votre premier domestique. L'or que vous lui présentez vous autorise à le traiter comme il vous plaît. C'est de votre argent, & non de vos égards qu'il se soucie. Lorsque vous êtes sorti, il ne se souvient plus de vous; & vous ne vous souvenez de lui qu'autant que vous en avez été mécontent ou satisfait. La sainte hospitalité, éteinte par-tout où la police & les institutions sociales ont fait des progrès, ne se retrouve plus que chez les nations sauvages & d'une manière plus marquée au Brésil que par-tout ailleurs.

Bien éloignés de cette indifférence ou de cette foiblesse qui nous fait fuir nos morts, qui nous ôte le courage d'en parler, qui nous éloigne des lieux qui pourroient nous en rappeler l'idée, les Brésiliens regardoient les leurs avec attendrissement, racontaient leurs exploits avec complaisance, louoient leurs vertus avec transport. On les enterroit debout dans une fosse ronde. Si c'étoit un chef de famille, on ensevelissoit avec lui ses plumes, ses colliers, ses armes. Lorsqu'une peuplade changeoit de demeure, ce qui arrivoit souvent sans d'autre motif que la fantaisie de se déplacer, chaque famille mettoit des pierres remarquables sur la fosse de ses morts les plus respectés. Jamais on n'approchoit de

ces monuments de douleur , fans pouffer des cris effrayants , assez semblables à ceux dont on faisoit retentir les airs quand on alloit combattre.

L'intérêt ni l'ambition ne conduisoient jamais les Brésiliens à la guerre. Le desir de venger leurs proches ou leurs amis , fut toujours le motif de leurs divisions les plus sanglantes. Ils avoient pour orateurs , plutôt que pour chefs , des vieillards qui decidoient les hostilités , qui donnoient le signal du départ , qui , pendant la marche , s'abandonnoient aux expressions d'une haine implacable. Quelquefois même on s'arrêtoit pour écouter des harangues emportées qui duroient des heures entieres. Elles rendoient vraisemblables celles qu'on lit dans Homere & dans les historiens Romains. Alors le bruit de l'artillerie n'étouffoit pas la voix des Généraux.

Les combattants étoient armés d'une massue de bois d'ébene , qui avoit six pieds de long , un de large , & un pouce d'épaisseur. Leurs arcs & leurs fleches étoient du même bois. Ils avoient pour instruments de musique guerriere , des flûtes faites avec les ossements de leurs ennemis. Elles valoient bien , pour inspirer le courage , nos tambours qui étourdissent sur le danger , & nos trompettes qui donnent le signal & peut-être la peur de la mort. Leurs Généraux étoient les meilleurs foldats des guerres précédentes.

Les premieres attaques ne se faisoient jamais à découvert. Chaque armée cherchoit à se ménager les avantages d'une surprise. Rarement combattoit-on de pied ferme. L'ambition se réduisoit à faire des prisonniers. Ils étoient égorgés & mangés avec appareil. Durant le festin , les anciens exhortoient les jeunes gens à devenir guerriers intrépides , pour se régaler souvent d'un mets si honorable. Cet attrait pour la chair humaine ne faisoit jamais dévorer

ceux des ennemis qui avoient péri dans l'action. Les Brésiliens se bernoient à ceux qui étoient tombés vifs dans leurs mains.

Le sort des prisonniers de guerre a suivi les différens âges de la raison. Les nations les plus policées les rançonnent, les échangent ou les restituent, lorsque la paix a succédé aux hostilités. Les peuples à demi-barbares, se les approprient, & les réduisent en esclavage. Les sauvages ordinaires les massacrent, sans les tourmenter. Les plus sauvages des hommes les tourmentent, les égorgent & les mangent. C'est leur exécration droit des gens.

Cette antropophagie a long-temps passé pour une chimere dans l'esprit de quelques sceptiques. Ils ne pouvoient se persuader que le besoin eût réduit aucune nation à la cruelle nécessité de se repaître des entrailles de l'homme; & ils croyoient encore moins qu'on se fût porté à cette atrocité sans y être forcé par une privation absolue de tous les soutiens de la vie. Depuis que des faits plus multipliés, des témoignages plus imposants, des relations plus authentiques ont dissipé les doutes des plus incrédules, on a vu des philosophes qui cherchoient à justifier cette pratique de plusieurs peuples sauvages. Ils ont continué à s'élever avec force contre la barbarie des Souverains, qui, par un caprice, envoient leurs malheureux sujets aux boucheries de la guerre: mais ils ont pensé qu'il étoit indifférent qu'un cadavre fût dévoré par un homme ou par un vautour.

Peut-être, en effet, cet usage n'a-t-il en lui-même rien de criminel, rien qui répugne à la morale: mais combien les conséquences n'en feroient-elles pas pernicieuses? Quand vous aurez autorisé l'homme à manger la chair de l'homme, si son palais y trouve de la faveur, il ne vous restera plus

qu'à rendre la vapeur du sang agréable à l'odorat des tyrans. Imaginez alors ces deux phénomènes communs sur la surface du globe, & arrêtez vos regards sur l'espèce humaine, si vous pouvez en supporter le spectacle.

Au Brésil, les têtes des ennemis, massacrés dans le combat, ou immolés après l'action, étoient conservées très-précieusement. On les montrait avec ostentation, comme des monuments de valeur & de victoire. Les héros de ces nations féroces portoient leurs exploits gravés sur leurs membres par des incisions qui les honoroient. Plus ils étoient défigurés, & plus leur gloire étoit grande.

VI.

Ascendant
des mission-
naires sur
les naturels
du Brésil, &
sur les Por-
tugais, dans
les premiers
temps de la
colonie.

Ces mœurs n'avoient pas disposé les Brésiliens à recevoir patiemment les fers dont on vouloit les charger : mais que pouvoient des sauvages contre les armes & la discipline de l'Europe ? Un assez grand nombre avoit subi le joug, lorsqu'en 1549, la Cour de Lisbonne jugea convenable d'envoyer un chef pour régler un établissement abandonné jusqu'alors aux fureurs & aux caprices de quelques brigands. En bâtissant San-Salvador, Thomas de Souza donna un centre à la colonie : mais la gloire de la faire jouir de quelque calme étoit réservée aux Jésuites qui l'accompagnoient. Ces hommes intrépides, à qui la religion ou l'ambition firent toujours entreprendre de grandes choses, se dispersèrent parmi les Indiens. Ceux de ces missionnaires, qui, en haine du nom Portugais, étoient massacrés, se trouvoient aussi tôt remplacés par d'autres, qui n'avoient dans la bouche que les tendres noms de paix & de charité. Cette magnanimité confondit des barbares, qui jamais n'avoient su pardonner. Insensiblement ils prirent confiance en des hommes qui ne paroissoient les rechercher que pour les rendre heureux. Leur penchant pour les missionnaires

res, devint une passion. Lorsqu'un Jésuite devoit arriver chez quelque nation, les jeunes gens alloient en foule au-devant de lui, se cachant dans les bois situés sur la route. A son approche, ils sortoient de leur retraite, ils jouoient de leurs fifres, ils battoient leurs tambours, ils remplissoient les airs de chants d'allégresse, ils dansoient, ils n'omettoient rien de ce qui pouvoit marquer leur satisfaction. A l'entrée du village étoient les anciens, les principaux chefs des habitations, qui montroient une joie aussi vive, mais plus réservée. Un peu plus loin, on voyoit les jeunes filles, les femmes dans une posture respectueuse & convenable à leur sexe. Tous réunis, ils conduisoient en triomphe leur pere dans les lieux où l'on devoit s'assembler. Là, il les instruisoit des principaux mysteres de la religion; il les exhortoit à la régularité des mœurs, à l'amour de la justice, à la charité fraternelle, à l'horreur du sang humain, & les baptisoit.

Comme ces missionnaires étoient en trop petit nombre pour tout faire par eux-mêmes, ils envoyoit souvent à leur place les plus intelligents d'entre leurs Indiens. Ces hommes, fiers d'une destination si glorieuse, distribuoient des haches, des couteaux, des miroirs aux sauvages qu'ils trouvoient, & leur peignoient les Portugais doux, humains, bienfaisants. Ils ne revenoient jamais de leurs courses, sans être suivis de quelques Brésiliens, dont ils avoient au moins excité la curiosité. Dès que ces barbares avoient vu les Jésuites, ils ne pouvoient plus s'en séparer. Quand ils retournoient chez eux, c'étoit pour inviter leurs familles & leurs amis à partager leur bonheur; c'étoit pour montrer les présents qu'on leur avoit faits.

Si quelqu'un doutoit de ces heureux effets de la bienfaisance & de l'humanité sur des peuples sauvages, qu'il compare les progrès que les Jésuites ont faits, en très-peu de temps, dans l'Amérique Méridionale, avec ceux que les armes & les vaisseaux de l'Espagne & du Portugal n'ont pu faire en deux siècles. Tandis que des milliers de soldats changeoient deux grands Empires policés en déserts de sauvages errants, quelques missionnaires ont changé de petites nations errantes en plusieurs grands peuples policés. Si ces hommes actifs & courageux avoient eu un esprit moins infecté que celui de Rome; si, formés en société dans la Cour la plus intrigante & la plus corrompue de l'Europe, ils ne s'étoient pas introduits dans les autres Cours pour influencer sur tous les événements politiques; si ils n'avoient révolté, par leur intolérance, tous les gens modérés, & tous les tribunaux par leur passion pour le despotisme; si un zèle outré pour la religion ne les eût rendus les ennemis secrets du progrès des connoissances & les persécuteurs de la philosophie; si ils avoient employé autant d'art à se faire aimer qu'à se faire craindre; si ils avoient été aussi jaloux d'accroître la splendeur de leur société que d'en augmenter la puissance; si leurs chefs n'avoient pas abusé des vertus même de la plupart des membres: l'Ancien & le Nouveau-Monde jouiroient encore des travaux d'un corps qu'on pouvoit rendre utile, en l'empêchant d'être nécessaire. Le dix-huitième siècle n'auroit pas à rougir des atrocités qui ont accompagné son anéantissement. L'univers continueroit à être arrosé de leurs sueurs, & fécondé par leurs entreprises.

Les Brésiliens avoient eu trop sujet de haïr les Européens, pour ne pas se défier même de leurs

bienfaits. Mais un trait de justice, qui fit un grand éclat, diminua cette méfiance.

Les Portugais avoient formé l'établissement de Saint-Vincent sur la côte de la mer, au vingt-quatrième degré de latitude australe. Là, ils commerçoient paisiblement avec les Cariges, la nation la plus douce & la plus policée de tout le Brésil. L'utilité qu'on retiroit de cette liaison n'empêcha pas qu'on n'enlevât soixante-dix hommes pour en faire des esclaves. L'auteur de cet attentat fut condamné à ramener les prisonniers où il les avoit pris, & à faire les excuses qu'exigeoit une si grande insulte. Deux Jésuites, chargés de faire recevoir les réparations, que sans eux on n'eût jamais ordonnées, en donnerent avis à Farancaha, l'homme le plus accrédité de sa nation. Il vint au-devant d'eux, & les embrassant avec des larmes de joie :
» Mes peres, leur dit-il, nous consentons à oublier le passé, & à faire une nouvelle alliance avec les Portugais : mais qu'ils soient désormais plus modérés & plus fideles aux droits des nations qu'ils ne l'ont été. Notre attachement mérite au moins de l'équité. On nous traite de barbares, cependant nous respectons la justice & nos amis ». Les missionnaires ayant promis que leur nation observeroit désormais plus religieusement les loix de la paix & de l'union, Farancaha reprit : » Si vous doutez de la bonne foi des Cariges, je vais vous en donner une preuve. J'ai un neveu que j'aime tendrement ; il est l'espérance de ma maison, & fait les délices de sa mere : elle mourroit de douleur, si elle perdoit son fils. Je veux cependant vous le donner en otage. Emmenez-le avec vous, cultivez sa jeunesse, prenez soin de son éducation, instruisez-le de votre religion. Que ses mœurs soient dou-

» ces , qu'elles soient pures. J'espère qu'à votre
 » retour , vous m'instruirez aussi , & que vous me
 » rendrez à la lumière ». Plusieurs Cariges imite-
 rent cet exemple , & envoyèrent leurs enfants à
 Saint-Vincent pour y être élevés. Les Jésuites étoient
 trop adroits pour ne pas tirer un grand parti de
 cet événement : mais rien ne fait soupçonner qu'ils
 cherchassent à tromper les Indiens , en les portant
 à la soumission. L'avarice n'avoit pas encore gagné
 ces missionnaires ; & le crédit qu'ils avoient alors
 à la Cour , les faisoit assez respecter dans la colo-
 nie , pour que le sort de leurs néophites ne fût
 pas à plaindre.

Ce temps de tranquillité fut mis à profit. Depuis
 quelques années , des cannes à sucre avoient été por-
 tées de Madere au Brésil , dont le sol & le climat
 s'étoient trouvés favorables à cette riche plante. La
 culture en fut d'abord très-foible ; mais on n'eut
 pas plutôt substitué , vers l'an 1570 , les bras ner-
 veux du negre aux travaux languissants des Indiens ,
 qu'elle prit des accroissements. Ils devenoient de
 jour en jour plus considérables , parce que cette
 production , bornée jusqu'alors aux usages de la mé-
 decine , devenoit de plus en plus un objet de vo-
 lupté.

VII.
 Irruptions
 des Fran-
 çois dans le
 Brésil.

Cette prospérité , dont tous les marchés de l'Eu-
 rope étoient le théâtre , excita la cupidité des Fran-
 çois ; ils tenterent successivement de former trois
 ou quatre établissemens au Brésil. Leur légéreté ne
 leur permit pas d'attendre le fruit , communément
 tardif , des nouvelles entreprises. Ils abandonnerent ,
 par inconstance & par lassitude , des espérances ca-
 pables de soutenir des esprits qui n'auroient pas été
 aussi faciles à se rebuter , que prompts à entrepren-
 dre. L'unique monument précieux de leurs cour-
 ses infructueuses , est un dialogue qui peint d'au-

tant mieux le bon sens naturel des sauvages, qu'il est écrit dans ce style naïf qui caractérisoit, il y a deux siècles, la langue François, & où l'on retrouve encore des graces qu'elle doit regretter.

» Les Brésiliens, dit Lery, l'un des interlocu-
» teurs, fort ébahis de voir les François prendre
» tant de peine d'aller quérir leur bois, il y eut
» une fois un de leurs vieillards qui me fit cette
» demande. Que veut dire, que vous autres Fran-
» çois venez de si loin quérir du bois pour vous
» chauffer? N'y en a-t-il point en votre terre? A
» quoi lui ayant répondu qu'oui, & en grande
» quantité, mais non pas de telle sorte que le leur;
» lequel nous ne brûlions pas comme il pensoit,
» ains comme eux-mêmes en usoient pour teindre
» leurs cordons & plumages, les nôtres l'amenoient
» pour faire la teinture. Il me répliqua: Voire
» mais vous en faut-il tant? Oui, lui dis-je; car
» y ayant tel marchand en notre pays qui a plus de
» frises & de draps rouges que vous n'en avez ja-
» mais vu par-deçà, un seul achetera tout le bois
» dont plusieurs navires s'en retournent chargés.
» Ha, ha! dit le sauvage, tu me contes merveil-
» les! Puis pensant bien à ce que je lui venois de
» dire, plus outre, dit: Mais cet homme tant riche
» dont tu parles, ne meurt-il point? Si fait, si fait,
» lui dis-je, aussi-bien que les autres. Sur quoi,
» comme ils sont grands discoueurs, il me de-
» manda dérechef: Et quand doncques il est mort,
» à qui est tout le bien qu'il laisse? A ses enfants,
» lui dis-je, s'il en a; & à défaut d'iceux, à ses fre-
» res, sœurs, ou plus prochains. Vraiment, dit
» alors mon vieillard, à cette heure cognois-je
» que vous autres François êtes de grands fols; car
» vous faut-il tant travailler à passer la mer pour
» amasser des richesses à ceux qui survivent après

» vous, comme si la terre qui vous a nourris n'é-
 » toit point suffisante aussi pour les nourrir? Nous
 » avons des enfants & des parents, lesquels, comme
 » tu vois, nous aimons; mais parce que nous som-
 » mes assurés qu'après notre mort, la terre qui nous
 » a nourris les nourrira; certes, nous nous repo-
 » sons sur cela”.

VIII.

Conquêtes
des Hollan-
dois dans le
Brésil,

Cette philosophie, si naturelle à des peuples fau-
 vages que la nature exempte de l'ambition, mais
 étrangère aux nations policées qui ont éprouvé tous
 les maux du luxe & de la cupidité, ne fit pas grande
 impression sur les François. Ils devoient succom-
 ber à la tentation des richesses, dont la soif devoit
 alors tous les peuples maritimes de l'Europe.
 Les Hollandois, qui étoient devenus républicains
 par hasard, & commerçants par nécessité, furent plus
 constants & plus heureux que les François dans leurs
 entreprises sur le Brésil. Ils n'avoient affaire qu'à une
 nation aussi petite que la leur, qui, à leur exem-
 ple, devoit bientôt secouer le joug de l'Espagne,
 mais en gardant celui de la royauté.

Toutes les histoires sont pleines des actes de ty-
 rannie & de cruauté qui souleverent les Pays-Bas
 contre Philippe II. Les Provinces les plus riches fu-
 rent retenues ou ramenées sous un sceptre de fer :
 mais les plus pauvres, celles qui étoient comme sub-
 mergées, réussirent par des efforts plus qu'humains
 à assurer leur indépendance. Lorsque leur liberté
 fut solidement établie, elles allèrent attaquer leur
 ennemi sur les mers les plus éloignées, dans l'Inde,
 dans le Gange, jusques aux Moluques, qui faisoient
 partie de la domination Espagnole, depuis qu'elle
 comptoit le Portugal au nombre de ses possessions.
 La treve de 1609 donna à cette entreprenante &
 heureuse république, le temps de mûrir ses nou-
 veaux projets. Ils éclaterent en 1621, par la créa-

tion d'une compagnie des Indes Occidentales, dont on espéra les mêmes succès dans l'Afrique & dans l'Amérique, comprises dans son privilege, qu'avoit eus en Asie celles des Indes Orientales. Les opérations de la nouvelle société commencerent par l'attaque du Brésil.

On avoit les lumieres nécessaires pour se bien conduire. Quelques navigateurs Hollandois avoient hafardé d'y aller, sans être arrêtés par la loi qui en interdifoit l'entrée à tous les étrangers. Comme, suivant l'usage de leur nation, ils offroient leurs marchandises à beaucoup meilleur marché que celles qui venoient de la métropole, ils furent accueillis favorablement. Ces interlopes dirent à leur retour, que le pays étoit dans une espece d'anarchie; que la domination étrangere y avoit étouffé l'amour de la patrie; que l'intérêt personnel y avoit corrompu tous les esprits; que les soldats étoient devenus marchands; qu'on avoit oublié jusqu'aux premières notions de la guerre, & qu'il suffiroit de se présenter avec des forces un peu considérables, pour surmonter infailliblement les légers obstacles qui pourroient s'opposer à la conquête d'une région si riche.

La compagnie chargea, en 1624, Jacob Wilkens de cette entreprise. Il alla droit à la capitale. San-Salvador se rendit à la vue de la flotte Hollandoise. Le reste de la Province, quoique la plus étendue & la plus peuplée de la colonie, ne fit guere plus de résistance.

C'étoit un terrible revers; mais il n'affligea point le Conseil d'Espagne. Depuis que cette Couronne avoit subjugué le Portugal, elle n'en trouvoit pas les peuples aussi soumis qu'elle l'eût voulu. Un désastre qui pouvoit les rendre plus dépendants lui parut un grand avantage; & ses Ministres se féli-

citerent d'avoir enfin trouvé l'occasion d'aggraver le joug de leur despotisme.

Sans avoir des idées plus justes ni des sentiments plus nobles, Philippe pensa que la majesté du trône exigeoit de lui quelques démonstrations, quelques bienféances. Il écrivit aux Portugais les plus distingués, pour les exhorter à faire les efforts généreux qu'exigeoient les circonstances. Ils y étoient disposés. L'intérêt personnel, le zèle pour la patrie, le desir de réprimer la joie de leurs tyrans; tout concouroit à redoubler leur activité. Ceux qui avoient de l'argent, le prodiguerent. D'autres leverent des troupes. Tous vouloient servir. En trois mois on arma vingt-six vaisseaux. Ils partirent au commencement de 1626, avec ceux que la lenteur & la politique de l'Espagne avoient fait trop long-temps attendre.

L'Archevêque de San-Salvador, Michel Texeira, leur avoit préparé un succès facile. Ce Prélat guerrier, à la tête de quinze cents hommes, avoit d'abord arrêté les progrès de l'ennemi. Il l'avoit insulté, harcelé, battu, poussé, enfermé & bloqué dans la place. Les Hollandois, réduits par la faim, l'ennui & la misere, forcerent leur Gouverneur de se rendre aux troupes que la flotte avoit débarquées en arrivant : ils furent tous portés en Europe.

Les succès que la compagnie avoit sur mer, la dédommagerent de cette perte. Ses vaisseaux ne rentroient jamais dans les ports, que triomphants & chargés des dépouilles des Portugais & des Espagnols. Elle jettoit un éclat qui causoit de l'ombrage aux Puissances même les plus intéressées à la prospérité des Hollandois. L'Océan étoit couvert de ses flottes. Ses Amiraux cherchoient, par des exploits utiles, à conserver sa confiance. Les officiers subalternes vouloient s'élever, en secondant la valeur &

l'intelligence de leurs chefs. L'ardeur du soldat & du matelot étoit sans exemple : rien ne rebutoit ces hommes fermes & intrépides. Les fatigues de la mer, les maladies, les combats multipliés : tout sembloit les aguerrir, & redoubler leur émulation. La compagnie entretenoit ce sentiment utile par de fréquentes récompenses. Outre la paye qu'on leur donnoit, elle leur permettoit un commerce particulier. Cette faveur les encourageoit, & en multiplioit le nombre. Leur fortune se trouvant liée, par un arrangement si sage, avec celle du corps qui les employoit, ils vouloient être toujours en action. Jamais ils ne rendoient leurs vaisseaux; jamais ils ne manquoient d'attaquer les vaisseaux ennemis avec l'intelligence, l'audace & l'acharnement qui assurent la victoire. En treize ans de temps, la compagnie arma huit cents navires, dont la dépense montoit à 90,000,000 livres. Ils en prirent cinquante-quatre à l'ennemi, qui, avec les marchandises dont ils étoient chargés, furent vendus 18,000,000 livres. Aussi le dividende ne fut-il jamais au-dessous de vingt pour cent, & s'éleva-t-il souvent à cinquante. Cette prospérité, qui n'avoit d'autre base que la guerre, mit la compagnie en état d'attaquer de nouveau le Brésil.

Son Amiral, Henri Lonk, arriva au commencement de 1630, avec quarante-six vaisseaux de guerre sur la côte de Fernambuc, une des plus grandes Provinces du pays, & alors la mieux fortifiée. Il la soumit, après avoir livré plusieurs combats sanglants, dont il sortit toujours victorieux. Les troupes qu'il avoit laissées en partant, subjuguèrent dans les années 1633, 1634 & 1635 les contrées limitrophes. C'étoit la partie la plus cultivée du Brésil, celle qui par conséquent offroit le plus de denrées.

Ces richesses, qui avoient quitté la route de

Lisbonne pour prendre celle d'Amsterdam, enflamment la compagnie. Elle décide la conquête du Brésil entier, & charge Maurice de Nassau de cette entreprise. Ce Général arrive à sa destination dans les premiers jours de 1637. Il trouve de la discipline dans les soldats, de l'expérience dans les chefs, de la volonté dans tous les cœurs, & il se met en campagne. On lui oppose successivement Albuquerque, Banjola, Louis Rocca de Borgia, & le Brésilien Cameron, l'idole des siens, passionné pour les Portugais, brave, actif, rusé, à qui il ne manque pour être Général, que d'avoir appris la guerre sous de bons maîtres. Tous ces différents chefs se donnent de grands mouvements, pour couvrir les possessions dont on leur avoit confié la défense. Leurs efforts sont inutiles. Les Hollandois achevent de se rendre maîtres de toutes les côtes qui s'étendent depuis San-Salvador jusqu'à l'Amazonne.

IX.
Plaintes
d'un prédicateur
Portugais à
Dieu, sur
les succès
d'une nation
hérétique.

Ce fut dans ces circonstances qu'un Jésuite éloquent, Antoine Vieira, prononça, dans un des temples de Bahia, le discours le plus véhément & le plus extraordinaire qu'on ait peut-être jamais entendu dans aucune chaire chrétienne. La singularité de ce sermon fera peut-être excuser la longue analyse que nous en allons donner.

Vieira prit pour texte la fin du pseaume 43; où le Prophete s'adressant à Dieu, lui dit: » Réveille-toi, Seigneur; pourquoi t'es-tu endormi? pourquoi qu'as-tu détourné ta face de nous? pourquoi as-tu oublié notre misere & nos tribulations? Réveille-toi; viens à notre secours. Songe à la gloire de ton nom, & sauve-nous ».

» C'est par ces paroles, remplies d'une pieuse fermeté, d'une religieuse audace; c'est ainsi, dit l'orateur, qu'en protestant plutôt qu'en priant,

» le prophete Roi parle à Dieu. Le temps & les
» ciconstances font les mêmes ; & j'oserai dire
» aussi : Réveille-toi. Pourquoi t'es-tu endormi » ?

Veira reprend son texte ; & après avoir démontré la conformité des malheurs d'Israël & des Portugais, il ajoute : » Ce ne font donc point les peuples que je prêcherai aujourd'hui. Ma voix & mes paroles s'éleveront plus haut. J'aspire dans ce moment à pénétrer jusques dans le sein de la divinité. C'est le dernier jour de la quinzaine que dans toutes les églises de la métropole on a destiné à des prieres devant les sacrés autels ; & puisque ce jour est le dernier, il convient de recourir au seul & dernier remede. Les orateurs évangéliques ont travaillé vainement à vous amener à résipiscence. Puisque vous avez été sourds, puisqu'ils ne vous ont pas converti, c'est toi, Seigneur, que je convertirai ; & quoique nous soyons les pécheurs, c'est toi qui te repentiras.
» Lorsque les enfants d'Israël eurent commis le crime dans le désert, en adorant le veau d'or, tu révélas leur faute à Moïse, & tu ajoutas, dans ton courroux, que tu voulois anéantir ces ingrats. Moïse te dit : Et pourquoi ton indignation contre ton peuple ? Avant que de sévir, considere ce qu'il est à propos que tu fasses. Veux-tu que l'Égyptien t'accuse de ne nous avoir malicieusement tiré de l'esclavage que pour nous exterminer dans les montagnes ? Songe à la gloire de ton nom.

» Telle fut la logique de Moïse, & telle sera la mienne. Tu te repentis du projet que tu avois formé. Tu es le même. Mes raisons sont plus fortes que celles du législateur des Hébreux. Elles auront le même effet sur toi ; & si tu as formé le projet de nous perdre, tu t'en repenti-

» ras. Ignorez-tu que l'hérétique, enflé des succès
 » que tu lui accordes, a déjà dit que c'est à la
 » fausseté de notre culte qu'il doit ta protection &
 » ses victoires? Et que veux-tu qu'en pensent les
 » Gentils qui nous environnent, le Talapoin qui
 » ne te connoît pas encore, l'inconstant Indien,
 » l'ignorant & stupide Egyptien, à peine mouillé
 » des eaux du baptême? Les peuples sont-ils capa-
 » bles de sonder & d'adorer la profondeur de tes
 » jugements? Réveille-toi donc; & si tu prends
 » quelque soin de ta gloire, ne souffre pas qu'on
 » puise dans nos défaites des arguments contre no-
 » tre croyance. Réveille-toi; & que les tempêtes
 » qui ont dissipé nos flottes, dissipent celles de
 » notre ennemi commun: que la peste, que les
 » maladies qui ont fondu nos armées, fondent les
 » siennes; & puisque les conseils des hommes se
 » corrompent, quand il te plaît, remplis les siens
 » & de ténèbres & de confusion.

» Josué étoit plus saint & plus patient que nous.
 » Cependant son langage ne fut pas autre que le
 » mien, & la circonstance étoit bien moins im-
 » portante. Il traverse le Jourdain; il attaque la
 » ville de Hai; ses troupes sont dispersées. Sa
 » perte fut médiocre; & le voilà qui déchire ses
 » vêtements, qui se roule à terre, qui se répand
 » en plaintes amères, qui s'écrie: *Et pourquoi*
 » *nous faire passer le Jourdain? Dis, Seigneur,*
 » *étoit-ce pour nous livrer à l'Amorrhéen?* Et
 » moi, lorsqu'il s'agit d'un peuple immense, dans
 » une vaste contrée, je ne m'écrierai pas: Ne
 » nous as-tu donné ces contrées, que pour nous
 » les ôter? Si tu les destinois au Hollandois, que
 » ne l'appellois-tu lorsqu'elles étoient incultes?
 » L'hérétique t'a-t-il rendu de si grands services,
 » & sommes-nous si vils à tes yeux, que tu nous
 aies

» aies tirés de notre contrée pour être ici son
 » défricheur, pour lui bâtir des villes, pour l'en-
 » richir par nos travaux? Voilà donc le dédom-
 » magement que tu avois attaché dans ton cœur à
 » tant d'hommes égorgés sur la terre, & perdus
 » sur les eaux? Cela fera pourtant, si tu l'as résolu.
 » Mais je te préviens que ceux que tu rejettes,
 » que tu accables aujourd'hui, demain tu les re-
 » chercheras sans les retrouver.

» Job, écrasé de malheurs, conteste avec toi.
 » Tu ne veux pas, sans doute, que nous soyons
 » plus insensibles que lui. Il te dit : *Puisque tu*
 » *as décidé ma perte, consume-la ; tue-moi,*
 » *anéantis-moi ; que je sois inhumé & réduit en*
 » *poussière ; j'y consens : mais demain, tu me*
 » *chercheras & tu ne me trouveras plus. Tu auras*
 » *des Sabéens, des Chaldéens, des blasphémateurs de*
 » *ton nom : mais Job, mais le serviteur fidele qui*
 » *t'adore, tu ne l'auras plus.*

» Eh bien, Seigneur, je te dis avec Job : Em-
 » brase, détruis, consume-nous tous : mais un
 » jour, mais demain tu chercheras des Portugais,
 » & tu en chercheras vainement. A ton avis, la
 » Hollande te fournira des conquérants apostoliques
 » qui porteront, au péril de leur vie, par toute
 » la terre, l'étendard de la croix? La Hollande
 » te formera un séminaire de prédicateurs aposto-
 » liques qui courront arroser de leur sang des
 » contrées barbares pour les intérêts de ta foi?
 » La Hollande t'élèvera des temples qui te plai-
 » sent, te construira des autels sur lesquels tu des-
 » cendes, te consacra de vrais ministres, t'offrira
 » le grand sacrifice, & te rendra le culte digne de
 » toi? Oui, oui, le culte que tu en recevras,
 » ce sera celui qu'elle pratique journellement à
 » Amsterdam, à Middelbourg, à Fleffingue, &

» dans les autres cantons de cet enfer humide &
» froid.

» Je fais bien, Seigneur, que la propagation de
» ta foi & les intérêts de ta gloire ne dépendent
» pas de nous; & que quand il n'y auroit point
» d'hommes, ta puissance animant les pierres en sus-
» citeroit des enfants d'Abraham. Mais je fais aussi
» que depuis Adam, tu n'as point créé d'hommes
» d'une espece nouvelle; que tu te fers de ceux
» qui sont, & que tu n'admetts à tes desseins les
» moins bons qu'au défaut de meilleurs. Témoin la
» parabole du banquet : *Faites entrer les aveugles*
» *& les boîteux*. Voilà la marche de ta providen-
» ce. La changes-tu aujourd'hui? Nous avons été
» les conviés; nous n'avons pas refusé de nous ren-
» dre au festin, & tu nous préfères des aveugles,
» des boîteux; des Luthériens, des Calvinistes,
» aveugles dans la foi, boîteux dans les œuvres!

» Si nous sommes assez malheureux pour que le
» Hollandois se rende maître du Brésil, ce que je
» te représente avec humilité, mais très-sérieuse-
» ment, c'est d'y bien regarder avant l'exécution
» de ton arrêt. Pese scrupuleusement ce qui pourra
» t'en arriver. Consulte-toi pendant qu'il en est en-
» core temps. Si tu as à te repentir, il vaut mieux
» que ce soit à présent que quand le mal sera sans
» remede. Tu vois où j'en veux venir, & les rai-
» sons prises dans ta propre conduite, de la remon-
» trance que je te fais. Avant le déluge, tu étois
» aussi très-courroucé contre le genre-humain. Noé
» eut beau te prier pendant un siecle. Tu persistas
» dans ta colere. Les cataractes du ciel se rompent
» enfin. Les eaux ont surmonté les sommets des
» montagnes. La terre entiere est inondée, & ta
» justice est satisfaite. Mais trois jours après, lors-
» que les corps surnagerent; lorsque tes yeux s'ar-

» rêterent sur la multitude des cadavres livides ;
» lorsque la surface des mers t'offrit le spectacle le
» plus triste, le plus affreux spectacle qui eût ja-
» mais affligé les regards des Anges : que devins-tu ?
» Frappé de ce tableau, comme si tu ne l'avois pas
» prévu, tes entrailles s'émurent de douleur. Tu te
» repentis d'avoir fait le monde. Tu eus des re-
» grets sur le passé. Tu pris des résolutions pour
» l'avenir. Voilà comme tu es ; & puisque c'est-là
» ton caractère, pourquoi ne pas te ménager toi-
» même en nous épargnant ? Pourquoi faire à pré-
» sent le furibond, si ton cœur en doit murmurer,
» si l'exécution des arrêts de ta justice doit affliger
» ta bonté ? Songes-y avant de commencer, & con-
» fide les suites du nouveau déluge que tu as pro-
» jetté. Je vais te les peindre.

» La Bahia & le reste du Brésil sont devenus la
» proie des Hollandois ; je le suppose. Vois-les. Ils
» entrent dans cette ville avec la fureur des con-
» quérants, avec la rage d'hérétiques. Vois que ni
» l'âge, ni le sexe ne sont épargnés. Vois le sang
» qui coule. Vois les coupables, les innocents, les
» femmes, les enfants passés au fil de l'épée, égor-
» gés les uns sur les autres. Vois les larmes des
» vierges qui pleurent l'injure qu'elles ont souf-
» ferte. Vois les vieillards traînés par les cheveux.
» Entends les cris confus des Religieux, des Prêtres
» qui embrassent leurs autels, & qui élèvent leurs
» bras vers toi. Toi-même, Seigneur, tu n'échap-
» peras pas à leurs violences. Oui ! tu en auras ta
» part. L'hérétique forcera les portes de tes tem-
» ples. Les hosties, ton propre corps sera foulé aux
» pieds. Les vases que ton sang a remplis, serviront
» à la débauche. Tes autels seront renversés. Tes
» images seront lacérées. Des mains sacrilèges se
» porteront sur ta mere.

» Que ces affronts te fussent adressés & que tu
» les souffrisses, je n'en ferois pas étonné, puisque
» tu en souffris de plus sanglants autrefois : mais
» ta mere ! où est la piété filiale ? Quoi ! tu ôtas la vie
» à Osée, pour avoir touché l'arche. La main que
» Jéroboam avoit levée sur un prophete, tu la des-
» féchas ; & il reste à l'hérétique des milliers de
» bras pour des forfaits plus atroces ? Tu détrônas,
» tu fis mourir Balthazar, pour avoir bu dans des
» vases où ton sang n'avoit pas été consacré ; & tu
» épargnes l'hérétique, & il n'y a pas deux doigts
» & un pouce pour tracer son arrêt de mort ?

» Enfin, Seigneur, lorsque tes temples seront
» dépouillés, tes autels détruits, ta religion éteinte
» au Brésil, & ton culte interrompu ; lorsque l'her-
» be croîtra sur le parvis de tes églises, le jour de
» Noël viendra sans que personne se souvienne du
» jour de ta naissance. Le carême, la semaine-sainte
» viendront, sans que les mysteres de ta passion
» soient célébrés. Les pierres de nos rues gémi-
» ront, comme elles gémirent dans les rues soli-
» taires de Jérusalem. Plus de prêtres, plus de sa-
» crifices, plus de sacrements. L'hérésie s'emparera de
» la chaire de vérité. La fausse doctrine infectera
» les enfants des Portugais. Un jour on demandera
» aux enfants de ceux qui m'entourent : *Petits gar-*
» *çons, de quelle religion êtes-vous ?* & ils répon-
» dront : *nous sommes Calvinistes. Et vous, peti-*
» *tes filles ?* & elles répondront : *nous sommes Lu-*
» *thériennes.* Alors tu t'attendriras, tu te repenti-
» ras : mais puisque le regret t'attend, que ne le
» préviens-tu ?

» Mais, dis-moi, quelle gloire trouveras-tu à
» détruire une nation & à la faire supplanter par
» une autre ? C'est un pouvoir que tu confias
» autrefois à un petit habitant d'Anatho. En nous

» punissant , tu triomphes du foible ; en nous par-
» donnant , tu triomphes de toi. Sois miséricor-
» dieux pour ta propre gloire , pour l'honneur de
» ton nom. Que ta colere ne soit ni de tous les
» jours , ni même d'un jour. Tu ne veux pas que
» le soleil se couche sur notre ressentiment ; &
» combien ne s'est-il pas levé , combien ne s'est-il
» pas couché sur le tien ? Exiges-tu de nous une
» modération que tu n'as pas ? Ne fais-tu que don-
» ner le précepte & non l'exemple ?

» Pardonne donc , Seigneur ; fais cesser nos mal-
» heurs. Vierge sainte , intercede pour nous. Sup-
» plie ton fils ; ordonne-lui. S'il est courroucé par
» nos offenses , dis-lui qu'il nous les remette , ainsi
» qu'il nous est enjoint par sa loi de les remettre
» à ceux qui nous ont offensés ”.

Je ne fais si le Seigneur fut sensible à l'apostrophe de l'orateur Vieira : mais très-peu de temps après , les Hollandois virent interrompre leurs conquêtes par une révolution que toutes les nations desiroient , sans qu'aucune l'eût prévue.

Depuis que les Portugais avoient subi le joug Espagnol , ils n'avoient plus connu le bonheur. Philippe II , Prince avare , cruel , despote , profond & dissimulé , avoit cherché à dégrader leur caractère ; mais en couvrant de prétextes honorables les moyens qu'il employoit pour les avilir. Son fils , trop fidele à ses maximes , persuadé qu'il valoit mieux régner sur un Etat ruiné , que de voir dépendre la soumission de ses habitants de leur bonne volonté , les avoit laissé dépouiller d'une foule de conquêtes qui leur avoient valu tant de trésors , de gloire & de puissance , achetés par des ruisseaux de sang. Le successeur de ce foible Prince , plus imbécille encore que son pere , attaqua à découvert & avec mépris leur administration , leurs privileges , leurs mœurs , tout

X.
Les Portu-
gais réussis-
sent à chas-
ser les Hol-
landois du
Brésil.

ce qu'ils avoient de plus cher. A l'instigation d'Olivarez, il vouloit les pousser à la révolte, pour acquérir le droit de les dépouiller.

Ces outrages multipliés réunirent les esprits, que l'Espagne avoit travaillé à diviser. Une conspiration, préparée pendant trois ans avec un secret incroyable, éclata le 3 Décembre 1640. Philippe IV fut ignominieusement pros crit, & le Duc de Bragance placé sur le trône de ses peres. L'exemple de la capitale entraîna le reste du Royaume, & tout ce qui restoit des établissemens formés en Asie, en Afrique & en Amérique dans des temps heureux. Un si grand changement ne coûta de sang que celui de Michel Vasconcellos, lâche & vil instrument de la tyrannie.

Le nouveau Roi lia ses intérêts, ses ressentiments à ceux des Anglois, des François, de tous les ennemis de l'Espagne. Il conclut en particulier, le 23 de Juin 1641, avec les Provinces-Unies, une alliance offensive & défensive pour l'Europe, & une treve de dix ans pour les Indes Orientales & Occidentales. Nassau fut aussi-tôt rappelé avec la plus grande partie des troupes, & le gouvernement des possessions Hollandoises dans le Brésil fut confié à Hamel, marchand d'Amsterdam; à Bassis, orfevre de Harlem; à Bullestraat, charpentier de Middelbourg. Ce conseil devoit décider de toutes les affaires, qu'on croyoit désormais bornées aux opérations d'un commerce vif & avantageux.

Un grand obstacle s'opposoit à ces espérances. Les terres appartenoient aux Portugais qui étoient restés sous la domination de la république. Les uns n'avoient jamais eu des moyens suffisants pour former de riches plantations, & la fortune des autres avoit été détruite par les calamités insépara-

bles de la guerre. Cette impuissance ne fut pas plutôt connue en Europe, que les capitalistes des Provinces-Unies s'empresserent de fournir les fonds nécessaires pour tous les travaux qu'il étoit possible d'entreprendre. Aussi-tôt, tout change de face, tout prend une nouvelle vie : mais des bâtimens trop superbes sont élevés ; mais une maladie contagieuse fait périr un nombre infini d'esclaves ; mais on se livre généralement à tous les excès de luxe. Ces fautes & ces revers mettent les débiteurs hors d'état de remplir leurs engagements. Afin de ne pas perdre tout crédit, ils se permettent d'emprunter à trois, à quatre pour cent par mois. Une conduite si folle les rend de plus en plus insolubles ; & les prisons se remplissent de coupables ou de malheureux. Pour préserver d'une ruine totale ce bel établissement, la compagnie est réduite à se charger des dettes ; mais elle exige que les cultivateurs lui livreront le prix entier de leurs productions, jusqu'à ce que toutes les créances soient acquittées.

Avant cet arrangement, les agents du monopole avoient laissé écrouler les fortifications ; ils avoient vendu les armes & les munitions de guerre ; ils avoient permis le retour dans la métropole à tous les soldats qui le desiroient. Cette conduite avoit anéanti la force publique, & fait entrevoir aux Portugais qu'ils pourroient briser un joug étranger. La stipulation, qui les privoit de toutes les douceurs de la vie auxquelles ils étoient accoutumés, les détermina à précipiter la révolution.

Les plus hardis s'unirent en 1635. Leur projet étoit de massacrer dans une fête, au milieu de la capitale de Fernambuc, tous les Hollandois qui avoient part au gouvernement, & de faire ensuite main-basse sur le peuple, qui étoit sans précaution

parce qu'il se croyoit sans danger. Le complot fut découvert ; mais ceux qui y étoient entrés , eurent le temps de sortir de la place , & de se mettre en sûreté.

Leur chef étoit un Portugais né dans l'obscurité , nommé Jean Fernandez de Viera. De l'état de domestique , il s'étoit élevé à celui de commissionnaire , & enfin à celui de négociant. Son intelligence lui avoit fait acquérir de grandes richesses. Il devoit à sa probité la confiance universelle ; & sa générosité attachoit inviolablement une infinité de gens à ses intérêts. Le revers qu'on venoit d'éprouver n'étonna pas sa grande ame. Sans l'aveu , sans l'appui du gouvernement , il ose lever l'étendard de la guerre.

Son nom , ses vertus & ses projets , rassemblent autour de lui les Brésiliens , les soldats Portugais , les colons même. Il leur inspire sa confiance , son activité , son courage. On le suit dans les combats ; on se presse autour de sa personne ; on veut vaincre ou mourir avec lui. Il triomphe , & ne s'endort pas sur ses lauriers. Il ne laisse pas au vaincu le temps de se reconnoître. Quelques disgraces qu'il éprouve en poursuivant le cours de ses prospérités , ne servent qu'à développer la fermeté de son ame , les ressources de son génie , l'élévation de son caractère. Il montre un front menaçant , même après le malheur , plus redoutable encore par sa constance que par son intrépidité. La terreur qu'il répand ne permet plus à ses ennemis de tenir la campagne. A ce moment de gloire , Viera reçoit ordre de s'arrêter.

Depuis la treve , les Hollandois s'étoient emparés , en Afrique & en Asie , de quelques places qu'ils avoient opiniâtrément refusé de restituer. La Cour de Lisbonne , occupée de plus grands inté-

rêts, n'avoit pu songer à se faire justice ; mais son impuissance n'avoit pas diminué son ressentiment. Dans cette disposition, elle avoit été charmée de voir la république attaquée dans le Brésil ; elle avoit même favorisé sous main ceux qui avoient commencé les hostilités. L'attention qu'elle eut toujours de faire répondre en Amérique, & de répondre elle-même en Europe, qu'elle défavoit les auteurs de ces troubles, & qu'elle les en puniroit un jour, fit croire long-temps à la compagnie que ces mouvements n'auroient pas de suite. Son avarice, trop long-temps amusée par ces protestations fausses & frivoles, se réveilla enfin. Jean IV, averti qu'il se faisoit en Hollande des armemens considérables, & craignant d'être engagé dans une guerre qu'il croyoit devoir éviter, voulut de bonne foi mettre fin aux hostilités du Brésil.

Viera, qui, pour achever ce qu'il avoit commencé, n'avoit que son argent, son crédit & son talent, ne délibéra pas seulement s'il obéiroit. » Si le Roi, dit-il, étoit instruit de notre zèle, » de ses intérêts & de nos succès, bien-loin de » chercher à nous arracher les armes, il nous en » courageroit à poursuivre notre entreprise, il » nous appuyeroit de toute sa puissance ». Ensuite, dans la crainte de voir ralentir l'ardeur de ses compagnons, il se détermina à précipiter les événements. Ils continuèrent à lui être si favorables, qu'avec le secours de Baretto, de Vidal, de quelques autres Portugais qui vouloient & qui savoient servir leur patrie, il consumma la ruine des Hollandois. Le peu de ces républicains qui avoient échappé au fer & à la famine, évacua le Brésil par une capitulation du 28 Janvier 1654.

Combien les esprits sont changés ! Tous ces événements ne sont & ne nous paroissent que les suites

de quelques causes politiques, morales ou physiques; & l'orateur Vieira n'est à nos yeux qu'un enthousiaste éloquent. Mais transportons-nous au temps des Hébreux, lorsqu'ils avoient des séminaires d'inspirés; des Grecs, lorsqu'on se rendoit de tous les côtés à Delphes; des Romains, lorsqu'on n'osoit tenter aucune grande entreprise, sans avoir consulté les entrailles des victimes & les poulets sacrés; de nos ancêtres, au temps des croisades. Voyons, à la place de Vieira, un prophete, une pythonisse, un augure, un Bernard; & la révolution du Brésil prendra tout-à-coup une couleur surnaturelle. Ce sera Dieu, qui, touché de la sainte hardiesse d'un personnage extraordinaire, aura suscité un vengeur à la nation opprimée.

La paix que les Provinces-Unies signerent quelques mois après avec l'Angleterre, paroissoit devoir les mettre en état de recouvrer une importante possession, que des vues fausses & des circonstances malheureuses leur avoient fait perdre. La république & la compagnie tromperent l'attente des nations. Le traité, qui, en 1661, termina les divisions des deux Puissances, assura la propriété du Brésil entier au Portugal, qui s'engagea, de son côté, à payer aux Provinces-Unies huit millions en argent ou en marchandises.

Ainsi sortit des mains des Hollandois une conquête qui pouvoit devenir la plus riche des colonies Européennes du Nouveau-Monde, & donner à la république une consistance qu'elle ne pouvoit obtenir de son propre territoire. Mais il auroit fallu, pour s'y maintenir, que l'Etat se fût chargé de son administration, de sa défense; & pour la faire prospérer, qu'on l'eût fait jouir d'une liberté entière. Avec ces précautions, le Brésil eût été conservé, & auroit enrichi la nation au-lieu de ruiner une

compagnie. Malheureusement on ignoroit encore que défricher des terres en Amérique, étoit l'unique moyen de les rendre utiles, & que ce succès ne pouvoit être que l'ouvrage d'un commerce ouvert à tout les citoyens sous la protection du gouvernement.

Les Portugais ne se virent pas plutôt délivrés, par une convention solide d'un ennemi qui les avoit si souvent vaincus, si souvent humiliés, qu'ils s'occupèrent du soin de donner de la stabilité à leur possession, & d'y multiplier les richesses. Quelques-uns des arrangements qu'on fit pour avancer, pour assurer la prospérité publique, portoient malheureusement l'empreinte de l'ignorance & du préjugé; mais ils étoient très-supérieurs à tout ce qui s'étoit pratiqué jusqu'à cette époque mémorable.

Tandis que la Cour de Lisbonne régloit l'intérieur de sa colonie, quelques-uns de ses plus actifs sujets cherchoient à l'étendre. Ils s'avancèrent au Midi, vers la riviere de la Plata, & au Nord, jusqu'à celle des Amazones. Les Espagnols paroissoient en possession de ces deux fleuves. On résolut de les en chasser, ou d'en partager avec eux l'empire.

L'Amazone, ce fleuve si renommé par l'étendue de son cours, ce grand vassal de la mer, à laquelle il va porter le tribut qu'il a reçu de tant d'autres vassaux, semble puiser ses sources dans cette multitude de torrents, qui, descendus de la partie orientale des Andes, se réunissent dans un terrain spacieux, pour en composer cette riviere immense. Cependant l'opinion la plus commune la fait sortir du lac de Lauricocha, comme d'un réservoir des Cordilieres, situé dans le corrégiment de Guanuco, à trente lieues de Lima, vers les onze degrés de latitude australe. Dans sa marche de mille à onze cents lieues, elle reçoit un nombre prodigieux

XI.
Etablissement des Portugais sur la riviere des Amazones.

d'autres rivieres, dont plusieurs ont un fort long cours, & sont très-larges & très-profondes. Ses eaux forment une infinité d'isles, trop souvent submergées pour pouvoir être cultivées. Elle entre enfin dans l'Océan sous l'équateur même, par une embouchure large de cinquante lieues.

Cette embouchure fut découverte en 1500 par Vincent Pinçon, un des compagnons de Colomb; & sa source, à ce qu'on croit, en 1538, par Gonzale Pizarre. Son Lieutenant Orellana s'embarqua sur ce fleuve, & en parcourut toute l'étendue. Il eut à combattre un grand nombre de nations, qui embarrassoient la navigation avec leurs canots, & qui, du rivage, l'accabloient de fleches. Ce fut alors que le spectacle de quelques sauvages sans barbe, comme le sont tous les peuples Américains, offrit sans doute à l'imagination vive des Espagnols, une armée de femmes guerrieres, & détermina l'officier qui commandoit, à changer le nom de Maragnon que portoit ce fleuve, en celui de l'Amazonne, qu'on lui a depuis conservé.

On pourroit être étonné que l'Amérique n'ait enfanté aucun prodige dans la tête des Espagnols, de ces peuples qui n'eurent jamais, à la vérité, ni la délicatesse du goût, ni la sensibilité, ni la grace, qui furent le partage des Grecs; mais que la nature dédommagea de ces dons par une fierté de caractère, une élévation d'ame, une imagination aussi féconde & plus ardente qu'elle ne l'avoit accordée à une autre nation.

Les Grecs ne firent point un pas au-dedans, au-dehors de leur étroite contrée sans rencontrer le merveilleux. Ils virent sur le Pinde Apollon entouré des neuf Muses. Ils entendirent les antres de Lemnos retentir des marteaux des Cyclopes. Ils attachèrent Prométhée sur le Caucase. Ils écrase-

rent les géants sous les poids des montagnes. Si l'Etna mugit & vomit des torrents de flamme, c'est Typhée qui souleve sa poitrine. Leurs campagnes & leurs forêts furent peuplées de satyres & de faunes; il n'y eut aucun de leurs poètes qui n'eût assisté à leurs danses; & une nature toute nouvelle reste muette sous les regards de l'Espagnol. Il n'est frappé ni de la singularité des sites, ni de la variété des plantes & des animaux, ni des mœurs si pittoresques d'une race d'hommes inconnue jusqu'à lui. A quoi pense-t-il donc? A tuer, à massacrer, à piller. La recherche de l'or, qui le tient courbé vers le pied des montagnes, le réduit à la posture & à la stupidité de la brute.

Dès le temps d'Hercule & de Thésée, le Grec avoit donné l'existence aux Amazones. Il embellit de cette fable l'histoire de ses héros, sans en excepter celle d'Alexandre; & les Espagnols, infatués de ce rêve de l'antiquité, le transporterent dans le Nouveau-Monde. On ne peut guere trouver d'origine plus vraisemblable à l'opinion qu'ils établirent en Europe & en Amérique, qu'il existoit une république de femmes guerrieres qui ne vivoient pas en sociétés avec des hommes, & qui ne les admettoient parmi elles qu'une fois l'année, pour le plaisir de se perpétuer. Afin de donner du poids à cette idée romanesque, ils publièrent, avec raison, que, dans le Nouveau-Monde, les femmes étoient toutes si malheureuses, toutes traitées avec tant de mépris & d'inhumanité, qu'un grand nombre d'entre elles avoient formé, de concert, le projet de secouer le joug de leurs tyrans. L'habitude de les suivre dans les forêts, de porter les vivres & le bagage dans les guerres & dans leur chasses, avoit dû, ajoute-t-on, les rendre naturellement capables de cette résolution hardie.

Mais des femmes qui avoient une aversion si décidée pour les hommes, pouvoient-elles consentir à devenir meres? Mais des époux pouvoient-ils aller chercher des épouses, dont ils avoient rendu la condition intolérable, & qui les chassoient dès que l'ouvrage de la génération étoit achevé? Mais le sexe le plus doux, le plus compatissant, pouvoit-il exposer ou égorger ses enfants, sous prétexte que ces enfants n'étoient pas des filles, & commettre de sang-froid, d'un accord général, des atrocités qui appartiennent à peine à quelques individus qu'agitent la rage & le désespoir? Mais une république aristocratique ou démocratique, qu'il faut être capable de gouverner, pouvoit-elle être régie par un sénat de femmes; quoiqu'un Etat monarchique ou despotique, où il ne faut que vouloir, l'ait été, puisse l'être encore par une seule femme? Que l'on considère la foiblesse organique du sexe; son état presque toujours valétudinaire; sa pusillanimité naturelle; la dureté des travaux de l'état social, pendant la paix & pendant la guerre; l'horreur du sang, la crainte des périls; & que l'on tâche de concilier tous ces obstacles avec la possibilité d'une république de femmes.

Si quelques préjugés bizarres ont pu former au milieu de tous, des congrégations de l'un & de l'autre sexe, qui vivent séparées, malgré le besoin & le desir naturel qui devroient les rapprocher & les réunir, il n'est pas dans l'ordre des choses que le hasard ait composé des peuples d'hommes sans femmes, encore moins un peuple de femmes sans hommes. Ce qui est certain, c'est que depuis qu'on parle de cette constitution politique, on n'en a jamais apperçu la moindre trace, avec quelque activité, avec quelque soin qu'on l'ait cherchée. Il en fera donc de ce prodige singulier, comme de tant

d'autres, qu'on suppose toujours exister, sans savoir où ils existent.

Quoi qu'il en soit du phénomène des Amazones, le voyage d'Orellana donna moins de lumières qu'il n'inspira de curiosité. Les guerres civiles qui désoloient le Pérou ne permirent pas d'abord de la satisfaire. Les esprits s'étant enfin calmés, Pedro d'Orsua, Gentilhomme Navarrois, distingué par sa sagesse & par son courage, offrit au Vice-Roi, en 1560, de reprendre cette navigation. Il partit de Cusco avec sept cents hommes. Ces monstres nourris de sang, altérés de celui de tous les gens de bien, massacrèrent un chef qui avoit des mœurs & qui vouloit l'ordre. Ils mirent à leur tête, avec le titre de Roi, un Basque féroce, nommé Lopès d'Aguirre, qui leur promettoit tous les trésors du Nouveau-Monde.

Echauffés par des espérances si séduisantes, ces barbares descendent dans l'océan par l'Amazone, & abordent à la Trinité. Le Gouverneur de l'isle est égorgé, le pays pillé. Les côtes de Cumana, de Caraque, de Sainte-Marthe éprouvent encore plus d'horreurs, parce qu'elles sont plus riches. On pénètre dans la Nouvelle-Grenade pour gagner Quito & le sein du Pérou, où tout doit être mis à feu & à sang. Un corps de troupes, assemblé avec précipitation, attaque ces furieux, les bat & les disperse. D'Aguirre, qui ne voit pas de jour à s'échapper, marque son désespoir par une action atroce. » Mon enfant, dit-il à sa fille unique, qui le suit, » voit dans ses voyages, j'espérois te placer sur le » trône; les événements trompent mon attente. » Mon honneur & le tien ne permettent pas que » tu vives pour devenir l'esclave de mes ennemis : » meurs de la main d'un pere ». A l'instant, il lui tire un coup de fusil au travers du corps, & l'a-

cheve tout de suite en plongeant un poignard dans son cœur encore palpitant. Après cet acte dénaturé, la force l'abandonne; il est pris & écartelé.

Ces événements malheureux firent perdre de vue l'Amazone. On l'oublia entièrement pendant un demi-siècle. Quelques tentatives qu'on fit dans la suite, pour en reprendre la découverte, furent mal combinées & plus mal conduites. L'honneur de surmonter les difficultés qui s'opposoient à une connoissance utile de ce grand fleuve, étoit réservé aux Portugais.

Cette nation, qui conservoit encore une reste de vigueur, avoit bâti depuis quelques années, à l'embouchure, une ville qu'on nommoit Belem. Pedro Texeira en partit en 1638, avec un grand nombre de canots remplis d'Indiens & de Portugais. Il remonta l'Amazone jusqu'à l'embouchure du Napo, & ensuite le Napo même qui le conduisit assez près de Quito, où il se rendit par terre. La haine qui divisoit les Espagnols & les Portugais, quoique soumis au même maître, n'empêcha pas qu'on ne le reçût avec les égards, l'estime & la confiance qu'on devoit à un homme qui rendoit un service signalé. Il repartit accompagné de d'Acunha & d'Artiéda, deux Jésuites éclairés, qu'on chargea de vérifier ses observations, & d'en faire d'autres. Le résultat des deux voyages également exacts & heureux, fut porté à la Cour de Madrid, où il fit naître un projet bien extraordinaire.

Depuis long-temps, les colonies Espagnoles communiquoient difficilement entre elles. Des corsaires ennemis, qui infestoient les mers du Nord & du Sud, interceptoient leur navigation. Ceux même de leurs vaisseaux qui étoient parvenus à se réunir à la Havane, n'étoient pas sans danger. Les galions étoient souvent attaqués par des escadres qui les enlevoient,

enlevoient, & toujours suivis par des armateurs, qui manquoient rarement de prendre les bâtimens écartés du convoi par le gros temps, ou par la lenteur de leur marché. L'Amazone parut devoir remédier aux inconvénients. On crut possible, facile même, d'y faire arriver par des rivières navigables, ou à peu de frais, par terre, les trésors de la Nouvelle-Grenade, du Popayan, de Quito, du Pérou, du Chily même. Descendus à l'embouchure, ils auroient trouvé dans le port de Para, les galions prêts à les recevoir. La flotte du Brésil auroit fortifié la flotte Espagnole, en se joignant à elle. On seroit parti en toute sûreté des parages peu connus & peu fréquentés, & on seroit arrivé en Europe avec un appareil propre à en imposer, ou avec des moyens de surmonter les obstacles qu'on auroit trouvés. La révolution qui plaça le Duc de Bragance sur le trône, fit évanouir ces grands projets. Chacune des deux nations ne songea qu'à s'approprier la partie du fleuve qui convenoit à sa situation.

Les Jésuites Espagnols entreprirent de former une mission dans le pays compris entre les bords de l'Amazone & du Napo, jusqu'au confluent de ces deux rivières. Chaque missionnaire, accompagné d'un seul homme de sa nation, se chargeoit de haches, de couteaux, d'aiguilles, de toutes sortes d'outils de fer, & s'enfonçoit dans des forêts impénétrables. Il passoit les mois entiers à grimper sur les arbres, pour voir s'il ne découvroit pas quelque cabane, s'il n'appercevroit pas de la fumée, s'il n'entendrait pas le son de quelque tambour ou de quelque fifre. Dès qu'il s'étoit assuré qu'il y avoit des sauvages au voisinage, il s'avançoit vers eux. La plupart fuyoient, sur-tout s'ils étoient en guerre. Ceux qu'il pouvoit joindre se laissoient séduire par les seuls présents dont leur ignorance leur per-

mît de faire cas. C'étoit toute l'éloquence que le missionnaire pût employer, & dont il eût besoin.

Lorsqu'il avoit rassemblé quelques familles, il les conduisoit dans des lieux qu'il avoit choisis pour former une bourgade. Rarement réussissoit-il à les y fixer. Accoutumés à de continuels voyages, ils trouvoient insupportable de ne jamais changer de demeure. L'état d'indépendance où ils avoient vécu leur paroïssoit préférable à l'esprit de société qu'on vouloit qu'ils prissent; & une aversion insurmontable pour le travail, les ramenoit naturellement dans leurs forêts, où ils avoient passé leur vie sans rien faire. Ceux même qui étoient contenus par l'autorité ou les soins paternels de leur législateur, ne manquoient guere de se disperser à la moindre absence qu'il faisoit. Sa mort enfin entraînoit la ruine entière de l'établissement.

Il est impossible qu'un lecteur qui réfléchit, ne se demande pas à lui-même, par quelle étrange manie un individu qui jouit dans sa patrie de toutes les commodités de la vie, peut se résoudre à la fonction pénible & malheureuse de missionnaire; s'éloigner de ses concitoyens, de ses amis, de ses proches; traverser les mers pour aller s'enfoncer dans les forêts; s'exposer aux horreurs de la plus extrême misere; courir à chaque pas le péril d'être dévoré des bêtes féroces, à chaque instant celui d'être massacré par des hommes barbares; s'établir au milieu d'eux; se prêter à leurs mœurs; partager leur indigence & leurs fatigues; rester à la merci de leurs passions ou de leurs caprices, aussi longtemps au moins qu'il le faut pour apprendre leur langue & s'en faire entendre?

Si c'est par enthousiasme de religion, quel plus terrible ressort peut-on imaginer que celui-là? Si c'est par respect pour un vœu d'obéissance à des

supérieurs qui vous disent VA, & auxquels on ne sauroit sans parjure & sans apostasie demander raison de leurs ordres : que ne peuvent point, soit pour servir, soit pour nuire, des maîtres hypocrites ou ambitieux, qui commandent si despotiquement, & qui sont si aveuglément obéis ? Si c'est par un sentiment profond de commisération pour une portion de l'espèce humaine que l'on s'est proposé d'arracher à l'ignorance, à la stupidité & à la misère, je ne connois pas une vertu plus héroïque. Quant à la constance avec laquelle ces hommes rares perséverent dans une carrière aussi rebutante, j'aurois pensé qu'à force de vivre avec des sauvages, ils le devenoient eux-mêmes, & je me ferois trompé dans ma conjecture. C'est de toutes les vanités humaines la plus louable qui les soutient.

» Mon ami, me disoit un vieux missionnaire qui avoit vécu trente ans au milieu des forêts, qui étoit tombé dans un profond ennui depuis qu'il étoit rentré dans son pays, & qui soupiroit sans cesse après ses chers sauvages : » mon ami, » vous ne savez pas ce que c'est que d'être le Roi, » presque le dieu d'une multitude d'hommes qui » vous doivent le peu de bonheur dont ils jouissent, & dont l'occupation assidue est de vous en » témoigner leur reconnoissance. Ils ont parcouru » des forêts immenses ; ils reviennent tombant de » lassitude & d'inanition ; ils n'ont tué qu'une pièce » de gibier, & pour qui croyez-vous qu'ils l'ayent » réservée ? C'est pour le PERE : car c'est ainsi qu'ils » nous appellent ; & en effet ce sont nos enfants. » Notre présence suspend leurs querelles. Un Souverain ne dort pas plus sûrement au milieu de ses » gardes que nous au milieu de nos sauvages. C'est » à côté d'eux que je veux aller finir mes jours ».

Avec cet esprit, les Jésuites avoient surmonté sur

l'Amazone des obstacles qui paroissoient invincibles. Leur mission, commencée en 1637, réunissoit en 1766 dix mille habitans distribués en trente-six bourgades, dont douze étoient situées sur le Napo & vingt-quatre sur l'Amazone. Elles étoient éloignées les unes des autres de deux, de cinq, de dix, de quinze, quelquefois de vingt journées. La plupart comptoient des individus d'un grand nombre de nation, tous opiniâtrément attachés à leur idiôme, à leurs mœurs, à leurs coutumes, & qu'on n'accoutumoit jamais à se regarder comme membres d'une même société. Les efforts qu'on faisoit pour donner de l'extension à cet établissement, n'étoient point heureux, & ne pouvoient pas l'être.

Les femmes de cette partie de l'Amérique ne sont pas fécondes, & leur stérilité augmente lorsqu'on les fait changer de demeure. Les hommes sont foibles, & l'habitude où ils sont de se baigner à toute heure, n'augmente pas leur force. Le climat n'est pas sain, & les maladies contagieuses y sont fréquentes. On n'a pas encore réussi, & il est vraisemblable qu'on ne réussira jamais à tourner l'inclination de ces sauvages vers la culture. Ils se plaisent à la pêche & à la chasse, qui ne sont pas favorables à la population. Dans un pays presque entièrement submergé, il y a peu de positions commodes pour des établissemens. Ils sont, la plupart, si éloignés les uns des autres, qu'il leur est impossible de se secourir. Les nations qu'on pourroit travailler à incorporer, sont trop isolées; la plupart enfoncées dans des lieux inaccessibles, & si peu nombreuses, qu'elles se réduisent souvent à cinq ou six familles.

De tous les Indiens que les Jésuites Espagnols avoient rassemblés & qu'ils gouvernoient, c'étoient ceux qui avoient acquis le moins de ressort. Il

faut que chaque missionnaire se mette à leur tête pour les forcer à recueillir du cacao, de la vanille, de la false-pareille, que la nature libérale leur présente, & qu'on envoie tous les ans à Quito, qui en est éloigné de trois cents lieues, pour les échanger contre des choses de premier besoin. Une cabane ouverte de tous côtés, formée de quelques lianes & couverte de feuilles de palmier, peu d'outils pour l'agriculture, une lance, des arcs & des fleches pour la chasse, des hameçons pour la pêche, une tente, un hamac & un canot : voilà tout leur bien. C'est jusques-là qu'on est parvenu à étendre leurs desirs. Ils sont si contents de ce qu'ils possèdent, qu'ils ne souhaitent rien de plus. Ils vivent sans souci, dorment sans inquiétude, & meurent sans crainte. On peut les dire heureux, si le bonheur consiste plus dans l'exemption des peines qui suivent les besoins, que dans la multiplicité des jouissances que ces besoins demandent.

Cet état naissant, qui est l'ouvrage de la religion seule, n'a produit jusqu'ici aucun avantage à l'Espagne, & il est difficile qu'il lui devienne jamais utile. On en a cependant formé le gouvernement de Maynas. Le bourg de Borgia en est la capitale. Les destructeurs du Nouveau-Monde n'ont jamais songé à s'établir dans un pays qui n'offroit ni métaux, ni aucun des genres de richesses qui excitent si puissamment leur avidité : mais les sauvages voisins viennent de temps en temps s'y mêler.

Tandis que les missionnaires établissoient l'autorité de la Cour de Madrid sur les bords de l'Amazonne, d'autres missionnaires rendoient à celle de Lisbonne un pareil service. A six ou sept journées au-dessous de Pevas, la dernière peuplade dépendante de l'Espagne, on trouve Saint-Paul, la pre-

miere des nombreuses bourgades formées, à des distances immenses, par les Portugais sur le fleuve principal & sur les rivières qui s'y jettent.

Si les Maynas avoient la liberté de former des liaisons avec ces voisins, ils parviendroient à se procurer, par cette communication, des commodités qu'ils ne peuvent pas tirer de Quito, dont ils sont plus séparés par la Cordiliere, qu'ils ne le feroient par des mers immenses. Cette facilité du gouvernement auroit peut-être des suites plus heureuses. Il ne seroit pas impossible que, malgré leur rivalité, l'Espagne & le Portugal sentissent qu'il est de l'intérêt des deux nations d'étendre cette permission. On fait que la Province de Quito languit dans la pauvreté, faute de débouché pour le superflu des mêmes denrées dont la Para manque entièrement. Les deux Provinces, en se secourant mutuellement par le Napo & par l'Amazone, s'éleveroient à un degré de prospérité, où sans ce concours, elles ne sauroient atteindre. Les métropoles tireroient, avec le temps, de grands avantages de cette activité, qui ne peut jamais leur nuire, puisque Quito est dans l'impossibilité d'acheter ce qui passe de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, & que Para ne consomme que ce que Lisbonne tire de l'étranger. Mais il en est des antipathies nationales, ou des jalousies des Couronnes, comme des passions aveugles des particuliers. Il ne faut qu'un malheureux événement pour mettre des barrières éternelles entre des familles & des peuples, dont le plus grand intérêt est de s'aimer, de s'entr'aider & de concourir au bien universel. La haine & la vengeance consentent à souffrir, pourvu qu'elles nuisent. Elles se nourrissent mutuellement des plaies qu'elles se font, du sang qu'elles s'arrachent. Quelle différence entre l'homme de la na-

ture & l'homme corrompu dans nos malheureuses sociétés ! Ce dernier paroît digne de tous les maux qu'il s'est forgés.

Il faut désespérer plus que jamais d'établir, dans ces contrées, quelque confiance entre les deux nations Européennes qui les partagent. Depuis longtemps, on soupçonnoit que l'Amazone & l'Orenoque communiquoient ensemble par la riviere Noire, où la Cour de Lisbonne a plusieurs établissemens. La démonstration de ce phénomène si contesté fut acquise, en 1744, par quelques bateaux Portugais, qui, partis d'un fleuve, se trouverent sur l'autre. Voilà une nouvelle source de jalousie que les deux ministres auroient bien dû tarir, lorsqu'ils se sont occupés à terminer les différends qui avoient trop souvent ensanglanté la riviere de la Plata.

Les Portugais, qui s'étoient montrés peu de temps après les Espagnols sur ce grand fleuve, ne tarderent pas à l'oublier. Ce ne fut qu'en 1553 qu'ils y reparurent, qu'ils remonterent jusqu'à la hauteur de Buenos-Aires, & qu'ils prirent possession de sa rive septentrionale. Cet acte n'avoit eu aucune suite, lorsque la Cour de Lisbonne ordonna, en 1680, la formation de la colonie du Saint-Sacrement, précisément à l'extrémité du territoire qu'elle croyoit lui appartenir. La prétention parut mal fondée aux Espagnols, qui détruisirent, sans beaucoup d'efforts, ces murs tout-à-fait naissants.

De vives contestations s'élevent aussi-tôt entre les deux Puissances. L'Espagne prouve que la nouvelle peuplade est placée dans l'étendue que lui assure la ligne de démarcation tracée par les Papes. Le Portugal ne nie pas cette vérité astronomique; mais il soutient que cet ordre de choses

XII.

Les Portugais veulent s'établir sur la riviere de la Plata.

Leurs démêlés avec l'Espagne.

Accommodement entre les deux Puissances.

a été annullé par des arrangements postérieurs, & d'une manière plus particulière par celui de 1668, qui a terminé les hostilités & réglé le sort des deux nations. Après bien des débats, on arrêta, en 1681, que les Portugais serent remis en possession du poste qu'ils ont occupé; mais que l'habitant de Buenos-Aires jouira comme eux de tout le domaine en litige.

La guerre, qui divisa les deux Couronnes au commencement du siècle, rompit cette convention provisionnelle, & les Portugais furent encore chassés, en 1705, du Saint-Sacrement, mais pour y être rétablis par la pacification d'Utrecht. Ce traité leur accorda même plus qu'ils n'avoient eu, puisqu'il leur assura exclusivement le territoire de la colonie.

Alors commença entre l'établissement Portugais du Saint-Sacrement, & l'établissement Espagnol de Buenos-Aires, un commerce interlope très-considérable, auquel toutes les parties du Brésil, toutes les parties du Pérou, quelques négociants même des deux métropoles prenoient plus ou moins de part.

La Cour de Madrid ne tarda pas à s'appercevoir que ses trésors du Nouveau-Monde étoient détournés. Pour les faire rentrer dans leur canal, elle n'imagina pas de plus sûr moyen que de referrer, le plus qu'il seroit possible, l'entrepôt de tant de liaisons frauduleuses. Ses Ministres soutinrent que les dépendances de la place Portugaise ne devoient pas s'étendre plus loin que la portée du canon, & ils firent occuper par des troupeaux & des bergeries, par les bourgades de Maldonado & de Monte-video, par tous les moyens connus, la côte septentrionale de la Plata, depuis l'embouchure de ce grand fleuve jus-

qu'à l'établissement qui leur causoit de si vives inquiétudes.

Ces entreprises imprévues ranimerent d'éternelles animosités, que les liaisons de commerce avoient un peu suspendues. Ces peuples limitrophes se firent une guerre sourde. On se croyoit à la veille d'une rupture ouverte, lorsqu'une convention, de 1750, parut devoir terminer les différends des deux monarchies. Le Portugal y échangeoit la colonie du Saint-Sacrement, & son territoire, contre sept des missions anciennement formées sur le bord oriental de l'Uruguay.

Il s'agissoit de procurer l'exécution de ce traité en Amérique, & la chose n'étoit pas aisée. Les Jésuites, qui, dès leur naissance, s'étoient ouvert une route secrète à la domination, pouvoient contrarier le démembrement d'un Empire fondé par leurs travaux. Indépendamment de ce grand intérêt, ils devoient se croire chargés de la félicité d'un peuple docile, qui, en se jettant dans leur sein, s'étoit reposé sur eux du soin de sa destinée. D'ailleurs, les Guaranis n'avoient pas été subjugués. En se soumettant à l'Espagne, avoient-ils donné à cette Couronne le droit de les aliéner? Sans avoir médité sur les droits imprescriptibles des nations, ils pouvoient penser que c'étoit à eux seuls de décider de ce qui convenoit à leur bonheur. L'horreur qu'on leur connoissoit pour le joug Portugais étoit également capable d'égarer & d'éclairer leur simplicité. Une situation si critique exigeoit les plus grandes précautions. On les prit.

Les forces que les deux Puissances avoient fait partir d'Europe & celles qu'on put rassembler dans le Nouveau-Monde, se réunirent pour prévenir ou pour surmonter les obstacles qu'on envisageoit. Cet appareil n'en imposa pas à ceux qu'il menaçoit.

Quoique les sept peuplades cédées ne fussent pas secourues par les autres peuplades ou ne le fussent pas ouvertement ; quoiqu'elles ne vissent plus à leur tête les guides qui jusqu'alors les avoient menés au combat, ils ne craignirent pas de prendre les armes pour la défense de leur liberté. Mais leur conduite militaire ne fut pas ce qu'elle devoit être. Au-lieu de se borner à fatiguer l'ennemi, & à lui couper les subsistances qu'il étoit obligé de tirer de deux cents lieues, les Guaranis oferent l'attendre en rase campagne. Ils perdirent une bataille qui leur coûta deux mille hommes. Ce grand échec déconcerta leurs mesures. Leur courage parut mollir, & ils abandonnerent leur territoire au vainqueur, sans faire les efforts qu'annonçoient leurs premières résolutions, & que peut-être comportoient leurs forces.

Après cet événement, les Espagnols voulurent entrer en possession de la colonie du Saint-Sacrement. On refusa de la leur remettre, par la raison que les habitants de l'Uruguay n'étoient que dispersés, & que jusqu'à ce que le ministère de Madrid les eût fixés dans quelqu'un de ses domaines, ils seroient toujours disposés à recouvrer un territoire qu'ils avoient quitté à regret. Ces difficultés, bonnes ou mauvaises, empêcherent que l'accord ne fût terminé. Les deux Cours l'anéantirent même en 1761, & tout retomba dans la première confusion.

Depuis, ces déserts ont été ensanglantés presque sans interruption, tantôt par des hostilités simplement tolérées, & tantôt par des guerres publiques. Privé du secours de l'Angleterre, le Portugal s'est vu enfin forcé de recevoir la loi. Les traités du premier Octobre 1777 & du 11 Mars 1778, l'ont dépouillé, sans retour, de la colonie du Saint-

Sacrement : mais ils lui ont restitué le territoire de la riviere de Saint-Pierre, qui lui avoit été enlevé, sous le prétexte, si souvent allégué de la ligne de démarcation.

Pendant que des hommes inquiets & entreprenants désoloient la Plata & l'Amazone, des citoyens paisibles & laborieux multiplioient, sur les côtes du Brésil, des productions importantes, qu'ils livroient à leur métropole, qui, de son côté, fournissoit à tous leurs besoins.

Ces échanges se faisoient par la voie d'une flotte qui partoît tous les ans de Lisbonne & de Porto, dans le mois de Mars. Les bâtimens qui la formoient, se séparoient à une certaine hauteur, pour aller à leur destination respective : mais ils se réunissoient tous à Bahia, pour regagner les rades de Portugal, dans les mois de Septembre ou d'Octobre de l'année suivante, sous l'escorte des vaisseaux de guerre qui les avoient convoyés à leur départ.

Un ordre de choses si opposé aux maximes généralement reçues, bleffoit les bons spéculateurs. Ils auroient voulu qu'on eût laissé aux négociants la liberté de faire partir, de faire revenir leurs navires, dans la saison qu'ils auroient jugé la plus convenable à leurs intérêts. Ce systême auroit fait baisser le prix du fret, multiplié les expéditions, accru les forces maritimes, encouragé toutes les cultures. Les liaisons entre la métropole & la colonie, devenues plus vives, auroient répandu des lumieres, & donné au gouvernement plus de facilité pour diriger l'influence de sa protection & de son autorité.

La Cour de Lisbonne montra plus d'une fois du penchant à céder à ces considérations. Elle fut retenue par la crainte de voir tomber dans les mains de l'ennemi des vaisseaux qui auroient navigué fé-

XIII.

Les Portugals avoit fondé ses liaisons avec le Brésil sur une mauvaise base. On lui substitua le monopole, plus destructeur encore.

parément ; par l'habitude, qui prend plus d'empire encore sur les gouvernements que sur les citoyens ; par les insinuations de quelques hommes puissants, dont la révolution auroit contrarié les intérêts ; par cent préjugés, tous hors d'état de soutenir la discussion la moins sévère.

C'est sur cette mauvaise base que portoient les rapports des possessions Portugaises de l'Ancien & du Nouveau-Monde, lorsque la découverte des mines d'or & de diamants fixa sur le Brésil, dès le commencement du siècle, les yeux de toutes les nations. On pensa généralement que ces richesses, ajoutées à celles d'un autre genre que donnoit la colonie, en feroient un des plus beaux établissemens du globe. L'Europe n'étoit pas encore entièrement détrompée, lorsqu'elle apprit avec surprise que la plus importante partie de cette région venoit d'être mise sous le joug du monopole.

Le Portugal avoit fait, sans le secours d'aucune compagnie, des découvertes immenses en Afrique & dans les deux Indes. Ce fut l'ouvrage de quelques associations que formoient passagèrement entre eux les Rois, les nobles, les négociants, & qui expédioient des flottes plus ou moins considérables pour ces trois parties du monde. On ne se feroit pas attendu qu'un peuple qui, dans des temps de barbarie, avoit saisi les avantages inestimables de la concurrence, finiroit par adopter, dans un siècle de lumière, un système destructeur ; qui, rassemblant dans une petite partie du corps politique tous les principes du mouvement & de la vie, ne laisse dans tout le reste que l'inertie & la mort.

Ce plan fut conçu au milieu des ruines de Lisbonne, quand la terre repoussant, pour ainsi dire, ses habitants d'un sein déchiré, ne leur laissoit d'asyle & de salut que sur la mer ou dans le Nou-

veau-Monde. Les terribles secouffes qui avoient renversé cette superbe capitale, se renouvelloient encore ; les feux qui l'avoient réduite en cendres étoient à peine éteints, lorsqu'on vit établir une compagnie exclusive pour vendre à l'étranger, au Brésil, & même en détail, dans une circonférence de trois lieues, les vins si connus sous le nom de Porto, qui forment la boisson de beaucoup de colonies d'une partie du Nord, & sur-tout de l'Angleterre. Cette société a un fonds de 3,000,000 liv., divisé en deux cents actions de 2,500 liv. chacune. Elle prête aux propriétaires des vignes jusqu'à la moitié du prix de la vendange qu'ils sont autorisés à faire, & qu'ils ne peuvent jamais excéder, quelque favorable que soit l'année. On leur paye le meilleur vin à raison de 156 livres 5 sols le tonneau ; mais ils ne reçoivent que 125 liv. pour ceux d'une qualité inférieure. Quelque grande que soit la disette, quelque considérable que soit le déficit, le cultivateur ne peut espérer qu'une augmentation de 31 livres 5 sols par tonneau ; & le tonneau est de deux cents vingt pots. Porto, devenue par sa population, par ses richesses & par son activité, la première ville du Royaume, depuis que Lisbonne avoit comme disparu, Porto crut, avec raison, son commerce anéanti par cette funeste aliénation des droits de la nation entière en faveur d'une association. La Province entre Duro & Minho, la plus fertile de l'Etat, ne fonda plus d'espérance sur sa culture. Le désespoir porta les peuples à la sédition, & la sédition rendit cruel le gouvernement. Douze cents citoyens furent livrés au bourreau, condamnés aux travaux publics, relégués dans les forts d'Afrique, ou réduits à la mendicité par des confiscations odieuses.

Le 6 Juin 1755 fut formée, pour le grand Para & pour le Maragnan, une compagnie exclusive qui eut un capital de 3,000,000 liv. divisé en douze cents actions. Quatre ans après, la Province de Fernambuc fut mise sous un joug pareil, avec cette différence, que cet autre monopole eut un fonds de 3,500,000 livres, qu'on partagea en trois mille quatre cents parties. Les deux sociétés furent autorisées à gagner sur les comestibles quinze pour cent, tous fraix faits, & à vendre leurs marchandises querante-cinq pour cent de plus qu'elles n'auroient coûté à Lisbonne même. On leur laissoit la liberté de payer aussi peu qu'elles le voudroient les denrées des régions soumises à leur tyrannie. Des faveurs si extraordinaires devoient durer vingt ans, & pouvoient être renouvelées, au grand détrimment de la colonie.

XIV.
Gouvernement civil, militaire & religieux établi dans le Brésil.

Le Brésil est actuellement divisé en neuf Provinces, toutes conduites par un Commandant particulier. Quoique ces différents chefs soient tenus de se conformer aux réglemens généraux que le Vice-Roi juge à propos de faire, ils sont comme indépendants de son autorité, parce qu'ils reçoivent directement leurs ordres de Lisbonne, & qu'eux-mêmes y rendent compte des affaires de leur département. On ne les nomme que pour trois ans; mais leur mission a communément plus de durée. La loi leur défend de se marier dans la contrée soumise à leur juridiction, de s'intéresser dans aucune branche de commerce, d'accepter le moindre présent, de recevoir des émoluments pour les fonctions de leur charge; & cette loi est assez rigoureusement observée depuis quelques années. Aussi rien n'est-il plus rare aujourd'hui qu'une fortune faite ou même commencée dans ces postes du Nouveau-Monde. Celui qui les quitte volontairement doit, comme celui qui

est révoqué, compte de sa conduite à des commissaires choisis par la métropole; & les citoyens de tous les ordres sont indistinctement admis à former des accusations contre lui. S'il meurt dans sa place, l'Evêque, l'Officier militaire le plus avancé, & le premier Magistrat prennent conjointement les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur.

La jurisprudence du Brésil est absolument la même que celle de Portugal. Chaque district a son juge, dont on peut appeler aux tribunaux supérieurs de Bahia & de Rio-Janeiro, à ceux même de Lisbonne, s'il s'agit de grands intérêts. Il n'y a que le grand Para & le Maragnan qui ne soient soumis à aucune des deux juridictions, & dont les procès soient portés en seconde instance à la métropole. Une route un peu différente est suivie dans les causes criminelles. Le juge de chaque canton punit sans appel les fautes légères. Les forfaits ressortissent du Gouverneur, aidé de quelques assessesurs que la loi lui nomme.

Un tribunal particulier doit, dans chaque Province, recueillir les successions qui tombent à des héritiers fixés au-delà des mers. Il retient cinq pour cent pour ses honoraires, & fait passer le reste en Portugal dans un dépôt formé pour le recevoir. Le vice de cette institution, d'ailleurs judicieuse, c'est que les créanciers du Brésil ne peuvent être payés qu'en Europe.

Le Commandant & quatre Magistrats administrent les finances de chaque Province. Le résultat de leurs opérations passe tous les ans au trésor-royal de la métropole, & y est discuté très-sévèrement.

Il n'y a point de ville, ni même de bourg un peu considérable qui n'ait une assemblée municipale. Elle doit veiller aux petits intérêts qui lui sont

confiés, & régler, sous l'inspection du Commandant, les légères taxes dont elle a besoin. On lui a accordé plusieurs privilèges, celui en particulier de pouvoir attaquer au pied du trône le chef de la colonie.

Le militaire est réglé au Brésil sur le même pied qu'en Portugal & dans le reste de l'Europe. Les troupes sont à la disposition de chaque Gouverneur, qui nomme à toutes les places vacantes, jusqu'à celle de Capitaine exclusivement. Il a la même autorité sur les milices, composées de tous les citoyens que ne sont pas *fidalgos*, c'est-à-dire, de la haute noblesse, ou qui n'exercent pas des fonctions publiques. Hors les cas d'un besoin extrême, ces corps, qui doivent tous avoir un uniforme & le payer eux-mêmes, ne sont pas assemblés dans l'intérieur des terres : mais à Fernambuc, à Bahia, à Rio-Janeiro, on les exerce un mois chaque année, & c'est alors le fisc qui les nourrit. Les negres & les mulâtres ont des drapeaux particuliers, & les Indiens combattent avec les blancs. Au temps où nous écrivons, la colonie compte quinze mille huit cents quatre-vingt-dix-neuf hommes de troupes réglées, & vingt-un mille huit cents cinquante hommes de milice.

Quoique le Roi, comme grand-maître de l'ordre de Christ, jouisse seul au Brésil des dixmes ecclésiastiques ; quoique le produit de la croisade soit tout entier versé dans ses coffres, on a vu se former successivement, dans cette vaste partie du Nouveau-Monde, six Evêchés qui reconnoissent pour leur métropole l'Archevêché de Bahia fondé en 1552. Les heureux Prélats, presque tous Européens, qui remplissent ces sièges honorables, vivent très-commodément avec les émoluments attachés aux fonctions de leur ministère, & avec une pension, depuis

puis douze mille cinq cents jusqu'à trente mille livres que le fisc leur donne.

Parmi les pasteurs subalternes, il n'y a que les missionnaires fixés dans les bourgades Indiennes qui soient payés par le gouvernement : mais les autres trouvent des ressources suffisantes dans les peuples superstitieux qu'ils sont chargés d'édifier, d'instruire & de consoler. Outre un tribut annuel que chaque famille doit à son Curé, il lui faut quarante sols pour chaque naissance, pour chaque mariage, pour chaque enterrement. La loi, qui réduit cette contribution à la moitié pour les pauvres, & à rien pour les indigents, est rarement respectée. L'avidité des Prêtres s'est même portée jusqu'à doubler ce honteux salaire dans la région des mines.

On tolère quelques asyles pour des vieilles filles à Bahia & à Rio-Janeiro : mais jamais il ne fut permis, dans le Brésil, de fonder aucun couvent pour des Religieuses. Les Moines y ont trouvé plus de facilités. Il existe vingt-deux maisons de différents ordres, dont les deux plus riches sont occupées par des Bénédictins, aussi libertins qu'oisifs. Aucun de ces funestes établissements n'est placé dans le pays de l'or. Les Jésuites avoient profité de l'influence qu'ils avoient dans le gouvernement, pour se soustraire à la loi qui en interdisoit le séjour à tous les réguliers. Depuis leur expulsion, aucun institut ne s'est trouvé assez puissant pour arracher une faveur si signalée.

Sans avoir proprement l'inquisition, le Brésil n'est pas à l'abri des attentats de cette invention féroce. Les ecclésiastiques de la colonie que ce tribunal choisit pour ses agents, se nourrissent tous de ses maximes sanguinaires. Leur fanatisme s'est quelquefois porté à des excès incroyables. L'accusation de judaïsme est celle qui provoque le plus souvent

leur impitoyable sévérité. Les fureurs en ce genre furent poussées si loin, depuis 1702 jusqu'en 1718, que tous les esprits se remplirent de terreur, que la plupart des cultures restèrent négligées.

Dans le Brésil, il n'y a point d'ordonnance particulière pour les esclaves, & ils devroient être jugés par la loi commune. Comme leur maître est obligé de les nourrir, & que l'usage s'est assez généralement établi de leur abandonner un petit terrain qu'ils peuvent cultiver, à leur profit, les fêtes & les dimanches, ceux d'entr'eux qui sont sages & laborieux, se trouvent en état, un peu plutôt, un peu plus tard, d'acheter leur liberté. Rarement leur est-elle refusée. Ils peuvent même l'exiger, au prix fixé par les réglemens, lorsqu'on les opprime.

C'est vraisemblablement pour cette raison que, malgré de grandes facilités pour l'évasion, il n'y a guere de negres fugitifs dans ce vaste continent. Le peu qu'on en voit, dans le pays des mines seulement, s'occupent au loin & paisiblement du soin de faire naître les productions nécessaires à leur subsistance.

Ceux des noirs qui ont brisé leurs chaînes, jouissent du droit de cité comme les mulâtres : mais les uns & les autres sont exclus du sacerdoce & des charges municipales. Au service même, ils ne peuvent être officiers que dans leurs propres bataillons. Rarement les blancs donnent-ils leur nom aux femmes de cette couleur. La plupart se contentent de former avec elles des liaisons illégales. Ce commerce, que les mœurs autorisent, ne differe guere du mariage dans une région où tout homme dispose de sa fortune au gré de ses caprices & de ses passions.

XV. L'état des Indiens n'a pas été toujours le même. Quel a été, Dans l'origine, on se faisoit d'eux, on les ven-
quelle est au

doit dans les marchés; on les faisoit travailler comme esclaves dans les plantations.

Sébastien défendit, en 1570, de mettre dans les fers d'autres Brésiliens que ceux qui auroient été faits prisonniers dans une guerre juste : mais cette loi n'eut aucune suite, parce que les Portugais auroient cru s'avilir en remuant les terres, & qu'on n'avoit encore demandé que très-peu de cultivateurs à l'Afrique.

L'édit de Philippe II, qui, en 1595, confirma les dispositions de Sébastien, qui même réduisoit à dix ans la servitude de ceux que ce Prince avoit permis de retenir toujours dans les chaînes, ne fut pas mieux exécuté.

Deux réglemens de 1605 & de 1609 déclarèrent de nouveau les Indiens, tous les Indiens sans exception, parfaitement libres. Philippe III, instruit qu'on se jouoit de ses ordres, porta, en 1611, une troisième loi qui décernoit des peines graves contre les infracteurs. Mais, à cette époque, la colonie étoit encore sous un gouvernement municipal, la plupart de ses administrateurs étoient nés en Amérique même; de sorte que les nouvelles dispositions ne furent guere plus respectées que ne l'avoit été les anciennes.

Cependant les missionnaires s'élevoient tous les jours avec plus de force contre la tyrannie qui opprimoit leurs néophites. La nouvelle Cour de Lisbonne céda, en 1647, à leurs pressantes sollicitations, & renouvela très-formellement la défense de retenir aucun Brésilien dans la servitude. L'esprit d'indépendance qui se manifesta d'une extrémité de la colonie à l'autre, fit sentir à une domination mal affermie qu'il ne lui étoit pas permis de vouloir tout ce qui étoit juste, & elle modifia ses ordres huit ans après, en permettant l'esclavage des

Brésil le sort
des Indiens
soumis au
Portugal.

individus nés d'une mere négresse & d'un pere Indien.

Alors, les Hollandois venoient d'être chassés de cette partie du Nouveau-Monde. Les liaisons avec les côtes d'Afrique, qui avoient été interrompues par les guerres sanglantes qu'il avoit fallu soutenir contre ces républicains, reprirent leur cours. Les negres se multiplierent dans le Brésil. Leur service dégoûta des naturels du pays, plus foibles & moins laborieux. On ne remplaça pas ceux qui périssoient; & ce genre de servitude tomba peu-à-peu par-tout, excepté à Saint-Paul, au Maragnan & sur l'Amazonne, où l'on n'avoit pas encore établi de riches cultures, & où les Portugais n'étoient pas en état d'acheter des esclaves. Les loix portées en 1680, 1713 & 1741, pour extirper ce reste de barbarie, furent impuissantes. Ce ne fut qu'en 1755 que tous les Brésiliens furent réellement libres.

Le gouvernement les déclara citoyens à cette époque. Ils dûrent jouir de ce titre de la même manière que les conquérants. La même carrière fut ouverte à leurs talents, & ils purent aspirer aux mêmes honneurs. Un événement si propre à attendrir les cœurs sensibles fut à peine remarqué. On s'occupe de plaisir, de fortune, de guerre, de politique. Une révolution favorable à l'humanité échappe presque généralement, même au milieu du dix-huitième siècle, de ce siècle de lumieres, de philosophie. On parle du bonheur des nations. On ne le voit pas, on ne le sent pas.

On fronde avec amertume les fausses opérations du gouvernement; & lorsqu'il lui arrive, par hasard, d'en faire une bonne, on garde le silence. Peuples, dites-moi, est-ce donc la reconnoissance que vous devez à ceux qui s'occupent de votre bonheur? Cette espece d'ingratitude est-elle bien

propre à les attacher à leurs pénibles devoirs ? Est-ce ainsi que vous les engagerez à les remplir avec distinction ? Si vous voulez qu'ils soient attentifs au murmure de votre mécontentement lorsqu'ils vous vexent ; que les cris de votre joie frappent leurs oreilles avec éclat , lorsque vous en êtes soulagés. A-t-on allégé le fardeau de l'impôt ; illuminez vos maisons ; sortez en tumulte ; remplissez vos temples & vos rues ; allumez des bûchers ; chantez & dansez à l'entour ; prononcez avec allégresse , bénissez le nom de votre bienfaiteur. Quel est celui d'entre les administrateurs de l'Empire qui ne soit flatté de cet hommage ? Quel est celui qui se résoudra , soit à sortir de place , soit à mourir , sans l'avoir reçu ? Quel est celui qui ne désirera pas d'augmenter le nombre de ces especes de triomphes ? Quel est celui dont les petits-fils n'entendront pas dire avec un noble orgueil : son aïeul fit allumer quatre fois , cinq fois les feux pendant la durée de son administration ? Quel est celui qui n'ambitionnera pas de laisser à ses descendants cette forte d'illustration ? Quel est celui sur le marbre funéraire duquel on oseroit annoncer le poste qu'il occupa pendant sa vie , sans faire mention des fêtes publiques que vous célébrâtes en son honneur ? Cette réticence transformeroit l'inscription en une satire. Peuples , vous êtes également vils , & dans la misere , & dans la félicité : vous ne savez ni vous plaindre ni vous réjouir.

Quelques esprits plus attentifs aux scènes intéressantes qu'offre de loin en loin le globe , augurerent bien du nouveau système. Ils se flatterent que les Indiens s'attacheroient à la culture & en multiplieroient les productions : que leur travail les mettroit en état de se procurer des commodités sans nombre dont ils n'avoient pas joui : que le spec-

tacle de leur bonheur dégoûteroit les sauvages de leurs forêts, & les fixeroit à un genre de vie plus paisible : qu'une confiance entière s'établirait insensiblement entre les Américains, les Européens, & qu'avec le temps ils ne formeroient qu'un peuple : que la Cour de Lisbonne auroit la sagesse de ne pas troubler par des partialités une harmonie si intéressante, & qu'elle chercheroit, par tous les moyens possibles, à faire oublier les maux qu'elle avoit faits au nouvel hémisphère.

Mais combien les réalités sont éloignées de ces douces espérances ! Dans les Provinces de Fernambuc, de Rabia, de Rio-Janeiro, de Minas-Geraës, les Brésiliens sont restés mêlés avec les Portugais, avec les negres, & n'ont pas changé de caractère, parce qu'on n'a pas travaillé à les éclairer ; parce qu'on n'a rien tenté pour vaincre leur paresse naturelle ; parce qu'on ne leur a pas distribué des terres ; parce qu'on ne leur a pas fait les avances qui auroient pu exciter leur émulation.

A Para, à Maragnan, à Matto-Grosso, à Goyas & à Saint-Paul, les Indiens ont été réunis dans cent dix-sept bourgades. Chacune est présidée par un blanc. C'est lui qui règle les occupations, qui dirige les cultures, qui vend & achete pour la communauté, qui punit & qui récompense. C'est lui qui livre aux agents du fisc le dixième des productions territoriales. C'est lui qui nomme ceux d'entre eux qui doivent aller remplir les corvées dont on les accable. Un chef revêtu d'une grande autorité surveille les opérations des préposés subalternes répandus dans les différentes peuplades.

Ces combinaisons ont partagé les esprits. Un écrivain, qui n'est jamais sorti de l'Europe, seroit regardé comme bien hardi, s'il osoit prononcer

entre deux partis, qu'une expérience de trois siècles n'a pu réunir : mais qu'il me soit permis au moins de dire qu'un des hommes les plus éclairés qui aient jamais vécu dans le Brésil, m'a répété cent fois, que les Indiens qu'on laisse maîtres de leurs actions dans la colonie Portugaise, sont fort supérieurs en intelligence & en industrie à ceux qui sont tenus dans une tutelle perpétuelle.

Le gouvernement de Para est le plus septentrional de tous. Il comprend la partie de la Guiane qui appartient au Portugal; le cours de l'Amazone, depuis le confluent de la Madeire & du Mamoré; & à l'Est tout l'espace qui s'étend jusqu'à la riviere des Tocantins. C'est la contrée la plus stérile & la moins saine de ces régions.

Dans la Guiane, on ne peut demander des productions qu'à la riviere Noire, dont les bords élevés seroient très-propres à toutes les denrées qui enrichissent les meilleures colonies de l'Amérique. Mais le pays n'est habité que par des Indiens que la pêche de la tortue occupe presque uniquement, & qu'on n'a pu encore déterminer qu'à la coupe de quelques bois de marqueterie. Cette riviere reçoit celle de Cayari, où l'on découvrit, en 1749, une mine d'argent, que des raisons de politique ont, sans doute, empêché d'exploiter.

Du côté du Nord, les rives de l'Amazone sont presque généralement noyées. Le peu de terrein sec qu'on y rencontre, est continuellement dévoré par des insectes de toutes les especes.

Quoique le Sud de l'Amazone soit marécageux par intervalles, le sol y est communément plus solide & moins infesté de reptiles. Les grandes & nombreuses rivieres qui s'y jettent, offrent de meilleures ressources encore pour les cultures, sans qu'il s'y en soit établi aucune.

XVI.
Etat du gouvernement de Para.

Les navigateurs Portugais n'étoient pas entrés dans l'Amazone avant 1535. Ayres d'Acunha & ceux qui le suivirent, y firent presque tous naufrage. Ce ne fut qu'en 1615 que François Caldeira jeta sur ses rives les fondements d'une ville, qui reçut le nom de Belem. Le gouvernement donna, en 1663, à Bento Maciel Parente le territoire de Macapa, & plus tard, l'isle de Joannes à Macedo : mais ces deux concessions furent depuis réunies à la Couronne, la première par l'extinction de la famille qui l'avoit obtenu, & la seconde par des échanges.

Pendant long-temps, les Portugais se bornèrent à faire des courses plus ou moins prodigieuses, pour enlever quelques Brésiliens. C'étoient des sauvages inquiets & hardis qui cherchoient à asservir d'autres sauvages moins forts & moins courageux. Ces fatigues meurtrières, ces cruautés inutiles duroient depuis un siècle, lorsque des missionnaires entreprirent de civiliser les Indiens errants. Ils en ont réuni un assez grand nombre dans soixante-dix-huit bourgades, mais sans pouvoir les fixer entièrement. Après quatre ou cinq mois d'une vie oisive & sédentaire, ces hommes, entraînés par leurs anciennes habitudes, quittent leur demeure & leur famille pour aller cueillir dans les forêts des productions d'une nature brute, qu'avec très-peu de travail ils pourroient obtenir près de leurs foyers, ou remplacer par des productions meilleures. Ce que ces courses destructives & renouvelées chaque année, donnent de cacao sauvage, de vanille, d'écaille de tortue, de crab, de false-pareille, d'huile de coupau, de laine végétale, est porté à Belem, chef-lieu du gouvernement.

Cette ville bâtie à vingt lieues de l'océan & sur un terrain qui s'éleve treize pieds au-dessus du ni-

veau de la mer, ne fut long-temps que l'entrepôt des sauvages richesses qu'on y portoit de l'intérieur des terres. Des noirs qu'elle s'est enfin procurés ont fait croître à son voisinage un peu de coton qui est fabriqué dans le pays même, quelques cannes à sucre dont le mauvais produit est converti en eau-de-vie : ils ont cultivé pour l'exportation, du café, du riz & du cacao. La vente des troupeaux qui païssoient dans l'isle de Marajo fut long-temps une de ses ressources. A peine y reste-t-il maintenant assez de bœufs pour sa propre consommation.

Avant 1755, cet établissement voyoit arriver tous les ans de la métropole treize à quatorze navires. Depuis qu'un ministère trompé ou corrompu l'a asservi au monopole, il ne reçoit plus que quatre ou cinq bâtimens. La valeur de ce qu'ils exportent s'éleve rarement au-dessus de 600,000 liv. Ce foible produit n'est que peu grossi par les bois de construction que le gouvernement fait acheter & emporter par ses vaisseaux.

La population de la colonie est de quatre mille cent vingt-huit blancs, de neuf mille neuf cents dix-neuf noirs esclaves ou mulâtres libres, & de trente-quatre mille huit cents quarante-quatre Indiens.

Cette contrée qui, en 1778, a été débarrassée des entraves inséparables d'un privilège exclusif, mettra, sans doute, à profit sa liberté. Le port de Belem, appelé Para, nom qu'on donne aussi quelquefois à la ville, n'oppose pas au succès d'aussi grands obstacles qu'on le croit communément. L'approche en est, à la vérité, difficile. Des courants, en sens contraires, occasionnés par une multitude de petites isles, rendent la marche des bâtimens incertaine & lente : mais arrivés à la rade, ils mouil-

lent dans un fond de vase, sur quatre, cinq & six brasses d'eau. Cependant le canal qui y conduit diminue tous les jours de profondeur. Dans peu, il ne fera plus praticable, si, comme il faut le croire, les eaux continuent à déposer tant de terre qu'ils y en ont entraînée depuis un siècle.

XVII.
Etat du gou-
vernement
de Mara-
gnan.

Le Maragnan est séparé au Nord, du Para, par la rivière des Tocantins; au Sud, du Goyaz, par la Cordiliere appelée Guacuragua; au Levant, du Fernambuc par les montagnes Ypiapaba.

Cette Province vit pour la première fois les Portugais en 1535, & ce fut une tempête qui les y jeta: mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparèrent en 1612, pour en être chassés trois ans après. Elle resta sous le joug Hollandois depuis 1641 jusqu'en 1644. A cette époque, les premiers usurpateurs rentrèrent dans leur possession pour ne la plus perdre.

Le soin de ramasser sur les côtes de l'ambre gris, qui amusoit les sauvages, occupa les premiers Européens. Cette foible ressource ne tarda pas à manquer, & elle ne fut pas remplacée, comme elle devoit l'être. L'établissement a langué long-temps; & l'on ne s'est apperçu que tard que le coton qui croissoit sur ce territoire étoit le meilleur du Nouveau-Monde. Cette culture fait tous les jours des progrès; & depuis quelques années, on lui a associé celle du riz, quoiqu'il soit inférieur au riz du Levant, à celui même de l'Amérique Septentrionale. Le climat s'est absolument refusé aux tentatives qu'on a faites pour y naturaliser la soie: mais le projet d'enrichir son territoire de l'indigo paroît devoir être heureux. Déjà l'on y recueille le plus beau rocou du Brésil.

Le lieu le plus anciennement peuplé de la colonie est l'isle de Saint-Louis, longue de sept lieues,

large de quatre, & séparée de la terre-ferme par une très-petite riviere seulement. On y voit une ville du même nom, où se font toutes les opérations du commerce, quoique la rade en soit mauvaise. Il y a quelques cultures; mais les plus considérables sont dans le continent, sur les rivières d'Ytapicorie, de Mony, d'Iquara, de Pindaré & de Meary.

Sur les derrières de la Province & dans le même gouvernement, est le pays de Pauchy, où les Paulistes pénétrèrent les premiers en 1571. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés qu'il fut subjugué, & il ne l'est pas encore entièrement du côté de l'Est. C'est un terrain inégal & sablonneux, quoiqu'excessivement élevé. Des peuples pasteurs l'habitent. Sur ce sol, couvert de salpêtre, ils élèvent un grand nombre de chevaux & de bêtes à cornes qui trouvent un débit assez avantageux dans les contrées limitrophes: mais le mouton y dégénère, comme dans le reste du Brésil, excepté dans le Coritibe. Malheureusement des sécheresses trop ordinaires & des chaleurs excessives font souvent périr les troupeaux entiers, lorsqu'on n'a pas l'attention de les conduire à temps dans les pâturages éloignés.

Les mines de soufre, d'alun, de couperose, de fer, de plomb, d'antimoine sont communes & peu profondes dans ces montagnes; & cependant on n'en a jamais ouvert aucune. Il fut, à la vérité, permis, en 1752, d'exploiter celle d'argent, qui avoit été découverte trois ou quatre ans auparavant: mais la Cour revint sur ses pas peu de temps après, pour des raisons qui ne nous sont pas connues.

Ce gouvernement contient huit mille neuf cents quatre-vingt-treize blancs, dix-sept mille huit cents quarante-quatre noirs ou mulâtres libres & esclaves, trente-huit mille neuf cents trente-sept Indiens

épars ou réunis dans dix bourgades. Les exportations n'ont pas répondu jusqu'ici à cette population. Leur valeur n'étoit guere que de six à sept cents mille francs ; mais sorties des liens du monopole , elles ne doivent pas tarder à devenir considérables.

XVIII.
Etat du gou-
vernement
de Fernam-
buc.

La Province qui suit celle de Maragnan , & qui porte le nom de Fernambuc , a été formée de quatre propriétés particulieres.

Le Fernambuc propre , donné , en 1627 , à Edouard Coelho , fut réuni , comme conquête , à la Couronne , après qu'en 1654 on en eut chassé les Hollandois.

L'historien de Barros obtint de Jean III le district de Paraiba , mais il négligea de le peupler. Des gens sans aveu s'y transporterent , en 1560 , & furent asservis , en 1597 , par les François , qui furent bientôt réduits à l'évacuer. Philippe III fit élever sur ce domaine royal une ville qui porte aujourd'hui le nom de Notre-Dame-de-Nevres.

Emmanuel Jordan se fit céder , en 1654 , la propriété de Rio-Grande , canton entièrement négligé jusqu'à cette époque. Le naufrage de cet homme actif , à l'entrée du port , fit rentrer dans les mains du gouvernement des terres que quelques particuliers ne tarderent pas à exploiter.

On ignore à qui & en quel temps Tamaraca avoit été accordé ; mais il redevint une possession nationale peu après l'élévation de la Maison de Bragance au trône.

Ce beau gouvernement est actuellement enveloppé par la riviere Saint-François & par divers rameaux des Cordilieres. Ses côtes offrent un peu de coton. Aucune contrée de ces régions n'offre autant & d'aussi bon sucre que ses plaines bien arrosées. Ses montagnes sont remplies de bêtes à cornes

qui lui fournissent une grande quantité de cuirs. Il fournit seul le bois du Brésil.

L'arbre qui le donne n'est pas bien connu des botanistes. On croit cependant qu'il a quelque analogie avec le brésillet des Antilles, avec le tara du Pérou. Ceux qui l'ont décrit assurent qu'il est élevé, très-branchu, & couvert d'une écorce brune, chargée d'épines. Ses feuilles sont composées d'une côte commune, qui supporte quatre ou six côtes particulières, garnies de deux rangs de folioles vertes, luisantes & semblables aux feuilles de bouis. Les feuilles, disposées en épis, vers les extrémités des rameaux, sont petites, & plus odorantes que celles du muguet : elles ont un calice à cinq divisions, dix étamines & cinq pétales, dont quatre sont jaunes, la cinquième est d'un beau rouge. Leur pistil devient une gouffe oblongue, aplatie, hérissée de pointes & remplie de quelques semences rouges.

L'aubier de cet arbre est si épais, que le bois se trouve réduit à peu de chose, lorsqu'on l'en a dépouillé. Ce bois est très-propre aux ouvrages de tour, & prend bien le poli ; mais son principal usage est dans la teinture rouge, où il tient lieu d'une double quantité de bois de Campêche. Les terrains les plus arides, les rochers les plus escarpés sont les lieux où il se plaît davantage.

Le commerce de ce bois est en monopole, & c'est pour la maison de la Reine. Les premiers entrepreneurs s'étoient obligés d'en recevoir annuellement dans les magasins du gouvernement où il est déposé, à son arrivée du Brésil, trente mille quintaux, à 30 livres le quintal. Des expériences suivies ayant démontré que la consommation de l'Europe ne s'élevoit pas à cette quantité, il fallut

la réduire à vingt mille quintaux ; mais on en fit payer le quintal 40 livres. Tel est le contrat actuel qui est dans les mains de deux négociants Anglois établis en Portugal. Ils donnent 800,000 liv. pour le bois qu'on leur fournit, le vendent dans Lisbonne même 1,000,000 livres, font des fraix pour 128,000 livres, & gagnent par conséquent 72,000 livres.

On compte dans le Fernambuc dix-neuf mille six cents soixante-cinq blancs ; trente-neuf mille cent trente-deux negres ou mulâtres, & trente-trois mille sept cents vingt-huit Indiens. Il y a quatre rades suffisantes pour les petits bâtimens. Celle du récif qui sert de port à l'Olinde, en peut recevoir de plus considérables ; mais ils n'y sont ni commodément, ni en sûreté.

A soixante lieues de ses côtes, mais dans sa dépendance, est l'isle Fernando de Noronha. Les Portugais qui s'y étoient d'abord établis, ne tarderent pas à l'abandonner. La Cour de Lisbonne soupçonnant, dans la suite, que la compagnie Francoise des Indes Orientales avoit le projet de l'occuper, y fit bâtir, en 1738, sept forts très-bien entendus. Ils sont munis d'une artillerie redoutable, & défendus par une garnison de troupes réglées, qui est changée tous les six mois. Il n'y a d'habitants que quelques bannis, un petit nombre de métis très-pauvres, & les Indiens employés aux travaux publics. Quoique la terre soit bonne & profonde, aucune culture n'y a prospéré, parce que les pluies se font attendre trois & quatre ans. Depuis le mois de Décembre jusqu'à celui d'Avril, tout vit de tortues : elles disparoissent ensuite, & l'on n'a de ressources que les subsistances envoyées du continent. L'isle a deux rades foraines, où les vaisseaux de tous les rangs sont en sûreté, lors-

que les vents de Nord & ceux d'Ouest ne soufflent pas.

Le gouvernement de Bahia est terminé au Nord par la riviere Saint-François; au Sud, par la riviere Doce; à l'Est, par la riviere Preto, une des branches de la riviere Verte. Il est composé de la capitainerie de Segerippe, dont les révolutions nous sont inconnues; de la capitainerie de Itheos, qui cessa d'appartenir à George de Figueredo, après que les Indiens Aimorès l'eurent détruite; de la capitainerie de Porto-Seguro, qui retomba à la Couronne après l'extinction de la famille des Tourinho, & du pays de Bahia, qui ne fut jamais une propriété particuliere.

XIX.
Etat du gouvernement
de Bahia.

Sal-Salvador, chef-lieu de cet établissement, le fut long-temps du Brésil entier. On y arrive par la baie de tous les Saints, dont l'ouverture est de deux lieues & demie. Chaque côté présente une forteresse, dont la destination est d'empêcher plutôt les descentes que le passage. Sa longueur, qui est de treize à quatorze lieues, est semée de petites isles remplies de cotonnieres, & qui forment un perspective agréable. Le fond, qui est resserré & à couvert de toute insulte, forme un port excellent pour les plus nombreuses flottes. Il est dominé par la ville, bâtie sur une pente rapide.

Cette cité renferme deux mille maisons, la plupart magnifiquement bâties. L'ameublement en est d'autant plus riche & plus somptueux, que le luxe des habits est sévèrement proscriit. Une loi fort ancienne, qui a été souvent violée, & qui, depuis 1749, s'observe dans le Nouveau-Monde, comme dans l'Ancien, interdit aux Portugais l'usage des étoffes d'or ou d'argent, & des galons, dans le vêtement. La passion pour le faste, que les loix ne peuvent déraciner, a cherché un dédommagement

dans des croix, des médailles, des chapelets de diamant : riches enseignes d'une religion pauvre. Les métaux, qu'on ne peut porter soi-même, sont prodigués pour la parure des esclaves voués au service domestique.

La situation de la ville ne permettant pas l'usage des carrosses, les gens opulents, toujours attentifs à se distinguer du vulgaire, ont imaginé de se faire porter dans des hamacs de coton. Mollement couchés sur des carreaux de velours, entourés de rideaux de soie, qu'ils ouvrent ou ferment à leur gré, ces superbes indolents changent de place avec moins de rapidité; mais plus voluptueusement qu'on ne le fait ailleurs dans les chars les plus magnifiques.

Les femmes jouissent rarement de cette douce commodité. Chez un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme, à peine leur permet-on d'aller à l'église, couvertes de leurs mantes, dans les plus grandes solennités. Personne n'a la liberté de les voir dans l'intérieur de leurs maisons. Cette contrainte, ouvrage d'une jalousie effrénée, ne les empêche pas de former des intrigues, malgré la certitude d'être poignardées au moindre soupçon d'infidélité. Par un relâchement mieux raisonné que le nôtre, les filles qui, sans l'aveu de leurs meres, ou même sous leur protection, se livrent à un amant, sont traitées avec moins de sévérité. Mais si les peres ne parviennent pas à couvrir leur honte par un mariage, ils les abandonnent à l'infâme métier de courtisannes. C'est ainsi que s'enchaînent tous les vices de la corruption à la suite des richesses, surtout quand, achetées par le sang & par le meurtre, elles ne se conservent pas dans le travail.

Le défaut de société, que la séparation des deux sexes entraîne nécessairement, n'est pas le seul inconvenient

convénient qui trouble à Bahia les jouissances & les douceurs de la vie. L'hypocrisie des uns, la superstition des autres, l'avarice au-dedans & le faste au-dehors, une extrême mollesse qui tient à l'extrême cruauté dans un climat où toutes les sensations sont promptes & impétueuses, les défiances qui accompagnent la foiblesse, une indolence qui se repose entièrement sur des esclaves du soin des plaisirs & des affaires : tous les vices, qui sont épars ou rassemblés dans les pays méridionaux les plus corrompus, forment le caractère des Portugais de Bahia. Cependant la dépravation des mœurs semble diminuer, depuis que l'ignorance n'est plus tout-à-fait la même. Les lumieres, dont l'abus corrompt quelquefois des peuples vertueux, peuvent, sinon épurer & réformer une nation dégénérée, du moins rendre le crime plus rare, jeter un vernis d'élégance sur la corruption, y introduire une hypocrite urbanité, & le mépris du vice grossier.

Quoique San-Salvador ait cessé d'être la capitale du Brésil, sa Province est encore la plus peuplée de la colonie. On y compte trente-neuf mille sept cent quatre-vingt-quatre blancs ; quarante-neuf mille six cents quatre-vingt-treize Indiens ; soixante-huit mille vingt-quatre negres. Elle partage avec les autres la culture du sucre, du coton, de quelques autres productions, & a sur elles l'avantage de la baleine & du tabac.

La pêche de la baleine est très-anciennement établie au Brésil. Tous les Portugais de l'Ancien & du Nouveau-Monde jouissoient originairement du droit naturel de s'y livrer : mais depuis long-temps elle est sous un privilege exclusif acheté par une société formée à Lisbonne, & qui fait ses armements à Bahia. Son produit annuel est actuellement de trois mille cinq cents trente pipes d'huile, qui,

au prix de 175 liv. la pipe, rendent 617,750 livres; & de deux mille quatre-vingt-dix quintaux de fanons de baleine, qui, à 150 liv. le quintal, font 313,500 liv. Ces deux sommes réunies forment donc un total de 931,250 liv. Les monopoleurs donnent 300,000 livres au gouvernement. Leurs dépenses n'excedent pas 268,750 liv.; & leurs bénéfices s'élevent à 362,500 liv.

On doit se résoudre à perdre entièrement cette branche d'industrie, ou lui donner sans délai une direction nouvelle. Il n'y aura jamais que la liberté la plus entière qui puisse soutenir la concurrence des navigateurs Américains, dont l'activité s'est déjà étendue jusqu'à ces mers éloignées, & plus loin encore. La Cour de Lisbonne devoit même encourager, par tous les moyens connus, la pêche de la baleine dans ses isles du Cap-Verd, & dans les autres isles qu'elle occupe si inutilement près des rivages brûlants de l'Afrique.

Quoique la plupart des contrées du Brésil fournissent un peu de tabac, on peut dire qu'il n'est devenu un objet important qu'à Bahia. Il y réussit dans un espace de quatre-vingt-dix lieues, & plus heureusement qu'ailleurs dans le district de Cachoeira. Cette production enrichissoit depuis longtemps la Province, lorsque les taxes dont on l'accabla, à sa sortie de Portugal, en firent tellement hauffer le prix, que les consommateurs s'éloignerent. Les marchés étrangers en demandoient si peu, qu'en 1773 les envois se réduisoient à vingt-huit mille quintaux. L'année suivante, on supprima les droits qui s'élevoient à 27 liv. 12 s. par cent pesant; & cette culture reprit sur le champ son activité. Le colon reçut alors pour sa denrée 22 liv. 16 s. du quintal, au-lieu de 12 liv. 10 s. qui lui revenoient auparavant.

Il passe annuellement du Brésil aux côtes d'Afrique dix mille quintaux de tabac inférieur, qui, achetés dans la colonie même 18 liv. le cent pesant, lui donnent 180,000 liv. Il en passe cinquante-huit mille cinq cents quintaux en Portugal, qui, à leur entrée, sont vendus 40 livres le cent pesant; ce qui produit 2,340,000 liv. : les deux sommes réunies font un total de 2,520,000 livres.

Le tabac qui arrive dans la métropole peut être acheté pas tous les spéculateurs; mais il doit être mis dans un dépôt public, où il paie au fisc un droit de magasinage de 2. s. 6. d. par quintal. C'est de-là qu'on tire celui dont le Royaume peut se passer pour le livrer aux nations étrangères. Gênes emporte celui de première qualité. L'Espagne n'emploie, comme le Portugal, que celui de la seconde. Hambourg se contente du moins estimé. C'est ce dernier que prennent aussi les François & les autres navigateurs qui en ont besoin pour la traite des esclaves.

L'acheteur s'adresse librement aux négociants qui ont sa confiance: mais la Cour de Madrid qui ne fait jamais acheter des tabacs que pour fumer, est dans l'usage d'avoir un seul agent auquel on les paie neuf sols la livre.

Le Portugal, Madere & les Açores, où la Couronne exerce également le monopole du tabac, n'en consomment annuellement, pour fumer, que sept cents quatre mille pesant, qui, à raison de 5 livres, doivent rendre 3,520,000 livres. Ils n'en consomment, en poudre, que cinq cents vingt-huit mille livres, qui, à raison de 7 liv. 10 s. la livre, doivent rendre 3,960,000 livres. En tout 7,480,000 livres. Cependant le gouvernement ne retire que 5,481,250 liv. L'achat des matières, les

fraix de fabrication , les bénéfices du fermier emportent le reste.

Le tabac en poudre , qui se consomme en Afrique & aux grandes Indes , est aussi dans les liens du monopole , mais au profit de la Reine. Elle retire 450,000 livres des cent cinquante quintaux qu'on en expédie , chaque année , pour ces régions éloignées ; sans compter le bénéfice que doivent rendre les poivres que Goa lui renvoie en échange.

XX.
Etat du gouvernement
de Rio-Janeiro.

Le gouvernement de Rio-Janeiro occupe presque en totalité la longue côte qui commence à la rivière Doce , & finit à celle de Rio-Grande de Saint-Pierre , & n'est borné dans l'intérieur des terres que par l'énorme chaîne de montagnes qui s'étend depuis Una jusqu'à Minas-Geraës. Il a absorbé les capitaineries du Saint-Esprit , de Cabofrio & de Paraiba du Sud , accordées par le gouvernement à des époques différentes , rentrées & de plusieurs manières au domaine de la Couronne.

Les cultures languirent long-temps dans cette vaste & belle Province. Elles acquièrent tous les jours de l'importance. Le tabac n'y est pas , à la vérité , plus abondant ni meilleur qu'il n'étoit ; mais depuis dix ans , les cannes à sucre s'y multiplient , principalement dans les plaines de Guatacazès. Douze plantations modernes d'excellent indigo en annoncent un plus grand nombre. Les derniers vaisseaux ont porté une assez grande abondance de café. Les districts du Sud de la colonie jusqu'à Rio-Grande fournissent beaucoup de cuirs , quelques farines & de bonnes viandes salées. Il existe quatorze à quinze especes de bois de teinture qui ne tarderont pas à être coupés , & quatre ou cinq especes de gomme qui seront enfin recueillies. Il y a environ vingt ans qu'on découvrit à Bahia deux plantes connues sous le nom de curuata &

de tocun, qui pouvoient servir à faire des voiles & des cordages. Un heureux hafard vient de présenter sur le territoire de Rio-Janeiro un arbufte infiniment plus propre à ces ufages, & qui est très-commun. Quelquefois il est blanc, quelquefois jaune, & quelquefois violet. La premiere de ces couleurs est la meilleure.

Les bras ne manquent pas pour les travaux. La Province compte quarante-fix mille deux cents foixante-onze blancs; trente-deux mille cent vingt-fix Indiens; cinquante-quatre mille quatre-vingt-onze negres.

Les richesses que ces hommes libres ou esclaves font naître, font portées à Rio-Janiero, autrefois chef-lieu de la Province feulement, mais aujourd'hui la capitale de tout le Brésil, & le féjour du vice-Roi.

C'est un des plus beaux havres que l'on connoisse. Etroit à son embouchure, il s'élargit infensiblement. Les vaisseaux de toute grandeur y entrent facilement, depuis dix heures ou midi jusqu'au soir, pouffés par un vent de mer régulier & modéré. Il est vaste, sûr & commode. Il a un fond excellent de vase, & par-tout cinq ou six brasses d'eau.

Ce fut Dias de Solis qui le découvrit en 1525. Des Protestants François, persécutés dans leur patrie, & conduits par Villegagnon, y formerent, en 1555, dans une petite isle, un foible établissement. C'étoient quinze ou vingt cabanes, construites de branches d'arbre & couvertes d'herbe, à la maniere des sauvages du pays. Quelques foibles boulevards qu'on y avoit élevés pour placer du canon, lui firent donner le nom de fort de Coligny. Il fut détruit trois ans après par Emmanuel de Sa, qui jetta sur le continent, dans un sol fertile, sous un beau ciel, au pied de plusieurs montagnes disposées en amphi-

théâtre, les fondements d'une cité qui est devenue célèbre depuis que des mines considérables ont été découvertes à son voisinage.

C'est le grand entrepôt des richesses qui coulent du Brésil en Portugal, & le port où abordent les plus belles flottes destinées à l'approvisionnement de cette partie du Nouveau-Monde. Indépendamment des trésors que doit y verser cette circulation continuelle, il y reste tous les ans 3,000,000 liv. pour les dépenses du gouvernement, & beaucoup davantage, lorsque le Ministère de Lisbonne juge convenable à sa politique d'y faire construire des vaisseaux de guerre.

Une ville, où les affaires sont si considérables & si suivies, a dû s'agrandir, se peupler successivement. La plupart des citoyens occupent des maisons à deux étages, bâties de pierre de taille ou de brique, couvertes d'une assez belle tuile, & ornées d'un balcon entouré d'une jaloufie. C'est-là que tous les soirs les femmes, ou seules, ou entourées de leurs esclaves, se laissent entrevoir; c'est de-là qu'elles jettent des fleurs sur les hommes qu'il leur plaît de distinguer, sur ceux qu'elles veulent inviter à la liaison la plus intime entre les deux sexes. Les rues sont larges, la plupart tirées au cordeau, & terminées par un oratoire, où le peuple chante tous les soirs des cantiques devant un saint magnifiquement vêtu & enfoncé dans une niche dorée, bien éclairée, & couverte d'une glace des plus transparentes. A l'exception d'un grand aqueduc qui conduit l'eau des hauteurs voisines & de l'hôtel des monnoies, il n'y a aucun édifice public digne d'attention. Les temples sont tous obscurs, écrasés & surchargés d'ornements du plus mauvais goût.

Les mœurs sont à Rio-Janeiro ce qu'elles sont à Bahia & dans tous les pays à mines. Ce sont les mê-

mes vols, les mêmes trahisons, les mêmes vengeances, les mêmes excès de tous les genres; & toujours la même impunité.

On a bien dit que l'or représentoit toutes les richesses; mais on pouvoit ajouter, le bonheur, le malheur, presque tous les vices, presque toutes les vertus: car quelle est la bonne ou la mauvaise action qu'on ne puisse pas commettre avec de l'or? Est-il donc étonnant qu'il n'est rien qu'on ne fasse pour obtenir un objet de cette importance; qu'il ne devienne après qu'on l'a obtenu, la source des plus funestes abus, & que ces abus ne se multiplient à proportion du voisinage & de l'abondance de ce précieux & funeste métal.

La position de la place, au vingt-deuxième degré vingt minutes de latitude australe, l'éloignoit assez de l'ancien monde, pour qu'on pût raisonnablement penser que de médiocres fortifications suffiroient à sa défense. Mais la tentation de l'attaquer pouvant s'accroître avec l'augmentation de ses richesses, il paroissoit raisonnable d'en multiplier les ouvrages. Ils étoient déjà fort considérables, lorsqu'en 1711, Duguay-Trouin s'en rendit le maître avec une audace & une capacité qui ajoutèrent beaucoup de gloire à une vie qu'il avoit déjà si fort illustrée. Les nouvelles fortifications qu'on a depuis ajoutées aux fortifications que les François avoient emportées, n'ont pas rendu la ville plus difficile à prendre, parce qu'elle peut être attaquée par d'autres côtés, où la descente est très-praticable. Si l'or pénètre dans les tours d'airain à travers les portes de fer, le fer renverse encore plus sûrement les portes qui défendent l'or & les diamants.

Dans le gouvernement de Rio-Janeiro est Sainte-Catherine, isle de neuf lieues de long & de deux de large, qui n'est séparée de la terre ferme

que par un canal étroit. Quoiqu'elle ne soit pas basse, le navigateur ne l'apperçoit pas de loin, parce que les montagnes du continent voisin la couvrent de leur ombre. Le printemps y est continuel, & le climat très-pur, par-tout, excepté dans le port, où des hauteurs interceptent la circulation de l'air, & entretiennent une humidité nuisible.

Vers l'an 1654, la Cour de Lisbonne donna Sainte-Catherine à François Dias Velho, de la même maniere qu'elle avoit concédé les autres contrées du Brésil. Ce Capitaine fut massacré par un corsaire Anglois, & son isle ne fut plus que le refuge de quelques vagabonds. Ces aventuriers reconnoissoient vaguement l'autorité du Portugal, mais sans adopter ses idées exclusives. Ils recevoient indifféremment les vaisseaux de toutes les nations qui alloient à la mer du Sud ou aux grandes Indes, & leur livroient leurs bœufs, leurs fruits, leurs légumes, toutes leurs productions, pour des armes, de l'eau-de-vie, des toiles & des habits. Avec le mépris de l'or, ils avoient pour toutes les commodités que la nature ne leur fournissoit pas, une indifférence qui eût fait honneur à des peuples vertueux.

L'écume & le rebut des sociétés policées peut former quelquefois une société bien ordonnée. C'est l'iniquité de nos loix; c'est l'injuste répartition des biens; ce sont les supplices & les fardeaux de la misere; c'est l'insolence & l'impunité des richesses; c'est l'abus du pouvoir, qui fait souvent des rebelles & des criminels. Réunissez tous ces malheureux qu'une rigueur souvent outrée a bannis de leurs foyers; donnez-leur un chef intrépide, généreux, humain, éclairé, vous ferez de ces brigands un peuple honnête, docile, raisonnable. Si ses besoins le rendent guerrier, il deviendra conquérant; & pour s'agrandir, fidele observateur des loix en-

vers lui-même, il violera les droits des nations : tels furent les Romains. Si faute d'un conducteur habile, il est abandonné à la merci des hafards & des événemens, il fera méchant, inquiet, avide, fans stabilité, toujours dans un état de division, ou avec lui-même ou avec ses voisins : tels furent les Paulistes. Enfin, s'il peut vivre plus aisément des fruits naturels de la terre, ou de la culture & du commerce que de pillage, il prendra les vertus de sa situation, les doux penchans qu'inspire l'intérêt raisonné du bien-être. Civilisé par le bonheur & la fécurité d'une vie paisible, il respectera dans tous les hommes les droits dont il jouit, & fera un échange de la surabondance de ses productions avec les commodités des autres peuples : tels furent les réfugiés de Sainte-Catherine.

Ils vivoient librement & paisiblement dans leur isle, lorsque, vers l'an 1738, on jugea convenable de leur donner une administration, de leur envoyer des troupes, d'entourer de fortifications leur rade, une des meilleures de l'Amérique. Ces moyens de défense ont attiré sur eux, en 1778, les armes de l'Espagne, & ne les ont pas préservés de l'invasion. Depuis que la réconciliation des deux Couronnes les a rendus à leur ancien maître, ils ont acquis la cochenille dont ils esperent tirer un jour de grands avantages.

La Province de Saint-Paul est bornée au Nord par la riviere de Sapucachy & par des montagnes ; au Sud, par la riviere de Parnagua & par d'autres montagnes qui vont chercher les sources de l'Y-gassu ; à l'Ouest, par le Parana, par Rio-Grande, & par la riviere des Morts ; à l'Est par la mer.

C'est à treize lieues de l'océan qu'est la ville de Saint-Paul, sous un climat délicieux & au milieu d'une campagne également favorable aux produc-

XXI.

Etat du gouvernement de Saint-Paul.

tions des deux hémisphères. Elle fut bâtie vers 1570 par les malfaiteurs dont le Portugal avoit infesté les côtes du Nouveau-Monde. Dès que ces scélérats s'apperçurent qu'on vouloit les soumettre à quelque police, ils abandonnerent les rives où le hasard les avoit jettés, & se réfugièrent dans un lieu écarté, où les loix ne pouvoient pas atteindre. Une situation qu'un petit nombre d'hommes pouvoit défendre contre plus de troupes qu'on n'en pouvoit employer contre eux, leur donna la hardiesse de ne vouloir d'autres maîtres qu'eux-mêmes, & le succès couronna leur ambition. D'autres bandits & les générations qui sortoient de leur liaison avec les femmes du pays, les recrutèrent & les multiplioient. L'entrée étoit, dit-on, sévèrement fermée à tout voyageur dans la nouvelle république. Pour y être reçu, il falloit se présenter avec le projet de s'établir. Les candidats étoient assujettis à de rudes épreuves. Ceux qui ne soutenoient pas cette espece de noviciat, ou qui pouvoient être soupçonnés de perfidie, étoient massacrés sans miséricorde. C'étoit aussi le sort de ceux qui paroissoient avoir du penchant à se retirer.

Tout invitoit les Paulistes à vivre dans l'oisiveté, dans le repos & dans la mollesse. Une certaine inquiétude, naturelle à des brigands courageux; l'envie de dominer qui suit de près l'indépendance; les progrès de la liberté qui menent au desir d'un nom : peut-être tous ces motifs réunis leur donnerent d'autres inclinations.

On les vit parcourir l'intérieur du Brésil d'une extrémité à l'autre. Ceux des Indiens qui leur résistoient étoient mis à mort; les fers devenoient le partage des lâches, & beaucoup se cachoient dans les antres & dans les forêts pour éviter le tombeau

ou la servitude. Qui pourroit compter les dévastations, les cruautés, les forfaits, dont se rendirent coupables ces hommes atroces ? Cependant, au milieu de tant d'horreurs, se formoient, sous un gouvernement municipal, quelques peuplades qu'il faut regarder comme le berceau de tous les établissements qu'a maintenant le Portugal dans les terres. Ces petites républiques détachées, en quelque sorte, de la grande, céderent peu-à-peu aux insinuations qu'on employa pour les assujettir à une autorité qu'ils n'avoient jamais entièrement méconnue ; & avec le temps, tous les Paulistes furent soumis à la Couronne de la même manière que ses autres sujets.

Alors cette contrée devint un gouvernement. On y ajouta les capitaineries de Saint-Vincent & de Saint-Amaro qui, en 1553, avoient été données aux deux freres Alphonse & Pierre Lopès de Souza, & dont les deux villes avoient depuis été détruites par des pirates. Cet ordre de choses coupe en deux la Province de Rio-Janeiro. Il n'est pas aisé de démêler les causes d'un pareil arrangement.

Le pays de Saint-Paul ne compte aujourd'hui que onze mille quatre-vingt-treize blancs, trente-deux mille cent vingt-six Indiens, & huit mille-neuf cents quatre-vingt-sept negres ou mulâtres. Il n'envoie à l'Europe qu'un peu de coton ; & son commerce intérieur se réduit à fournir des farines & des salaisons à Rio-Janeiro. Quelques expériences prouvent que le lin & le chanvre y réussiroient très-bien ; & personne ne doute qu'il ne fût facile & important d'y naturaliser la soie. On y pourroit aussi exploiter avec beaucoup d'utilité les abondantes mines de fer & d'étain qui se trouvent entre les rivieres Thecté & Mogyassu, dans la Cordiliere de Paranan-Piacaba, à quatre lieues de Sorocoba.

XXII.
Etat des
trois gou-
vernements
de l'inté-
rieur où
font les mi-
nes.

Les six Provinces, dont on vient de parler, re-
gnent le long des côtes. Il en est trois qui s'éten-
dent de l'Ouest à l'Est depuis le 319^e. degré de la-
titude occidentale jusqu'au 334^e., & qui occupent,
dans le centre du Brésil, le grand plateau d'où for-
tent toutes les rivières qui vont se jeter dans le
Paraguay, dans l'Amazone & dans l'Océan. C'est le
terrein le plus élevé de l'Amérique Portugaise. Des
montagnes, dont la direction est très-variée, le
remplissent. On y trouve presque par-tout de l'or;
& de-là vient qu'il est appelé le pays de mines.

Le plus important de ces riches gouvernements
est connu sous le nom de Minas-Geraës. Il compte
trente-cinq mille cent vingt-huit blancs; vingt-six
mille soixante & quinze Indiens, & cent huit mille
quatre cents six esclaves. C'est Villa-Rica qui est sa
capitale.

Goyas, dont le chef-lieu est Villa-Boa, a huit
mille neuf cents trente-un blancs; vingt-neuf mille
six cents vingt-deux Indiens, & trente-quatre mille
cent quatre negres.

Matto-Grosso, qui n'a de bourgade que Villa-
Bella, n'a pas encore porté sa population au-dessus
de deux mille trente-cinq blancs; de quatre mille
trois cents trente-cinq Indiens; de sept mille trois
cents cinquante-un esclaves. C'est la partie la plus
occidentale de la domination Portugaise. Elle est
bornée par les Chiquites & par les Moxos, peu-
ples assujettis à l'Espagne par les travaux des Jé-
suites.

XXIII.
Histoire des
mines d'or
trouvées
dans le Bré-
sil. Maniere
de les ex-
ploiter.

La connoissance des mines d'or, dans cette partie
du Nouveau - Monde, remonte à des temps plus
éloignés qu'on ne le croit généralement. Dès 1577,
les Paulistes en découvrirent près de la montagne
de Jaguara : mais la mort désastreuse du Roi Sébas-
tien fit bientôt oublier une source de richesses,

dont l'Etat ni les citoyens n'avoient jusqu'alors tiré aucun avantage.

Les hauteurs de Jacobina, dans le district de Rio-das-Velhas, offrirent encore inutilement, en 1588, de nouvelles mines. Philippe II, déterminé à contenir, par la misere, des peuples qui supportoient trop impatiemment le joug Espagnol, n'en voulut pas permettre l'exploitation. S'il parut y consentir en 1603, ce fut avec la résolution de l'empêcher; & ses lâches successeurs adopterent sa tyrannique politique.

L'heureuse révolution, qui, en 1640, déchargea le Portugal des fers qu'il portoit, fut suivie de guerres longues & opiniâtres. Durant cette violente crise, la nation ne s'occupa que de la défense de sa liberté, & le ministere que du soin de trouver des ressources qui lui manquoient continuellement.

On commençoit à fonder les plaies de la monarchie, à penser à son amélioration, lorsque le hasard offrit, en 1699, à quelques hommes entreprenants, de grands trésors dans la Province de Minas-Geraës. Ces dons, d'une nature libérale, ne furent plus rejetés; & trois ans après, la Cour, de Lisbonne forma les établissemens nécessaires pour les mettre à profit. Sabara, Rio-das-Mortes, Cachoeira, Paracatu, Do-Carmo, Rio-das-Velhas, Rio-Doce, Ouro-Preto, sont les lieux de ce gouvernement où l'on a successivement trouvé de l'or, & où l'on en ramasse encore aujourd'hui.

Ces mines de Goyas ne furent découvertes qu'en 1726. San-Felix, Meia-Ponta, O Fanado, Mombambo, Natividade, sont les districts où elles sont situées.

L'an 1735 en offrit de nouvelles dans la Province de Matto-Grosso, à Saint-Vincent, à Chapada, à Saint-Anne, à Cuiaba, à Araës.

Hors de ces trois contrées, appellées par excellence la région des mines, on exploite dans le gouvernement de Bahia celles de Jacobina & de Rio-das-Contas; & dans le gouvernement de Saint-Paul, celles de Parnagua & de Tibogy. Ni les unes ni les autres ne sont abondantes.

Dans cette partie du Nouveau-Monde, l'extraction de l'or n'est ni dangereuse, ni fort pénible. Quelquefois il se trouve à la superficie du sol, & c'est le plus pur. Souvent on creuse jusqu'à trois ou quatre brasses, & rarement au-delà. Une couche de terre sablonneuse, connue dans le pays sous le nom de *Saibro*, avertit alors communément les mineurs qu'il seroit inutile de fouiller à une plus grande profondeur. Quoiqu'en général les veines suivies & qui ont une direction constante soient les plus riches, on a observé que c'étoient les espaces dont la surface étoit la plus parsemée de cristaux qui donnoient une plus grande abondance d'or. Il existe en plus grosses parties sur les montagnes & les collines stériles ou pierreuses que dans les vallées ou sur les bords des rivières. Mais dans quelque endroit qu'on l'ait ramassé, il est au fortir de la mine de vingt-trois karats & demi, à moins qu'il ne soit mêlé de soufre, d'argent, de fer ou de mercure; ce qui n'est commun qu'à Goyas & à Araès.

Tout homme qui découvre une mine doit avertir le gouvernement. La veine est-elle jugée de peu d'importance par les gens de l'art chargés de l'examiner, on l'abandonne toujours au public. Si elle est déclarée riche, le fisc s'en réserve une partie. Le Commandant en a une autre. La troisième est pour l'Intendant, & l'on en assure deux à l'auteur de la découverte. Le reste est partagé à tous les mineurs du district, selon l'étendue de leurs facultés, arbitrées par le nombre de leurs esclaves.

Les contestations que cette espece de propriété peut faire naître , sont du ressort de l'Intendant ; mais il est permis d'appeller de ses arrêts à la Cour suprême établie à Lisbonne , sous le nom de Conseil d'Outre-mer.

Les obligations des mineurs se réduisent à livrer au Roi le cinquieme de l'or, que des opérations plus ou moins heureuses leur rendent. Ce quint fut autrefois considérable, & il passa 9,000,000 liv. chaque année, depuis 1728 jusqu'en 1734. On l'a vu diminuer par degrés. Actuellement le produit annuel de Minas-Geraès n'est que de 18,750,000 livres; de Goyas, que de 4,687,500 livres; de Matto-Grosso, que de 1,312,500 livres; de Bahia & de Saint-Paul réunis, que de 1,562,500 liv. C'est en tout 25,312,500 livres, dont il revient au gouvernement 5,062,500 livres. Son droit pour la fabrication de l'or en especes lui donne 1,647,500 livres; & à raison de deux pour cent, il retire 393,000 livres pour le transport que font ses vaisseaux de tout l'or qui appartient au commerce; de sorte que sur 25,312,500 livres que rendent les mines, le Ministère en prend 7,103,000 livres. Il obtiendrait même quelque chose de plus, s'il ne sortoit tous les ans en fraude environ 600,000 livres qui ne payent pas les deux dernieres impositions.

On ne fait pas monter à plus de 20,000,000 de livres les métaux qui circulent habituellement dans le Brésil.

Les premiers écrivains politiques qui porterent leur attention sur les découvertes faites dans cette région du Nouveau-Monde, ne craignirent pas de prédire, que les prix de l'or & de l'argent se rapprocheroient. L'expérience de tous les pays & de tous les âges leur avoit appris que, quoiqu'il eût

toujours fallu plusieurs onces d'argent pour une once d'or, parce que les mines de l'un ont été constamment plus communes que celles de l'autre, la proportion entre ces métaux avoit varié, dans chaque pays, suivant leur abondance respective.

Dans le Japon, la proportion de l'or à l'argent est comme un à huit; à la Chine, comme un à dix; dans les autres parties de l'Inde, comme un à onze, à douze, à treize, à quatorze, à mesure qu'elles approchent de l'Occident.

L'Europe offre des variations semblables. Dans l'ancienne Grece, l'or étoit à l'argent comme un à treize. Lorsque le produit de toutes les mines de l'univers fut porté à Rome, maîtresse du monde, la proportion d'un à dix fut la plus constante. Elle s'éleva d'un à treize sous Tibere. On trouve des variations sans nombre & sans mesure, dans les temps de barbarie. Enfin, lorsque Colomb pénétra dans le Nouveau-Monde, l'or étoit, à l'égard de l'argent, au-dessous d'un à douze.

La quantité de ces métaux, qu'on porta du Mexique & du Pérou, ne les rendit pas seulement plus communs; elle haussa encore la valeur de l'or contre l'argent, qui se trouva plus abondant dans ces contrées. L'Espagne, qui étoit le juge naturel de la proportion, la fixa comme un à seize dans ses monnoies; & son systême, avec quelques légères différences, fut adopté par toute l'Europe.

Ce systême existe encore, sans qu'on soit en droit de blâmer les spéculateurs qui avoient annoncé qu'il devoit changer. Si l'or, depuis que le Brésil en fournit beaucoup, n'a baissé que peu dans les marchés, & n'a point du tout baissé dans les monnoies, c'est par des circonstances particulières
qui

qui ne détruisent point le principe. Un luxe nouveau en a fait beaucoup employer en bijoux, en dorures, & a empêché l'or de diminuer de prix autant qu'il le devoit faire naturellement, s'il ne fût pas arrivé de changement dans nos usages. C'est le même luxe qui a soutenu le prix des diamants, quoiqu'ils soient devenus plus communs.

Dans tous les temps, les hommes ont affecté l'étalage de leurs richesses, soit parce que dans l'origine elles ont été le prix de la force & le signe du pouvoir, soit parce qu'elles ont obtenu par tout la considération due aux talents & aux vertus. Le desir de fixer les regards sur soi, invite l'homme à se parer de ce que la nature a de plus brillant & de plus rare. Les peuples sauvages & les nations civilisées, ont à cet égard, la même vanité. De toutes les matieres qui représentent l'éclat de l'opulence, le diamant est la plus précieuse. Il n'y en a jamais eu aucune qui ait eu autant de valeur dans le commerce, aucune qui ait été d'un si grand ornement dans la société. Nos femmes en font quelquefois éblouissantes. On diroit qu'elles sont plus jalouses de se montrer riches que belles. Ignoreroient-elles donc qu'un cou, que des bras d'une forme élégante, ont mille fois plus d'attraits nuds, qu'entourés de pierres précieuses; que le poids de leurs girandoles déforme leurs oreilles; que l'éclat du diamant ne fait qu'affoiblir l'éclat de leurs yeux; que cette dispendieuse parure fait mieux la fatyre de leurs époux ou de leurs amants que l'éloge de leurs charmes; que la Vénus de Médicis n'a qu'un simple bracelet; & que celui qui ne voit dans une belle femme que la richesse de son écria est un homme sans goût?

XXIV.
Histoire des mines de diamants découvertes dans le Brésil. Considération sur la nature de cette pierre.

On trouve des diamants de toutes les couleurs

& de toutes les nuances de couleur. Il a le pourpre du rubis, l'orangé de l'hyacinthe, le bleu du saphir, le verd de l'émeraude. Cette dernière couleur, lorsqu'elle est d'une belle teinte, est la plus rare & la plus chère. Viennent ensuite les diamants roses, bleus & jaunes. Les roux & les noirs sont les moins estimés. La transparence & la netteté sont les qualités naturelles & essentielles du diamant. L'art y ajoute l'éclat & la vivacité des reflets.

Le diamant est une pierre cristallisée, dont la forme est un octaèdre, plus ou moins bien figuré. Ses faces forment une pyramide, ou allongée ou aplatie : mais jamais ses angles solides ne sont aussi nettement, aussi régulièrement terminés qu'ils le paroissent dans les autres pierres cristallisées, & sur-tout dans le cristal de roche.

Mais la cristallisation n'en est pas moins régulière dans l'intérieur. Cette pierre est composée de petits feuilletts extrêmement minces, si étroitement joints ensemble, qu'elle présente une face unie & brillante dans l'endroit même de la cassure. Malgré cette union si intime des éléments de la cristallisation du diamant, on ne peut le polir qu'en saisissant la disposition des lames dans le sens du recouvrement formé par l'extrémité de l'une sur l'autre. Sans cette précaution, les lapidaires ne réussiroient pas, & le diamant s'échaufferoit sans prendre aucun poli, comme il arrive toujours à ceux qu'ils appellent *diamants de nature*, où ces recouvrements ne sont pas uniformes & dans le même sens. Les diamantaires comparent la composition de ceux-ci à l'arrangement des fibres du bois dans les nœuds, où elles se croisent en tout sens.

Le diamant est au-dessus de toutes les autres pierres, par son éclat, son feu & sa dureté. Il joint à

ces avantages d'être plus électrique, de recevoir une plus grande quantité de lumière lorsqu'on le chauffe doucement au feu, ou qu'on l'expose quelque temps aux rayons du soleil, & de la conserver aussi plus long-temps que les autres corps, lorsqu'il est ensuite porté dans les ténèbres. C'est d'après ces propriétés, & peut-être aussi d'après quelques qualités imaginaires, que les physiciens ont présumé que le diamant étoit formé d'une matière plus pure que les autres pierres. Plusieurs même ont pensé qu'il contenoit cette terre adamique primitive, long-temps l'objet de tant de recherches pénibles & de spéculations extravagantes.

La dureté du diamant faisoit croire qu'il étoit indestructible, même au feu le plus violent; & rien ne sembloit mieux fondé que cette opinion. Cependant, jamais l'analogie tirée des autres pierres, & sur-tout des pierres quartzieuses qui ne souffrent point d'altération dans le feu, ne fut plus en défaut que dans cette occasion.

On n'a pas l'idée que le diamant ait été soumis à l'action du feu avant 1694 & 1695, que le célèbre Averani en exposa un au foyer d'un miroir ardent, pour l'instruction de Jean Gaston de Médicis, son élève. Les physiciens célèbres du temps, qui assistèrent à cette expérience, virent avec étonnement que le diamant s'exhaloit en vapeurs, & disparoissoit entièrement, tandis qu'un rubis moins dur que le diamant ne fit que se ramollir, & que les autres pierres plus tendres encore n'éprouverent pas des altérations aussi considérables. Cette tentative singulière, répétée sur plusieurs diamants, réussit également: mais la violence du feu qu'on y employa, ne permit pas de soupçonner qu'on pût y parvenir par d'autres moyens. Ces premiers essais restèrent ignorés jusqu'au regne de l'Empereur François premier,

qui les réitéra à Vienne, en soumettant les diamants avec d'autres pierres précieuses au feu très-violent d'un fourneau. Le résultat fut de confirmer que le diamant se détruisoit dans le feu avec la plus grande facilité, tandis que les autres pierres précieuses, même les plus tendres, n'y éprouvoient tout au plus qu'une légère altération.

Ces faits, quoique bien constatés, parurent si extraordinaires; ils choquoient si fort les préjugés reçus, qu'ils retomberent encore dans l'oubli. Quoique consignés dans les ouvrages contemporains, ils n'en furent pas moins inconnus, ou contredits, par ceux qui n'en avoient pas été les témoins.

Enfin, M. Darcet entreprit en France, en 1768, de soumettre le diamant au feu de porcelaine. Après s'être assuré de la vérité des expériences faites en Allemagne, il les communiqua à l'académie des Sciences, & leur donna ensuite au milieu de Paris toute l'authenticité possible. Comme ce grand physicien a depuis varié & combiné ses essais, il en résulte très-clairement, & de ceux qu'on a répétés d'après lui, que le diamant s'évapore & brûle assez rapidement au feu & à l'air libre; que son entière destruction, loin d'exiger le feu violent qu'on lui avoit fait subir avant lui, demande à peine le degré nécessaire pour tenir l'argent fin en fusion.

M. Darcet a fait voir de plus que le diamant se détruit, non-seulement à l'air libre, mais encore dans les creufets de la meilleure porcelaine cuite & le plus hermétiquement fermés; pourvu qu'on les tienne au feu des grandes verreries ou dans des grands feux de porcelaine long-temps continués.

Les menstrues les plus actifs, comme les sels alkalis en fusion, les autres minéraux les plus concentrés, aidés même de la chaleur du feu, n'attaquent point le diamant. Il échappe à leur action; il ne se

mêle à aucun verre dans la vitrification; il ne souffre d'union avec aucun corps connu jusqu'ici; & ces propriétés sont également communes aux diamants de l'Inde & à ceux du Brésil, aux diamants blancs & à ceux qui sont noirs ou colorés, aux diamants parfaits & aux diamants de *nature*, & qu'on ne peut travailler.

Tel est le caractère particulier de cette substance, jusqu'ici unique dans la nature, qu'avec les apparences extérieures des autres pierres, elle ne leur ressemble en rien, quant à la nature de sa composition: qu'avec la dureté la plus grande, elle est la seule de ce genre qui ne résiste point, & qui se dissipe à un feu même assez léger. C'est ainsi que la nature se joue dans tous les regnes par une infinité d'anomalies surprenantes. Tantôt elle semble s'astreindre, dans la chaîne & l'échelle des êtres, à l'ordre des nuances insensibles; & tantôt rompant toute série, elle fait un saut brusque, laisse derrière elle un vuide immense, & pose deux bornes éloignées dont il est impossible de remplir l'intervalle. C'est ainsi que certains végétaux jouissent déjà de quelques avantages de l'animalité. Il en est de même de l'or, du mercure & du soufre, comparés aux autres substances minérales & métalliques; & enfin de l'homme qui laisse à une si grande distance les autres animaux.

Il est très-peu de mines de diamant. Jusqu'à ces derniers temps, on n'en connoissoit que dans les Indes orientales. La plus ancienne est sur la Gouel, qui sort des montagnes, & va se perdre dans le Gange. On l'appelle mine de Solempour, du nom d'une bourgade bâtie près de l'endroit de la rivière où se trouvent les diamants. Mais cette mine est peu abondante, ainsi que celle qu'on fouille aux environs du Succadan qui coule dans l'isle de Bor-

néo. La chaîne de montagnes qui s'étend depuis le cap Comorin jusqu'au Bngale, en a fourni davantage.

Il y a une grande variété dans le sol d'où l'on tire ces diamants. Plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrain sablonneux & pierreux. On en fouille d'autres, dans une espèce de minerai ferrugineux où elles s'enfoncent jusqu'à cinquante brasses. Mais par-tout, cette pierre singulière est isolée, & ne paroît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince un peu terne, & de même nature que le noyau. Cette pellicule est communément recouverte d'une première croûte peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'entourne.

Si l'on en excepte quelques voyageurs curieux, les Européens ne fréquentent pas les mines de l'Indostan. Ce sont les naturels du pays qui les exploitent, & qui livrent les diamants à des riches Baniens qui les portoient autrefois à Madras, & qui, depuis qu'on a pratiqué des chemins, commencent à prendre la route de Calcutta. Ce commerce tout entier est tombé, depuis assez long-temps, entre les mains de quelques Anglois qui négocient pour leur propre compte. Ils distribuent les pierres de poids différent, de qualités diverses, en bourses assorties, qui, à Londres, sont vendues cachetées avec leurs factures. En faisant des six dernières années une année commune, le prix réuni de tous ces diamants s'est élevé par an à 3,420,000 livres. A cette évaluation, qui ne comprend que ce qui étoit enregistré, il faut ajouter ce qu'on n'a pas déclaré pour éviter le droit de deux & trois quarts pour cent qu'il faut payer à la compagnie des Indes.

Entre ces diamants, il y en avoit un d'une forme

très-irrégulière, qui pesoit 193 karats tout taillé. Il appartenoit à un Arménien qui refusa de le céder à l'Impératrice de Russie pour deux millions cinq cents mille livres, & une rente viagère de vingt-cinq mille francs. Personne ne se présenta pour l'acheter; & ce négociant fut trop heureux que M. Orloff renouvelât quelque temps après l'offre de deux millions cinq cents mille livres, mais sans pension. En 1772, Catherine voulut bien accepter, le jour de sa fête, des mains de son favori, ce riche présent.

Il étoit à craindre que les révolutions, qui bouleversent si souvent l'Indostan, ne rendissent les diamants plus rares. On fut rassuré par une découverte, qui, en 1728, fut faite au Brésil sur quelques branches de la rivière des Caravelas, & à Serro de Frio dans la Province de Minas-Geraës.

Des esclaves, condamnés à chercher de l'or, y trouvoient mêlées de petites pierres luisantes qu'ils repoussent, comme inutiles, avec le sable & le gravier. Antoine Rodrigues Banha, soupçonna leur prix, & fit part de ses idées à Pedro d'Almeida, gouverneur du pays. Quelques-uns de ces brillants cailloux furent envoyés à la Cour de Lisbonne, qui, en 1730, chargea d'Acunha, son Ministre en Hollande, de les faire examiner. Après des épreuves multipliées, les gens de l'art prononcèrent que c'étoient de très-beaux diamants.

Aussi-tôt les Portugais en ramassèrent avec tant de diligence, qu'il en vint onze cents quarante-six onces par la flotte de Rio-Janeiro. Cette abondance en fit baisser le prix considérablement: mais les mesures prises par un ministère attentif, les ramenèrent bientôt à leur première valeur. Il conféra à quelques riches associés le droit exclusif de la fouille des diamants. Pour mettre même des bornes à la

cupidité de cette compagnie, on régla qu'elle ne pourroit employer à ce travail que six cents esclaves. Dans la suite, on lui accorda la liberté d'en multiplier à son gré le nombre, en payant cent sols par jour pour chaque tête de mineur.

Pour assurer l'exécution du privilege, les mines d'or qu'on exploitoit au voisinage furent généralement fermées, & ceux qui avoient fondé l'espoir de leur fortune sur cette base souvent trompeuse, se virent contraints de porter ailleurs leur activité. Il fut permis aux autres citoyens de rester sur leurs héritages : mais la loi décerna des peines capitales contre ceux d'entr'eux qui blefferoient les droits accordés au monopole. Depuis que le Souverain a pris la place de la compagnie, tous les colons ont la liberté de faire chercher des diamants ; mais sous l'obligation de les livrer aux agents de la Couronne, au prix qu'elle-même a fixé, & en payant vingt pour cent de cette valeur.

Les diamants qui doivent passer du Nouveau-Monde dans l'Ancien sont enfermés dans une cassette à trois ferrures, dont les principaux membres de l'administration ont séparément les clefs ; & ces clefs sont déposées dans un autre coffre sur lequel le vice-Roi doit apposer son cachet. Au temps du privilege exclusif, ce précieux dépôt, à son arrivée en Europe, étoit remis au gouvernement, qui retenoit, suivant un tarif réglé, les diamants infiniment rares qui passoient vingt karats, & en livroit tous les ans, au profit de la compagnie, à un ou plusieurs contractants réunis, quarante mille karats, à des prix qui ont successivement varié. On s'étoit engagé, d'un côté, à recevoir cette quantité, de l'autre à n'en pas répandre davantage ; & quel que fût le produit nécessairement varié des mines, ce contrat ne reçut jamais d'atteinte.

Aujourd'hui, la Cour jette dans le commerce soixante mille karats de diamants. C'est un seul négociant qui s'en fait, & qui donne 3,120,000 liv., à raison de 25 liv. le karat. Si la fraude s'éleve à un dixieme, comme le pensent tous les gens instruits, ce sera 312,000 liv. qu'il faudra ajouter à la somme touchée par le gouvernement. Il se trouvera que le produit de ces mines, dont on aime à exagérer la richesse, ne s'éleve pas annuellement à plus de 3,432,000 livres. L'Angleterre & la Hollande achètent ces diamants bruts, & les fournissent plus ou moins bien taillés aux autres nations.

Les diamants du Brésil ne sont pas tirés d'une carrière. Ils sont la plupart épars dans des rivières, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. S'y sont-ils formés? Y sont-ils portés par les eaux qui s'y précipitent? C'est ce qui n'est pas encore éclairci. Ce qui feroit pencher à croire qu'ils y sont entraînés par les torrents qui les ont détachés des rochers & des montagnes, c'est l'accroissement de leur quantité dans la saison des pluies & après de grands orages.

Aux Indes Orientales & Occidentales, les mines sont placées à peu de distance de la ligne; les unes dans les premiers degrés de latitude boréale, & les autres dans les degrés correspondants de latitude méridionale. La croûte qui enveloppe les diamants bruts est plus épaisse aux diamants du Brésil qu'à ceux de l'Indostan; & il est aisé ou du moins possible de les distinguer sous cette forme. Mais lorsqu'ils sont une fois taillés, les plus habiles lapidaires s'y méprennent. Aussi la valeur est-elle la même dans le commerce. Cette égalité doit s'entendre seulement des petits diamants. Ceux d'Amérique, qui passent quatre ou cinq karats, ont la plupart des imperfections qu'on remarque rarement aux

diamants d'Asie ; & alors la différence dans les prix est prodigieuse. Quelques artistes accordent aussi aux derniers plus de dureté, plus de vivacité qu'aux autres ; mais cette opinion n'est pas généralement reçue.

Dans les pays de l'or & des diamants, on trouve encore des améthistes, des topases très-imparfaites, & des crisolites d'une assez grande beauté. Ces pierres n'ont jamais été soumises au monopole ; & ceux qui les découvrent en peuvent disposer de la manière qu'ils jugent la plus convenable à leurs intérêts. Cependant leur exportation annuelle ne s'élève pas au-dessus de 150,000 livres ; & les droits que percevoit le gouvernement, à raison d'un pour cent, se réduisent à 1,500 liv.

Ces riches contrées offrent aussi des mines de fer, de soufre, d'antimoine, d'étain, de plomb, de vif-argent, qui se retrouvent dans quelques autres Provinces du Brésil, sans qu'on se soit jamais occupé du soin d'en ouvrir aucune. La nature paroît n'avoir refusé que le cuivre à cette vaste & fertile région du nouvel hémisphère.

XXV.
Situation
actuelle du
Brésil.

Une colonie si intéressante a été utile au Portugal de plusieurs manières. L'augmentation de son revenu public, par le Brésil, paroît le genre d'avantage qui, jusqu'ici, a le plus occupé ses administrateurs. L'obligation de payer la voiture des métaux, réservée aux vaisseaux de guerre ; le commerce exclusif des diamants ; la vente d'un grand nombre de monopoles ; la surcharge des douanes : telles sont en Europe même les principales veines que s'est ouvertes un fisc insatiable.

Les vexations ont été poussées plus loin encore en Amérique. On y exige le quint de l'or & des diamants, qui monte à six ou sept millions de livres. On y exige la dixme de toutes les produc-

tions, qui, quoique perçue avec douceur & par abonnement avec chaque paroisse, rend 2,873,000 l. On y exige l'achat de la croifade, qui ne passe pas 160,000 liv. On y exige des droits sur les esclaves qui s'élevent à 1,076,650 liv. On y exige pour la réédification de Lisbonne & pour les écoles publiques 385,000 liv. On y exige des officiers subalternes de justice 153,000 liv. On y exige dix pour cent sur tout ce qui entre, dix pour cent sur tout ce qui sort; ce qui peut rendre 4,882,000 liv. On y exige 1,124,000 liv. pour laisser circuler dans l'intérieur des terres les boissons & les marchandises arrivées dans les ports. Le gouvernement s'est encore réservé le monopole du sel, du favon, du mercure, de l'eau-forte & des cartes à jouer qu'il afferme 710,320 liv.

Malgré tant d'impôts, qui rendent annuellement à la Couronne 18,073,970 liv., elle a contracté des engagements dans le Brésil. Elle doit au Para 713,000 liv.; 517,600 liv. à Saint-Paul & à Matto-Grosso; 10,110,000 liv. à Rio-Janeiro: en tout 11,340,600 livres. Dans les premiers de ces gouvernements, les dettes ont été occasionnées par la construction récente de quelques forts, plus ou moins nécessaires; & dans le dernier, par les guerres qu'il fallut faire aux Guaranis en 1750, & par celles qu'il a fallu soutenir depuis contre l'Espagne.

De son côté, le Brésil devoit, en 1774, aux négociants de la métropole 15,165,980 liv. C'étoit du moins l'opinion de l'homme qui a le plus étudié, le mieux connu ce grand établissement.

La colonie a formé des liaisons de commerce avec diverses contrées du globe. Autrefois, les vaisseaux qui revenoient des Indes Orientales en Portugal y relâchoient, & y vendoient une partie de leurs cargaisons. Cette communication a été inter-

XXVI.

Liaisons extérieures du Brésil.

rompue dans les temps modernes pour des raisons que nous ignorons , mais qui ne fauroient être bonnes.

La côte occidentale de l'Afrique , depuis les isles du Cap-Verd jusqu'au-delà du pays d'Angole , est plus fréquentée que jamais par les navigateurs du Brésil ; & ceux de Rio-Janeiro ont commencé assez récemment à se porter sur la côte orientale. Dans ces voyages sont employés des bâtimens construits dans la colonie même , qui n'ont pas moins de soixante tonneaux , ni plus de cent quarante. Des negres ou des mulâtres forment la totalité ou la plus grande partie des équipages. C'est pour l'exploitation des mines , c'est pour la culture des terres que se fait ce grand mouvement. Des états très-authentiques que nous avons sous les yeux démontrent que chacune des huit dernières années , on a arraché de ces malheureux rivages seize mille trois cents trois esclaves , qui , à raison de 312 liv. l'un dans l'autre , ont dû coûter 5,161,536 liv. On les a payés avec l'or , le tabac , les eaux-de-vie de sucre , les toiles de coton que fournit le Brésil ; avec la verroterie , les miroirs , les bonnets rouges , les rubans , diverses quincailleries arrivés d'Europe.

Les liaisons de la colonie avec les isles Portugaises ont un autre but. Madere lui envoie tous les ans , sur huit ou neuf petits navires , pour 400,000 livres de vin , de vinaigre & d'eau-de-vie. Elle reçoit des Açores , sur quatre ou cinq bâtimens de plus , pour 610,000 livres des mêmes boissons , auxquelles on joint des toiles de lin , des viandes salées & des farines. Les agents de ce commerce se chargent en retour des productions du Brésil , dont la métropole ne s'est pas réservé la propriété exclusive. Ces différentes branches de

commerce réunies n'emportent chaque année des denrées de la colonie que pour 2,271,000 livres.

Presque toutes les richesses de cette vaste contrée du Nouveau-Monde arrivent en Portugal. Depuis 1770 jusqu'en 1775, elles s'éleverent annuellement à 56,949,290 livre. L'or, les diamants; quatre cents quarante-trois mille quintaux de sucre; cinquante-huit mille cinq cents quintaux de tabac; quatre mille cinq cents quintaux de coton; vingt mille quintaux de bois de teinture; cent quatorze mille quatre cents vingt cuirs; d'autres objets moins importants formerent ce grand produit.

Quelques variations ont suivi l'époque dont on vient de parler. Elles ne nous sont pas assez connues, pour que nous en puissions parler avec la dernière précision. Ce que nous savons certainement, c'est que la métropole a reçu tous les ans de Rio-Janeiro, un peu plus de café, un peu plus d'indigo, mille quintaux de sucre de plus qu'elle n'en recevoit antérieurement. Ce que nous savons certainement, c'est que le Para & le Maragnan lui ont envoyé tous les ans trois cents vingt-un quintaux de riz, & cent quatre-vingt-douze quintaux de coton de plus qu'ils ne lui envoyoit autrefois. Ce que nous savons certainement, c'est qu'il y a eu tous les ans une diminution de quatre mille cuirs, & de 965,000 livres en or dans les envois qui lui ont été faits.

La colonie est payée avec des marchandises qui, originairement, n'ont pas coûté au-dessus de quinze ou seize millions. Les droits que s'est réservé le Souverain, divers monopoles, des taxes exorbitantes, la cherté du fret, le bénéfice du marchand absorbent le reste.

Le Portugal ne fournissoit autrefois de son propre fonds à la colonie que quelques boissons. De-

puis que l'industrie de ses Provinces a été un peu réveillée, il suffit à la moitié des consommations qui se font dans la contrée du nouvel hémisphère qui lui est soumise.

C'est avec les deux tiers des produits du Brésil qu'on livre à l'étranger; c'est avec l'or & les diamants qui arrivent de cette région; c'est avec les vins, les laines, les sels, les fruits de la métropole même, que le Portugal parvient à payer soixante millions de marchandises qu'il reçoit annuellement des diverses contrées de l'Europe. Il y a eu de grandes variations dans la part que les différents peuples ont prise à ce commerce. Au temps où nous écrivons, l'Angleterre en a quatorze portions, l'Italie huit, la Hollande sept, Hambourg six, la France cinq, la Suede quatre, le Danemarck quatre, l'Espagne deux, & la Russie une seulement. On ne s'est pas toujours ainsi disputé les dépouilles de cette nation.

XXVII.
Le Portugal
& ses établis-
sements é-
loignés font
tombés dans
l'état de la
plus grande
dégradati-
on. Com-
ment cela
s'est-il fait?

Les premières conquêtes des Portugais en Afrique & en Asie, n'étoufferent pas les racines de leur industrie. Quoique Lisbonne fût devenu le magasin général des marchandises des Indes, ses manufactures de soie & de laine se soutinrent. Elles suffisoient à la consommation de la métropole & du Brésil. L'activité nationale s'étendoit à tout, & couvroit en quelque manière un vuide de population qui augmentoit tous les jours. Parmi la foule de calamités dont la tyrannie Espagnole écrasa le Royaume, on n'eut pas à déplorer la cessation du travail intérieur. Le nombre des métiers n'avoit guère diminué, lorsque le Portugal recouvra sa liberté.

L'heureuse révolution qui plaça le Duc de Bragançe sur le trône fut l'époque de cette décadence. L'enthousiasme faisoit les peuples. Une partie passa

les mers pour aller défendre les possessions éloignées, contre un ennemi qu'on croyoit plus redoutable qu'il ne l'étoit. Le reste s'arma pour couvrir les frontieres. L'intérêt général fit taire les intérêts particuliers, & tout citoyen s'occupa uniquement de la patrie. Il devoit arriver naturellement que, lorsque le premier feu seroit passé, chacun reprendroit ses occupations. Malheureusement la guerre cruelle qui suivit ce grand événement, fut accompagnée de tant de ravages dans un pays ouvert de tous côtés, qu'on aima mieux ne pas travailler, que de s'exposer à voir ruiner continuellement le fruit de ses travaux. Le Ministère favorisa cette inaction par des mesures dont on ne peut le blâmer trop sévèrement.

Sa position le mettoit dans la nécessité de former des alliances. La politique seule lui assuroit celle de tous les ennemis de l'Espagne. Les avantages qu'ils devoient retirer de la diversion du Portugal, ne pouvoient manquer de les attacher à ses intérêts. Si la nouvelle Cour avoit eu des vues aussi étendues que son entreprise le faisoit présumer, elle auroit senti qu'il étoit inutile de faire des sacrifices pour acquérir des amis. Une précipitation funeste ruina ses affaires. Elle livra son commerce à des Puissances presque aussi intéressées qu'elle-même à sa conservation. Cet aveuglement leur fit croire qu'elles pouvoient tout hasarder, & leur avidité osa franchir encore les privileges qu'on leur avoit si mal-à-propos prodigués. L'industrie Portugaise fut entièrement écrasée par cette concurrence. Une faute du Ministère de France la releva un peu.

Cette Couronne possédoit depuis assez longtemps quelques isles en Amérique. Les entraves dont on les avoit enveloppées, avoient étouffé

jusqu'alors leur fertilité. Une liberté bien dirigée y auroit infailliblement & rapidement animé les cultures. On préféra d'assurer au monopole qui les tenoit asservies, l'approvisionnement exclusif du Royaume; & les sucres, les tabacs du Brésil y furent sévèrement interdits en 1664. La Cour de Lisbonne, aigrie, comme elle devoit l'être, par cette prohibition inconsiderée, défendit, de son côté, l'entrée des manufactures Françaises, les seules qui eussent à cette époque de la faveur dans le Portugal. Gênes s'empara aussi-tôt de la fourniture des soieries qu'elle a depuis toujours conservée; l'Angleterre s'appropriâ celle des étoffes de laine, mais avec un succès moins soutenu. Les Portugais, dirigés par des ouvriers appelés de toutes parts, commencerent, en 1681, à mettre eux-mêmes en œuvre les toisons de leurs troupeaux. Les progrès de cette industrie furent assez rapides, pour qu'en 1684 on pût proscrire plusieurs especes de draps étrangers, & bientôt après ceux de toute espece.

La Grande-Bretagne vit avec chagrin ces arrangements. Elle s'occupâ long-temps & vivement du projet de se r'ouvrir la communication qui lui avoit été fermée. Ses soins lui promettoient quelquefois une issue favorable: mais l'instant d'après il falloit renoncer à des esperances qu'on avoit dû croire les mieux fondées. On ne pouvoit prévoir où tant de mouvements aboutiroient, lorsqu'il se fit dans le systême politique de l'Europe, un changement qui bouleversa toutes les idées.

Un petit-fils de Louis XIV fut appelé au trône d'Espagne. Toutes les nations furent effrayées de l'agrandissement d'une maison, qu'on trouvoit déjà trop ambitieuse & trop redoutable. Le Portugal, en particulier, qui n'avoit vu jusqu'alors

dans

dans la France qu'un appui solide, n'y voulut plus voir qu'un ennemi qui desireroit nécessairement, qui procureroit peut-être son oppression. Cette inquiétude le précipita dans les bras de l'Angleterre, qui, accoutumée à tourner tous les événements à l'avantage de son commerce, ne pouvoit manquer de saisir avec chaleur une occasion si favorable à ses intérêts. Son Ambassadeur Méthuen, négociateur profond & délié, signa le 27 Décembre 1703, un traité par lequel la Cour de Lisbonne s'engageoit à permettre l'entrée de toutes les étoffes de laine de la Grande-Bretagne, sur le même pied qu'avant leur prohibition, à condition que les vins de Portugal payeroient un tiers de moins que ceux de France aux douanes d'Angleterre.

Les avantages de cette stipulation, bien réels pour l'une des deux parties contractantes, n'étoient qu'apparens pour l'autre. L'Angleterre, qui obtenoit un privilege exclusif pour ses manufactures, puisqu'on laissoit subsister l'interdiction pour celles des autres nations, n'accordoit rien de son côté, ayant déjà établi pour son intérêt particulier, ce qu'elle montroit à son allié sous l'aspect d'une faveur tout-à-fait signalée. Depuis que la France ne tiroit plus des draps de la Grande-Bretagne, on s'étoit apperçu que la cherté de ses vins nuisoit trop à la balance, & l'on avoit cherché à en diminuer la consommation, par l'augmentation des droits. Cette rigueur a été poussée plus loin par les mêmes motifs, sans qu'on ait cessé de la faire envisager à la Cour de Lisbonne, comme une preuve de l'attachement qu'on avoit pour elle.

Les manufactures Portugaises ne purent soutenir la concurrence Angloise. Elles disparurent. La Grande-Bretagne habilla son nouvel allié; & comme ce qu'elle achetoit de vin, d'huile, de sel, de

fruits, n'étoit presque rien en comparaison de ce qu'elle vendoit, il fallut lui livrer l'or du Brésil. La balance pencha de plus en plus de son côté, & il n'étoit guere possible que cela fût autrement.

Tous ceux qui se sont élevés à la théorie du commerce, ou qui en ont suivi les révolutions, savent qu'un peuple actif, riche, intelligent, qui est parvenu à s'en approprier une branche principale, ne tarde pas à s'emparer des autres branches moins considérables. Il a de si grands avantages sur ses concurrents, qu'il les dégoûte, & se rend le maître des contrées qui servent de théâtre à son industrie. C'est ainsi que la Grande-Bretagne parvint à envahir tous les produits du Portugal & de ses colonies.

Elle lui fournissoit son vêtement, sa nourriture, sa quincaillerie, les matériaux de ses édifices, tous les objets de son luxe; elle lui renvoyoit ses propres matieres manufacturées. Un million d'Anglois, artisans ou cultivateurs, étoient occupés de ces travaux utiles.

Elle lui vendoit des vaisseaux, des munitions navales, des munitions de guerre pour ses établissemens du Nouveau-Monde, & faisoit toute sa navigation dans l'Ancien.

Elle avoit mis dans ses mains tout le commerce d'argent du Portugal. On en empruntoit à trois ou trois & demi pour cent à Londres, & on le négocioit à Lisbonne, où il en valoit dix. Au bout de dix ans, le capital étoit payé par les intérêts, & il se trouvoit encore dû.

Elle lui enlevoit tout le commerce intérieur. Des maisons angloises, établies à Lisbonne, recevoient les marchandises de leur patrie, & les distribuoient à des marchands répandus dans les Provinces, qui les vendoient le plus souvent pour le

compte de leurs commettants. Un modique salaire étoit l'unique fruit de cette industrie, avilissante pour une nation qui travailloit chez elle-même au profit d'une autre.

Elle lui ravissoit jusqu'à la commission. Les flottes destinées pour le Brésil appartenoient en entier aux Anglois. Les richesses qu'elles rapportoient devoient leur revenir. Ils ne souffroient pas seulement que ces produits passassent par les mains des Portugais, dont ils n'empruntoient & n'achetoient que le nom, parce qu'ils ne pouvoient s'en passer. Ces étrangers disparoissoient aussi-tôt qu'ils étoient parvenus au degré de fortune qu'ils s'étoient proposé, & tenoient l'Etat, aux dépens duquel ils s'enrichissoient, dans un épuisement continuel. Il est prouvé, par les registres des flottes, que dans l'espace de soixante ans, c'est-à-dire, depuis la découverte des mines jusqu'en 1756, il étoit sorti du Brésil, en or, deux milliards quatre cents millions de livres. Cependant tout le numéraire de Portugal se réduisoit, à cette dernière époque, à quinze ou vingt millions; & cet Etat en devoit cent ou davantage.

Mais ce que Lisbonne perdoit, Londres le gagnoit. L'Angleterre n'étoit appelée par ses avantages naturels, qu'à être une puissance du second ordre. Quoique les changements arrivés successivement dans sa religion, dans son gouvernement, dans son industrie, eussent amélioré sa situation, augmenté ses forces, développé son génie, il ne lui étoit pas possible de parvenir à un premier rôle. Elle avoit éprouvé que ces moyens, qui, dans les gouvernements anciens, pouvoient élever un peuple à tout, lorsque sans liaisons avec ses voisins, il sortoit pour ainsi dire seul de son néant, n'étoient pas suffisants dans les temps modernes, où la com-

munication des peuples rendant les avantages de chacun communs à tous, laissoit au nombre & à la force leur supériorité naturelle. Depuis que les soldats, les Généraux, les nations se vendoient pour faire la guerre ; depuis que l'or ouvroit tous les cabinets & faisoit tous les traités, l'Angleterre avoit appris que la grandeur d'un Etat dépendoit de ses richesses, & que sa puissance politique se mesuroit sur la quantité de ses millions. Cette vérité, qui avoit dû sans doute affliger son ambition, lui devint favorable aussi-tôt qu'elle eut déterminé le Portugal à recevoir d'elle ses premiers besoins, & qu'elle l'eut lié, par des traités, à la nécessité de les recevoir toujours. Dès-lors ce Royaume se trouva dans la dépendance de ses faux amis, pour la nourriture & le vêtement. C'étoit, selon l'expression d'un politique, comme deux ancres que les Bretons avoient jettées dans cet Empire. Ils allerent plus loin ; ils lui firent perdre toute considération, tout poids, tout mouvement dans la combinaison des affaires générales, en lui persuadant de n'avoir ni forces, ni alliances. Reposez-vous sur nous de votre sûreté, lui disoient les Anglois ; nous négocierons, nous combattons pour vous. C'est ainsi que sans avoir prodigué ni sang, ni travaux, sans avoir éprouvé aucun des maux qu'entraînent les conquêtes, ils se rendirent bien plus maîtres du Portugal, que celui-ci ne l'étoit des mines du Brésil.

Tout se tient dans la nature & dans la politique. Il est difficile, impossible peut-être, qu'une nation perde son agriculture, son industrie, sans voir tomber chez elle les arts libéraux, les lettres, les sciences, tous les bons principes de police & d'administration. Le Portugal est une triste preuve de cette vérité. Aussi-tôt que la Grande-Bretagne l'eut con-

damné à l'inaction, il tomba dans une barbarie qui ne paroît pas croyable. La lumiere qui brilloit dans l'Europe entiere, n'arriva pas jusqu'à ses portes. On vit même cette nation rétrograder, & s'attirer le mépris des peuples dont elle avoit excité l'émulation & provoqué la jalousie. L'avantage qu'eut cet Etat d'avoir des loix supportables, tandis que les autres Etats gémissaient dans une confusion horrible : cet avantage inestimable ne lui a servi de rien. Il a perdu le fil de son génie dans l'oubli des principes de la raison, de la morale, de la politique. Les efforts qu'il pourroit faire pour sortir de cet état de paralysie ou d'aveuglement, pourroient bien n'être pas heureux, parce qu'il se trouve difficilement de bons réformateurs dans la nation qui en a le plus besoin. Les hommes propres à changer la face des Empires, ont communément une origine éloignée. Ils ne sont guere l'ouvrage du moment. Presque toujours, ils ont des précurseurs qui ont réveillé les esprits, qui les ont disposés à recevoir la lumiere, qui ont préparé les instruments nécessaires pour opérer les grandes révolutions. Comme cette chaîne de moyens ne paroît pas s'être formée en Portugal, ce Royaume sera réduit à ramper longtemps, s'il n'adopte, avec les modifications convenables, les principes si heureusement suivis par les nations les plus éclairées.

Le premier pas vers le bien, ce pas ferme & vigoureux sans lequel tous les autres seroient chancelants, incertains, inutiles, peut-être dangereux, fera de secouer le joug de l'Angleterre. Dans sa situation actuelle, le Portugal ne sauroit se passer des marchandises étrangères. Il est donc de son intérêt d'établir la plus grande concurrence de vendeurs possible, afin de diminuer la valeur de ce qu'il est obligé d'acheter. Comme il n'a pas moins

XXVIII:

Moyens

qu'il conviendrait à la Cour de Lisbonne d'employer pour tirer la métropole & les colonies de leur langueur.

d'intérêts à se défaire du superflu de son sol & de celui de ses colonies, il doit, par la même raison, attirer dans ses ports le plus qu'il pourra d'acheteurs, pour augmenter la masse & le prix de ses exportations. Rien ne contrarie ces arrangements économiques.

Le traité de 1703 n'oblige le Portugal qu'à recevoir les étoffes de laine d'Angleterre, aux conditions stipulées avant l'interdiction. On peut faire jouir du même avantage les autres nations, sans s'exposer au reproche d'avoir manqué à aucun engagement. Une liberté donnée à un peuple ne fut jamais un privilège exclusif & perpétuel qui pût ôter au Prince de qui il émanoit, le droit de le communiquer à d'autres peuples. Il reste toujours nécessairement le juge de ce qui convient à son Etat. On ne conçoit pas ce que le Ministère Britannique pourroit opposer de raisonnable à un Roi de Portugal qui lui diroit : Je veux attirer chez moi des négociants qui habilleront, qui nourriront mes sujets à aussi bon marché, à meilleur marché que vous ; des négociants qui emporteront les productions de mes colonies dont vous ne voulez que l'or.

On peut juger de l'effet que produiroit une conduite si sage par les événements arrivés indépendamment de cette résolution. Il est prouvé par les registres des douanes Angloises, que la Grande-Bretagne qui, naguere, faisoit presque tout le commerce du Portugal, n'y a envoyé, dans l'espace de cinq ans, ou depuis 1762 jusqu'en 1766 inclusive-ment, que pour 95,613,547 liv. 10 sols de marchandises ; qu'elle a reçu pour 37,761,075 liv. en denrées, & que la solde en argent n'a été que de 57,692,475 liv.

Ce qui trompe l'Europe entière sur l'étendue du commerce Anglois, c'est que tout l'or du Brésil

prend la route de la Tamise. Cet écoulement paroît une suite naturelle & nécessaire des affaires de cette nation. On ignore que les métaux ne peuvent sortir librement du Portugal ; qu'il n'est possible de les en extraire que par des vaisseaux de guerre qui ne sont pas visités ; que la Grande-Bretagne en expédie deux toutes les semaines , aussi régulièrement que la mer le permet ; que ces bâtimens portent les richesses de tous les peuples dans leur isle , d'où les négocians , répandus dans différentes contrées , les retirent , en nature ou en lettres de change , en payant un pour cent.

Le Ministère Britannique , que ces apparences brillantes n'aveuglent pas sur la diminution de la plus précieuse branche de son commerce , se donne depuis quelque temps des mouvemens incroyables pour la rétablir dans son premier état. Ses soins n'auroient nul succès , parce que c'est un de ces événemens qui ne sont pas du ressort de la politique. Si le mal prenoit sa source dans des faveurs accordées aux nations rivales de l'Angleterre ; si cette Couronne avoit été dépouillée des privilèges dont elle étoit en possession , des négociations heureusement conduites , pourroient opérer une nouvelle révolution. Mais la Cour de Lisbonne n'a jamais varié dans sa conduite , ni avec la Grande-Bretagne , ni avec les autres Etats. Ses sujets n'ont été décidés à donner la préférence aux marchandises qui leur étoient offertes par toutes les parties de l'Europe , que parce que celles de leurs anciens amis , accablées par le poids des taxes , leur revenoient à un prix exorbitant. Les Portugais obtiendront encore à meilleur marché plusieurs des choses qu'ils achètent , lorsque leur gouvernement aura établi dans ses ports l'égalité entre tous les peuples.

Après avoir diminué les défavantages de son com-

merce purement passif, la Cour de Lisbonne doit travailler à lui donner de l'activité. Ses administrateurs subjugués par le goût dominant du siècle, ont déjà établi quelques manufactures de soie, de laine & d'acier. Nous pensons qu'il auroit fallu commencer par renouveler les cultures anéanties, par ranimer les cultures languissantes.

Le climat du Portugal est favorable à la production des soies. Elles y furent autrefois très-abondantes. C'étoient des Juifs baptisés qui les cultivoient & les travailloient. L'Inquisition, plus sévère & plus puissante sous la Maison de Bragance, qu'elle ne l'avoit été au temps de la domination Espagnole, les persécuta. La plupart des fabriquants se réfugièrent dans le Royaume de Valence; & ceux qui vendoient leur industrie, porterent leurs capitaux en Angleterre & en Hollande, dont ils augmentèrent l'activité. Cette dispersion ruina successivement la culture de la soie; de sorte qu'il n'en reste point de trace. On peut la reprendre.

Il faut y joindre celle des oliviers. Elle existe. Elle fournit constamment aux besoins de l'Etat. Il n'y a pas même d'année où l'on n'exporte quelques huiles. Ce n'est pas assez. Il est facile au Portugal d'entrer d'une manière plus marquée en concurrence avec les nations, qui tirent le plus d'avantage de cette production, réservée aux Provinces méridionales de l'Europe.

Les laines sont également susceptibles d'augmentation. Quoiqu'elles soient inférieures à celles d'Espagne, les François, les Hollandois, les Anglois même ne laissent pas d'en emporter annuellement douze à treize mille quintaux; & ils en acheteroient une plus grande quantité encore, s'il s'en trouvoit dans les marchés. Tous ceux qui ont parcouru le Portugal avec cet esprit d'observation qui

fait juger sagement des choses, pensent que la quantité en pourroit être doublée, sans faire aucun tort aux autres branches d'industrie, peut-être même en les encourageant.

Celle du sel paroît avoir été poussée avec plus de vivacité. Le Nord en tire annuellement cent cinquante mille muids, qui peuvent coûter 1,500,000 livres. Il est corrosif, il diminue le poids & le goût des aliments; mais il a l'avantage de conserver plus long-temps le poisson & la viande que celui de France. Cette propriété le fera plus rechercher, à mesure que la navigation sera plus étendue.

Ses vins avoient trouvé plus de débouchés que leur goût & leur qualité ne permettoient de l'espérer. Des circonstances particulières les avoient rendus la boisson la plus ordinaire du nord de l'Europe & de l'Amérique. Il étoit impossible de prévoir que ce seroit la Cour de Lisbonne elle-même qui en arrêteroît le cours. L'ordre d'arracher les vignes en Portugal ne peut avoir été dicté que par des intérêts particuliers. Le prétexte dont on s'est servi pour justifier une loi si extraordinaire, n'a trompé personne. Il est connu de tout le monde, que le terrain que couvroient les seps, ne peut jamais être utilement employé en grains.

Mais quand la chose seroit possible, ce ne seroit pas moins un attentat contre le droit sacré & imprescriptible de la propriété. Dans un monastère, tout est à tous; rien n'est individuellement à personne, les biens forment une propriété commune. C'est un seul animal à vingt, trente, quarante, mille, dix mille têtes. Il n'en est pas ainsi d'une société. Ici chacun a sa tête & sa propriété, une portion de la richesse générale, dont il est le maître & maître absolu, dont il peut user ou même abuser à sa discrétion. Il faut qu'un particulier puisse laisser sa

terre en friche, si cela lui convient, sans que l'administration s'en mêle. Si le gouvernement se constitue juge de l'abus, il ne tardera pas à se constituer juge de l'us, & toute véritable notion de propriété & de liberté sera détruite. S'il peut exiger que j'emploie ma chose à sa fantaisie; s'il inflige des peines à la contravention, à la négligence, à la folie, & cela sous prétexte de la notion d'utilité générale & publique, je ne suis plus le maître absolu de ma chose; je n'en suis que l'administrateur au gré d'un autre. Il faut abandonner à l'homme en société, la liberté d'être un mauvais citoyen en ce point, parce qu'il ne tardera pas à en être sévèrement puni par la misère, & par le mépris plus cruel encore que la misère. Celui qui brûle sa denrée, ou qui jette son argent par la fenêtre, est un stupide trop rare, pour qu'on doive le lier par des loix prohibitives; & ces loix prohibitives seroient trop nuisibles, par leur atteinte à la notion universelle & sacrée de la propriété. Dans toute constitution bien ordonnée, les soins du Magistrat doivent se borner à ce qui intéresse la sûreté générale, la tranquillité intérieure, la conduite des armées, l'observation des loix. Par-tout où vous verrez l'autorité aller plus loin, dites hardiment que les peuples sont exposés à la déprédation. Parcourez les temps & les nations; & cette grande & belle idée d'utilité publique, se présentera à votre imagination, sous l'image symbolique d'un Hercule qui assomme une partie du peuple aux cris de joie & aux acclamations de l'autre partie, qui ne sent pas qu'incessamment elle tombera écrasée sous la même massue.

Pour revenir au Portugal, il lui faut employer d'autres moyens que ceux dont il s'est servi pour ranimer la culture du bled. Elle est si languissante, que le Royaume achete les trois quarts des grains

qu'il consomme. Peut-être ne devra-t-il jamais à un fol trop peu arrosé sa subsistance entière : mais il lui convient de diminuer le plus qu'il lui sera possible le besoin qu'il a de secours étrangers. Sa population est suffisante pour pousser vivement ces travaux ; puisqu'à compter quatre personnes & demie par feu , elle s'éleve à un million neuf cents soixante mille ames , sans compter les moines.

La Cour de Lisbonne tomberoit dans une erreur bien dangereuse , si elle pensoit que le temps seul amenera cette grande révolution. Il lui convient de la préparer par une réforme entière dans les impôts , qui n'ont jamais été bien réglés depuis la fondation de la monarchie , & dont la confusion augmente d'année en année. Lorsqu'on aura levé les obstacles , il faudra prodiguer les encouragements. Un des préjugés les plus funestes au bonheur des hommes , à la prospérité des Empires , est celui qui veut , qu'il ne faille que des bras pour la culture. L'expérience de tous les âges prouve qu'on ne peut beaucoup demander à la terre , qu'après lui avoir beaucoup donné. Il n'y a dans le Portugal que très-peu de cultivateurs en état de faire les avances nécessaires. Le gouvernement doit venir à leur secours. Un revenu de 46,884,531 livres bien administré , facilitera ces libéralités , souvent plus économiques que l'avarice la plus fordide.

Un premier changement en assurera d'autres. Les arts nécessaires à la culture naîtront infailliblement , & s'éleveront avec elle. De proche en proche , l'industrie étendra , poussera toutes ses branches ; & le Portugal ne montrera plus un peuple sauvage entre des peuples civilisés. On ne verra plus le citoyen forcé de languir dans le célibat , ou de s'expatrier , pour trouver de l'occupation. Des mai-

sons commodes se rétabliront sur des ruines. Des ateliers remplaceront des cloîtres. Aujourd'hui, semblables à des arbrustes épars & rampants tristement sur le sol des plus riches mines, les sujets de cet Etat, presqu'anéantis, cesseront enfin de manquer de tout, avec leurs fleuves & leurs montagnes d'or. Les métaux resteront dans la circulation, & n'iront plus se perdre dans les églises. La superstition finira avec la paresse, l'ignorance, le découragement. Les esprits, qui n'aiment à s'occuper que de débauches & d'expiations, que de miracles & de sortilèges, s'échaufferont sur les intérêts publics. La nation, débarrassée de ses entraves, rendue à son activité naturelle, prendra un essor digne de ses premiers exploits.

Le Portugal se rappellera qu'il dut son opulence, sa gloire, sa force, à sa marine, & il s'occupera des moyens de la rétablir. Il ne la verra plus réduite à dix-sept vaisseaux de ligne, à vingt-cinq bâtimens de guerre d'un ordre inférieur, à une centaine de navires marchands, tous mal construits & mal équipés. Sa population, réduite à un million neuf cents soixante mille ames, renaîtra pour couvrir ses ports & ses rades de flottes agissantes. Cette création sera difficile, sans doute, pour une Puissance dont le pavillon n'est connu sur aucune mer d'Europe, & qui, depuis un siècle, a abandonné sa navigation à qui a voulu s'en saisir : mais un gouvernement devenu sage, surmontera tous les obstacles. Une fois parvenu à faire toute la navigation qui lui est propre, il retiendra dans l'Etat des sommes considérables, que le fret en fait sortir continuellement.

Ce changement influera sur le sort des isles soumises à la Couronne. Madere, dont les exportations annuelles s'élevent à 4,658,800 liv., verra augmenter

ses travaux, ses prospérités & ses richesses. L'amélioration des Açores fera plus grande encore. On fait que cet archipel, composé de neuf isles, dont Tercere est la principale, n'a que cent quarante-deux mille habitants, & ne vend actuellement à sa métropole, au Brésil & à l'Amérique Septentrionale, de ses vins, de ses toiles, de ses grains & de ses bestiaux, que pour 2,440,000 liv. Les isles même du Cap-Verd, malgré les fréquentes sécheresses qu'elles éprouvent, pourront multiplier leurs mulets & plus particulièrement l'orseille, cette espece d'herbe couleur de mousse que le nord de l'Europe employe si utilement dans ses teintures. Le gouvernement ne se bornera pas à encourager, dans ses possessions, les cultures qui y sont connues. Ses soins y en introduiront de nouvelles, que la fertilité du sol, que la température & la variété du climat ne cessent d'appeller.

Ce nouvel esprit se fera sentir principalement dans le Brésil, cette grande colonie qui ne fut jamais ce qu'elle devoit être.

Avant 1525, elle ne reçut que quelques proscrits sans mœurs ou sans fortune.

Les grands qui, à cette époque, y obtinrent des Provinces, en firent un théâtre de carnage & de destruction. Ce fut une lutte de soixante ans entre les Portugais qui vouloient tout asservir, & les Indiens qui se refusoient aux chaînes qu'on leur présentoit, ou qui les brisoient après les avoir portées.

Les travaux même du peu de Brésiliens qu'une tyrannie vigilante parvenoit à retenir sous le joug, étoient peu de chose. Ceux des Européens n'étoient rien, parce qu'ils se feroient crus dégradés par les occupations de l'esclavage. On ne pouvoit attendre quelque succès que des noirs; mais ils ne commencerent à se multiplier que vers 1570.

Dix ans après, le Portugal fut asservi ; & l'on croira sans peine que le gouvernement Espagnol, qui laissoit tomber dans le cahos ses anciennes possessions de l'autre hémisphère, ne travailla pas à donner une meilleure direction aux colonies d'une nation qui, quoique soumise, lui étoit suspecte.

Les longues & sanglantes guerres que le Brésil eut à soutenir contre les Hollandois, retarderent de toutes les manières son amélioration.

Il vit encore ses progrès arrêtés par la révolution qui délivra le Portugal de l'Espagne ; mais en tenant pendant dix-huit ans les deux peuples sous les armes.

Pendant ces démêlés, les nations de l'Europe qui avoient formé des établissemens en Amérique, commencerent à y cultiver des productions qui, jusqu'alors, avoient été propres au Brésil. La concurrence en fit baisser le prix, & la colonie découragée n'en exporta plus que la moitié de ce qu'elle vendoit auparavant.

Un si grand malheur avertissoit le Ministère de la nécessité de décharger ces denrées des taxes qui les accabloient à leur arrivée dans la métropole. La découverte des mines fit négliger des objets qui parurent dès-lors moins intéressans qu'ils ne l'étoient.

L'or & les diamants, ces trésors de convention, nuisirent eux-mêmes aux cultures qu'ils auroient pu encourager. L'espérance de faire une fortune brillante, en ramassant ces richesses fugitives & précaires, déterminâ un grand nombre de propriétaires à abandonner leurs plantations.

Cette illusion funeste commençoit à se dissiper, lorsque les monopoles arrêterent le penchant qu'on montroit généralement pour rentrer dans une carrière plus sûre, & même plus lucrative que celle qui avoit d'abord enflammé tant d'imaginations.

Enfin, les derniers démêlés avec l'Espagne furent une nouvelle source de désolation pour la colonie. On arracha violemment les citoyens à leurs travaux. On en exigea, sans intérêt, des prêts dont ils ne sont pas encore remboursés. On ne leur épargna aucun des outrages du plus barbare despotisme.

Maintenant que ces obstacles à tout bien sont la plupart levés, il ne faut plus repousser les richesses qu'offre inutilement le Brésil depuis trois siècles. Le climat est sain dans cette partie du Nouveau-Monde. Les ports y sont multipliés. Ses côtes, d'un accès facile, sont généralement fertiles. L'intérieur du pays, encore plus productif & coupé par un grand nombre de fleuves navigables, peut être cultivé pour les besoins ou les délices de l'Europe. Les productions particulières à l'Amérique y prospèrent toutes, malgré les dégâts des fourmis, sans qu'il faille craindre de les avoir détruites par ces terribles ouragans, par ces sécheresses dévorantes qui désolent si souvent les meilleures îles de cet hémisphère. On y est encouragé au travail par l'abondance & le bon marché des subsistances, des bestiaux, des esclaves. Rien n'y manque pour en faire un des plus beaux établissemens du globe.

Il le deviendra, lorsqu'on l'aura déchargé de cette multitude d'impôts, de cette foule des traitants qui l'humilient & qui l'oppriment; lorsque d'innombrables monopoles n'enchaîneront plus son activité; lorsque le prix des marchandises qu'on lui porte ne sera pas doublé par les taxes dont on les accable; lorsque ses productions ne payeront plus de droits ou n'en payeront pas de plus considérables que celles de ses concurrents; lorsque sa communication avec les autres possessions nationales aura été débarrassée des entraves qui la gênent; lorsqu'on lui aura ouvert les Indes Orientales, & permis de tirer de

son propre sein l'argent qu'exigeroit cette liaison nouvelle.

La colonie a des bras suffisants pour multiplier, pour étendre ses travaux. Au temps où nous écrivons, elle compte cent soixante-seize mille vingt-huit blancs; trois cents quarante-sept mille huit cents cinquante-huit esclaves; deux cents soixante-dix-huit mille trois cents quarante-neuf Indiens : ce qui lui forme une population de huit cents deux mille deux cents trente-cinq personnes. On fait monter à deux cents mille le nombre des sauvages encore errants dans le Brésil. Peut-être ne seroit-il pas impossible de leur faire reconnoître l'autorité de la Cour de Lisbonne : mais ce seroit sans beaucoup d'utilité, à moins que des administrateurs plus éclairés que ceux qui les ont précédés, n'imaginassent des méthodes qui ont échappé à trois siècles de méditation.

Un moyen plus sûr d'augmenter la masse des productions, c'est de recevoir au Brésil, tous les étrangers qui voudroient en entreprendre la culture. Une infinité d'Américains, Anglois, François, Hollandois, dont les plantations sont épuisées; beaucoup d'Européens qui ont la manie devenue si commune de faire promptement fortune, y porteroient leur activité, leur industrie & leurs capitaux. Ces hommes entreprenants introduiroient un meilleur esprit dans la colonie, & redonneroient à la race dégénérée des Portugais créoles, un ressort qu'ils ont perdu depuis très-long-temps.

Cet ordre de choses s'établiroit, sans blesser aucun intérêt. Les deux tiers des bords des grandes rivieres sont en friche. Ces terres vierges appartiennent à la Couronne, dont le système a toujours été d'accorder gratuitement une lieue de sol, sous la condition formelle de le mettre en valeur dans

le temps prescrit. En distribuant ces domaines à ses nouveaux sujets, elle ne dépouilleroit pas les anciens, elle augmenteroit ses cultures ainsi que le nombre de ses défenseurs.

Mais pour accélérer les avantages du nouveau plan, il faudroit effacer jusqu'à la moindre trace de l'Inquisition, de ce tribunal horrible, dont le nom seul fait frémir les nations qui n'ont pas entièrement renoncé à leur raison. Ce seroit même peu, si l'on ne diminueoit encore l'influence du clergé dans les résolutions publiques & dans les affaires des particuliers.

On a vu des Etats favoriser la corruption des Prêtres, pour affoiblir l'ascendant que la superstition leur donnoit sur l'esprit des peuples. Outre qu'un pareil moyen n'est pas infaillible, comme le Brésil en fournit la preuve, la morale ne sauroit approuver cette exécration politique. Il seroit plus sûr & plus convenable d'ouvrir indistinctement à tous les citoyens, l'entrée du sanctuaire. Philippe II, devenu le maître du Portugal, régla qu'elle seroit fermée à tous ceux dont le sang auroit été mêlé avec celui des Juifs, des hérétiques & des negres. Cette distinction a fait prendre à un corps, déjà trop puissant, un empire dangereux. Elle a été abolie dans les établissemens d'Afrique. Pourquoi continue-t-elle en Amérique? Pourquoi, après avoir ôté au clergé l'autorité que lui donne la naissance, ne le pas priver de celle qu'il tire des richesses?

Quelques politiques ont avancé que le gouvernement ne devoit jamais fixer de revenu aux ecclésiastiques. Les secours spirituels qu'ils offrent seront, disent-ils, payés par ceux qui réclameront leur ministère. Cette méthode redoublera leur vigilance & leur zèle. Leur habileté, pour la conduite

des ames , s'accroîtra , chaque jour , par l'expérience , par l'étude & l'application. Ces hommes d'Etat ont été contredits par des Philosophes qui ont prétendu qu'une économie , dont le but ou l'effet augmenteroit l'activité du clergé , seroit funeste au repos public , & qu'il valoit mieux endormir ce corps ambitieux dans l'oïveté , que de lui donner de nouvelles forces. N'observe-t-on pas , ajoutent-ils , que les églises ou les maisons religieuses sans rente fixe , sont des magasins de superstition , à la charge du bas peuple ? N'est-ce pas là que se fabriquent les saints , les miracles , les reliques , toutes les inventions dont l'imposture a accablé la religion ? Le bien des Empires veut que le clergé ait une subsistance assurée ; mais si modique , qu'elle borne nécessairement le faste du corps & le nombre des membres. La misere le rend fanatique , l'opulence le rend indépendant ; l'un & l'autre le rendent féditieux.

Ainsi le pensoit du moins un Philosophe qui disoit à un grand Monarque : Il est dans vos Etats un corps puissant , qui s'est arrogé le droit de suspendre le travail de vos sujets autant de fois qu'il lui convient de les appeller dans ses temples. Ce corps est autorisé à leur parler cent fois dans l'année , & à leur parler au nom de Dieu. Ce corps leur prêche que le plus puissant des Souverains est aussi vil devant l'Être des êtres que le dernier esclave. Ce corps leur enseigne , qu'étant l'organe du créateur de toutes choses , il doit être cru de préférence aux maîtres du monde. Quelles doivent être les suites naturelles d'un pareil systême ? De menacer la société de troubles interminables , jusqu'à ce que les ministres de la religion soient dans la dépendance absolue du magistrat ; & ils n'y tomberont efficacement qu'autant qu'ils tiendront de lui leur

subsistance. Jamais on n'établira de concert entre les oracles du ciel & les maximes du gouvernement que par cette voie. C'est l'ouvrage d'une administration prudente que d'amener, sans troubles & sans secousse, le sacerdoce à cet état, où sans obstacles pour le bien, il sera dans l'impuissance de faire le mal.

Jusqu'à ce que la Cour de Lisbonne ait atteint ce but salutaire, tout projet d'amélioration sera inutile. Les vices du gouvernement ecclésiastique subsisteront toujours, malgré les efforts qu'on pourra faire pour les corriger. Il faut le réduire à ce point, si l'on veut que les Portugais qui habitent le Brésil, osent se soustraire à sa tyrannie. Peut-être même les préjugés dont ces habitants se trouvent imbus par une éducation vicieuse & monastique, ont-ils trop vieilli dans leur esprit, pour en être arrachés. La lumière semble réservée aux générations suivantes. On peut hâter cette révolution, en déterminant les grands propriétaires à faire élever leurs enfants en Europe; en réformant, en perfectionnant l'institution publique en Portugal.

Toutes les idées s'impriment aisément dans des organes encore tendres. L'ame sans expérience avant l'âge de la réflexion, reçoit avec une égale docilité, le vrai & le faux en matière d'opinion; ce qui est favorable & ce qui est contraire à l'utilité publique. On peut accoutumer les jeunes gens à estimer leur raison ou à la mépriser; à en faire usage, ou à la négliger; à la regarder comme le meilleur des guides, ou à se défier continuellement de ses forces. Les pères défendent avec obstination, les rêveries qu'ils ont sucées avec le lait; leurs enfants auront le même attachement pour les bons principes dont ils auront été nourris. Ils rapporteront dans le Brésil des idées justes sur la re-

ligion, sur la morale, sur l'administration, sur le commerce, sur l'agriculture. La métropole ne confiera qu'à eux les places importantes. Ils y développeront les talents qu'ils auront acquis, & la colonie changera de face. Les écrivains qui parleront d'elle, ne feront plus bornés à gémir sur l'oisiveté, l'ignorance, les bévues, les superstitions qui ont fait la base de son administration. L'histoire de cette colonie n'en fera plus la satire.

XXIX. La Cour de Lisbonne devrait-elle être arrêtée dans ses projets de réforme par la crainte de se brouiller avec l'Angleterre? La crainte d'irriter la Grande-Bretagne ne doit pas retarder d'un instant les grands changements que nous indiquons. Les motifs qui, peut-être, les ont fait suspendre, ne sont que des préjugés, qui tombent au moindre examen. Il y a une infinité d'erreurs politiques, qui, une fois adoptées, deviennent des principes. Telle est l'opinion établie à la Cour de Lisbonne, que l'Etat ne sauroit ni exister, ni devenir florissant, que par les Anglois. On oublie que la monarchie Portugaise se forma sans le secours des autres nations; que durant tout le temps de ses démêlés avec les Maures, elle n'eut aucun appui étranger; qu'elle s'étoit agrandie, pendant trois siècles, d'elle-même, lorsqu'elle établit sa domination sur l'Afrique & dans les deux Indes, avec ses propres forces. Toutes ces grandes choses furent opérées par les seuls Portugais. Il falloit donc que ce peuple découvrit un grand trésor, eût la propriété des mines les plus abondantes, pour qu'on imaginât qu'il ne pouvoit se soutenir par lui-même: semblable à ces nouveaux parvenus, que l'embarras des richesses jette dans la pusillanimité.

Nul Etat ne doit se laisser protéger. S'il est sage, il doit avoir des forces relativement à sa situation; & il n'a jamais plus d'ennemis que de moyens. A moins que son ambition ne soit démesurée, il

a des alliés qui , pour leur propre sûreté , soutiennent ses intérêts avec autant de chaleur que de bonne foi. C'est une vérité générale , applicable sur-tout aux Etats qui possèdent les mines. Tous les peuples ont intérêt à leur plaisir , & se réuniront , quand il le faudra , pour leur conservation. Que le Portugal tienné la balance égale entre toutes les nations de l'Europe , & elles formeront autour de lui une barrière impénétrable. L'Angleterre elle-même , quoique privée des préférences dont elle a trop long-temps joui , soutiendra toujours un Etat , dont l'indépendance est essentielle à l'équilibre de toutes les autres puissances. Leur concert seroit sur-tout unanime & bientôt formé , si l'Espagne , se livrant à la manie des conquêtes , formoit contre lui quelques entreprises. Jamais la politique soupçonneuse , inquiète & prévoyante de notre siècle , ne souffriroit que tous les trésors du Nouveau-Monde fussent dans la même main , ni qu'une seule maison venant à dominer en Amérique , menaçât la liberté de l'Europe.

Cette sécurité ne devoit pas pourtant engager la Cour de Lisbonne à pousser la négligence aussi loin qu'elle le faisoit , lorsqu'elle se reposoit de sa défense sur les armes Britanniques , ou que son indolence s'endormoit sur celle de ses voisins. Comme elle n'avoit ni forces de terre , ni forces de mer , elle étoit comptée pour rien dans le systême politique ; ce qui est le dernier des opprobres pour un Empire. Veut-elle regagner de la considération ? il faudra qu'elle se mette en état de ne pas craindre la guerre , qu'elle la fasse même , si ses droits ou sa sûreté l'exigent. Ce n'est pas toujours un avantage pour une nation de demeurer en paix , lorsque tous les peuples sont en armes. Dans le monde politique comme dans le monde physique ,

un grand événement a des effets très-étendus. L'élevation ou la ruine d'une puissance, intéressent toutes les autres. Celles même qui sont les plus éloignées des champs de carnage, sont souvent les victimes de leur modération ou de leur foiblesse. Ces maximes deviennent personnelles au Portugal, en ce moment sur-tout, où l'exemple de ses voisins, l'état de crise de ses fiers alliés, l'empressement des puissances jalouses de son amitié : tout enfin l'avertit de se réveiller, d'agir & de revivre.

S'il ne leve enfin la tête au-dessus des mers qui sont le théâtre & l'aliment de sa prospérité; s'il ne se montre pas en force à l'extrémité de l'Europe où la nature l'a si heureusement placé, pour attirer & pour verser des richesses, c'en est fait du sort de la monarchie. Elle retombera dans les fers qu'elle n'aura secoués que pour un moment : semblable à un lion qui s'endormiroit aux portes de sa prison, après les avoir brisées. Un reste de mouvement intérieur qui la replieroit sur elle-même, n'annonceroit que ces signes de vie qui sont des symptômes de mort. Les petits réglemens de finance, de police, de commerce, de marine qu'on fera de temps en temps pour la métropole ou pour les colonies, ne seront que de foibles palliatifs, qui, en couvrant sa situation, ne la rendront que plus dangereuse.

XXX.
Peut-on raisonnablement espérer que le Portugal améliorera son sort & celui de ses colonies ?

On ne sauroit se dissimuler que le Portugal a laissé échapper l'occasion la plus favorable qu'il pût jamais trouver, de reprendre son ancien éclat. La politique ne prépare pas seule les révolutions. Des phénomènes destructeurs peuvent renouveler la face des Empires. Le tremblement de terre du premier Novembre 1755, qui renversa la capitale du Portugal, devoit faire renaître le Royaume. La

ruine de ces superbes cités est souvent le salut des Etats, comme la richesse d'un seul homme peut être la ruine d'un peuple. Des pierres entassées les unes sur les autres pouvoient s'écrouler; des marchandises, qui la plupart appartenoient à des étrangers, pouvoient s'anéantir; des hommes oisifs, débauchés & corrompus, pouvoient être ensevelis sous des décombres, sans que la félicité publique en fût altérée. La terre n'avoit repris dans un accès de fureur passagere, que des matériaux qu'elle pouvoit rendre; & les abymes qu'elle creusoit dans une ville, étoient des fondemens ouverts pour une autre.

Comment se bercer de l'espoir d'un meilleur avenir, lorsqu'on ne voit point sortir des ruines de Lisbonne un meilleur ordre de choses, un nouvel état, un peuple nouveau? La nation à laquelle une grande catastrophe n'apprend rien, est perdue sans ressource, ou sa restauration est renvoyée à des siècles si reculés, qu'il est vraisemblable qu'elle fera plutôt anéantie que régénérée. Que le ciel écarte ce terme fatal du Portugal! qu'il en éloigne le présage de ma pensée, où il ne pourroit se fixer ou rentrer sans me plonger dans une profonde affliction. Mais dans ce moment, je ne puis me dissimuler qu'autant les grands écarts de la nature donnent de ressort aux esprits éclairés, autant ils accablent les âmes flétries par l'habitude de l'ignorance & de la superstition. Le gouvernement, qui se joue par-tout de la crédulité du peuple, & que rien ne sauroit distraire de son empressement à reculer les limites de l'autorité, devint plus entreprenant au moment que la nation devint plus timide. Des consciences hardies opprimerent les consciences foibles; & l'époque de ce grand phénomène fut celle d'une grande servitude. Triste &

commun effet des catastrophes de la nature. Elles livrent presque toujours les hommes à l'artifice de ceux qui ont l'ambition de les dominer. C'est alors qu'on cherche à multiplier sans fin les actes d'une autorité arbitraire; soit que ceux qui gouvernent, croient réellement les peuples nés pour leur obéir, soit qu'ils pensent qu'en étendant le pouvoir de leur personne, ils augmentent la force publique. Ces faux politiques ne voient pas qu'avec de tels principes, un État est comme un ressort qu'on force à réagir sur lui-même, & qui, parvenu au point où finit son élasticité, se brise tout-à-coup, & déchire la main qui le comprime. La situation où se trouve le continent de l'Amérique Méridionale, démontre malheureusement la justesse de cette comparaison. On va voir ce qu'une conduite différente a opéré dans les isles de ce Nouveau-Monde.

Fin du neuvieme Livre.



HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

E T

POLITIQUE

*DES ÉTABLISSEMENTS ET DU COMMERCE
DES EUROPÉENS DANS LES DEUX INDES.*



LIVRE DIXIEME.

*Établissement des nations Européennes dans le grand
Archipel de l'Amérique.*

JUSQU'A présent, nous avons marché d'horreurs en horreurs, à la suite des Espagnols & des Portugais. Les Anglois, les François, les Hollandois, les Danois, avec lesquels nous allons descendre dans les isles, y seront-ils moins féroces que ceux qui se sont emparés du continent? Les habitants renfermés dans ces espaces limités, subiront-ils le sort déplorable des Péruviens, des Mexi-

I.
Confidérations sur la conduite de toutes les nations de l'Europe dans le Nouveau-Monde.

cains & des Brésiliens ? Des hommes civilisés ayant tous vécu dans leur patrie sous des gouvernements, sinon sages, du moins anciens ; ayant tous été nourris dans des foyers où ils avoient reçu les leçons & quelquefois l'exemple des vertus ; tous élevés au centre de villes policées, où l'exercice d'une justice sévère les avoit accoutumés à respecter leurs semblables, auront-ils tous, sans exception, une conduite que l'humanité, leur intérêt, leur sûreté, les premières lueurs de la raison proscrivent également, & continueront-ils à devenir plus barbares que le sauvage ? En ferai je donc réduit à ne tracer que d'affreux tableaux ! Bon Dieu ! à quel ministère étois-je réservé ? Cette métamorphose de l'Européen expatrié est un phénomène si étrange, l'imagination en est si profondément affectée, que, tandis qu'elle s'en occupe avec étonnement, la réflexion se tourmente pour en découvrir le principe, soit dans la nature humaine en général, soit dans le caractère particulier des navigateurs, soit dans les circonstances antérieures ou postérieures à l'événement.

On se demande si l'homme une fois affranchi, par quelque cause que ce soit, de la contrainte des loix, n'est pas plus méchant que l'homme qui ne l'a jamais sentie. Des êtres assez mécontents de leur sort, assez dénués de ressources dans leur propre contrée, assez indigents ou assez ambitieux pour dédaigner la vie & s'exposer à des dangers, à des travaux infinis sur l'espérance vague d'une fortune rapide, ne portoient-ils pas au fond de leurs cœurs le germe fatal d'une déprédation qui dut se développer avec une célérité & une fureur inconcevables, lorsque sous un autre ciel, loin de toute vindicte publique & des regards imposants de leurs concitoyens, ni la pudeur, ni la crainte n'en arrêteraient pas les effets ? L'histoire de toutes les socié-

tés ne nous prouve-t-elle pas que l'homme à qui la nature a accordé une grande énergie, est communément un scélérat ? Le péril d'un long séjour, la nécessité d'un prompt retour se joignant au desir de justifier les dépenses de l'entreprise par l'étalage de la richesse des contrées découvertes, n'en dûrent-ils pas occasionner & accélérer la dépouille violente ? Les chefs de l'entreprise & leurs compagnons, tous également effrayés des dangers qu'ils avoient courus, de ceux qui leur restoit à courir, des miseres qu'ils avoient souffertes, ne penserent-ils pas à s'en dédommager comme des gens résolus à ne s'y pas exposer une seconde fois. L'idée de fonder des colonies dans des régions éloignées, & d'en accroître le domaine de leur Souverain, se présenta-t-elle jamais bien nettement à l'esprit d'aucun de ces premiers aventuriers ; & le Nouveau-Monde ne leur parut-il pas plutôt une riche proie qu'il falloit dévorer, qu'une conquête qu'il falloit ménager ? Le mal, commencé par cet atroce motif, ne se perpétua-t-il pas tantôt par l'indifférence des Ministres, tantôt par les divisions des peuples de l'Europe ; & n'étoit-il pas consommé, lorsque le temps du calme amena nos gouvernements à des vues plus solide ? Les premiers députés à qui l'on confia l'inspection & l'autorité sur ces contrées, avoient-ils, pouvoient-ils avoir les lumieres & les vertus propres à s'y faire aimer, à s'y concilier la confiance & le respect, & y établir la police & les loix ; & n'y passerent-ils pas aussi avec la soif de l'or qui les avoit dévastées ? Falloit-il se promettre à l'origine des choses une administration que l'expérience de plusieurs siècles n'a pas encore amenée ? Est-il possible, même de nos jours, de régir des peuples séparés de la métropole par des mers immenses, comme des sujets placés sous le sceptre ? Des postes loin-

tains ne devant jamais être sollicités & remplis que par des hommes indigents & avides, sans talent & sans mœurs, étrangers à tout sentiment d'honneur & à toute notion d'équité, le rebut des hautes conditions de l'Etat, la splendeur de ces colonies dans l'avenir n'est-elle pas une chimere, & le bonheur futur de ces régions ne feroit-il pas un phénomène plus surprenant encore que leur première dévastation ?

Maudit soit donc le moment de leur découverte ! Et vous, Souverains Européens, quel peut être le motif de votre ambition jalouse pour des possessions, dont vous ne pouvez qu'éterniser la misère ? & que ne les restituez-vous à elles-mêmes, si vous désespérez de les rendre heureuses ? Dans le cours de cet ouvrage, j'ai plus d'une fois osé vous en indiquer les moyens : mais je crains bien que ma voix n'ait crié & ne crie encore dans le désert.

L'Amérique renferme, entre le huitième & le trente-deuxième degré de latitude septentrionale, l'archipel le plus nombreux, le plus étendu, le plus riche que l'océan ait encore offert à la curiosité, à l'activité, à l'avidité des Européens. Les îles qui le forment sont connues, depuis la découverte du Nouveau-Monde, sous le nom d'Antilles. Les vents qui soufflent presque toujours de la partie de l'Est, ont fait appeler celles qui sont plus à l'orient, îles du vent, & les autres, îles sous le vent. Elles composent une chaîne dont un bout semble tenir au continent près du golfe de Maracaïbo, & l'autre fermer l'ouverture du golfe du Mexique. Peut-être ne feroit-il pas téméraire de les regarder comme les sommets de très-hautes montagnes qui ont fait autrefois partie de la terre ferme, & qui sont devenues des îles par une révolution qui a submergé tout le plat-pays.

Toutes les isles du monde paroissent avoir été détachées du continent, par des embrasements souterrains, ou par des tremblements de terre.

La fameuse Atlantide, dont le nom ne subsiste plus depuis plusieurs milliers d'années, fut une vaste terre située entre l'Afrique & l'Amérique. Mille circonstances font présumer que l'Angleterre fit autrefois partie de la Gaule. La Sicile a été évidemment détachée de l'Italie. Les isles du Cap-verd, les Açores, Madere, les Canaries, doivent avoir fait partie des continents voisins, ou d'autres continents abymés. Les observations récentes des navigateurs Anglois ne permettent presque pas de douter que toutes les isles de la mer du Sud n'ayent formé plus ou moins anciennement une même masse. La Nouvelle-Zélande, la plus considérable de ces isles, est remplie de montagnes où l'on voit imprimées les traces de volcans éteints. Ses habitants ne sont ni imberbes, ni couleur de cuivre, comme ceux de l'Amérique; & malgré un éloignement de six cents quatre-vingts lieues, ils parlent la même langue que ceux de l'isle d'Otahiti, découverte il n'y a que peu d'années.

Des monuments certains attestent ces grands changements. Le physicien attentif en voit par-tout des traces. Des coquillages de toutes les especes, des coraux, des bancs d'huîtres, des poissons de mer, entiers ou mutilés, entassés avec ordre dans toutes les contrées de l'univers, dans les lieux les plus éloignés de la mer, dans les entrailles & sur la superficie des montagnes; l'instabilité du continent qui, perpétuellement battu, rongé, bouleversé par l'océan, dont il éprouve les vicissitudes, d'un côté perd au loin peut-être des terres immenses, & de l'autre découvre à nos yeux de nouveaux pays, de longues plaines de sable devant des cités, qui

II.

Est-il vraisemblable que le grand archipel de l'Amérique ait été détaché du continent voisin ?

furent autrefois des ports fameux : la situation horizontale & parallèle des couches de terre & de productions marines, assemblées alternativement de la même façon, composées des mêmes matières, régulièrement cimentées par l'action constante & successive de la même cause : la correspondance entre les côtes séparées par quelque bras de mer, où l'on voit d'un côté des angles saillants opposés à des angles rentrants de l'autre, à droite des lits du même sable ou des mêmes pétrifications, placés au niveau de semblables lits qui s'étendent à gauche : la direction des montagnes & des fleuves vers la mer comme à leur source commune : la formation des collines & des vallons où ce vaste fluide a, pour ainsi dire, laissé l'empreinte éternelle de ses ondulations : tout nous dit que l'océan a franchi ses bornes naturelles, ou plutôt qu'il n'en a jamais eu d'insurmontables, & que disposant du globe de la terre au gré de son inconstance, il l'a tour-à-tour enlevé ou rendu à ses habitants. De-là ces déluges successifs & jamais universels, qui ont couvert la face de la terre, sans la dérober toute entière à la fois : car les eaux agissant en même-temps dans les cavités & sur la superficie du globe, ne peuvent augmenter la profondeur de leur lit, sans en diminuer les autres dimensions, ni se déborder d'une part sans tarir de l'autre ; & l'on ne sauroit imaginer une altération dans la masse entière qui fit tout-à-coup disparaître les montagnes, ou s'élever la mer au-dessus de leur sommet. Quel changement subit d'organisation poufferoit tous les rochers, & toutes les matières solides, au centre du globe pour exprimer de ses flancs & de ses veines tous les fluides qui lui donnent la vie, & noyant un élément dans l'autre ne feroit plus rouler dans les airs qu'une masse d'eaux & de germes perdus ? N'est-ce pas assez que

chaque hémisphère soit tour-à-tour en proie aux ravages de la mer ? Ce sont ces assauts continuels qui nous ont sans doute caché si long-temps le Nouveau-Monde , & qui peut-être ont englouti ce continent qu'on croit n'avoir été que séparé du nôtre.

Quelles que soient les causes secrètes de ces révolutions particulières , dont la cause générale est visiblement dans les loix connues du mouvement universel , les effets en seront toujours sensibles pour tout homme qui aura le courage & la sagacité de les voir. Ils le seront plus particulièrement pour les Antilles , si l'on parvient à constater qu'elles éprouvent des secousses violentes toutes les fois que les volcans des Cordilières jettent des matières , ou que le Pérou est ébranlé. Cet archipel , comme celui des Indes orientales , situé presque à la même hauteur , paroît formé par la même cause , c'est-à-dire , par le mouvement de la mer d'orient en occident , mouvement imprimé par celui qui pousse la terre d'occident en orient ; mouvement plus violent à l'équateur , où le globe plus élevé décrit un cercle plus grand , une zone plus agitée ; où la mer semble vouloir rompre toutes les digues que la terre lui oppose , & s'ouvrant un cours sans interruption , y tracer elle-même la ligne équinoxiale.

La direction des Antilles , en commençant par Tabago , est , à peu de chose près , nord & nord nord-ouest. Cette direction se continue de l'une à l'autre , en formant une ligne arrondie vers le nord-ouest , & se termine à Antigoa. Ici la ligne se courbe tout-d'un-coup , & se prolongeant en ligne droite à l'ouest , au nord-ouest , rencontre successivement Porto-Rico , Saint-Domingue , Cuba , connues sous le nom d'isles sous le vent. Ces isles sont séparées

par des canaux de différentes largeurs. Quelques-uns ont six lieues, d'autres quinze ou vingt : mais dans tous, on trouve le fond à cent, cent vingt, cent cinquante brasses. Il y a même entre la Grenade & Saint-Vincent un petit archipel de trente lieues, ou quelquefois le fond n'est pas à dix brasses.

La direction des montagnes, dont les Antilles sont couvertes, suit celles que les isles gardent entre elles. Cette direction est si régulière, qu'à ne considérer que les sommets, sans avoir égard à leur base, on les jugeroit une chaîne de montagnes dépendantes du continent, dont la Martinique seroit le promontoire le plus au nord-ouest.

Les sources d'eau, qui, aux isles du vent, se précipitent des montagnes, ont toutes leur cours dans la partie occidentale de ces isles. Tout le côté oriental, c'est-à-dire, celui qui, selon nos conjectures, a été mer dans tous les temps, est privé d'eau courante. Nulles sources n'y coulent des hauteurs. Elles eussent été perdues, parce qu'après avoir parcouru un espace fort court & très-rapide, elles se feroient jettées dans la mer.

Porto-Rico, Saint-Domingue, Cuba, ont quelques rivières dont l'embouchure est à la côte du nord, & la source est dans les montagnes qui relient de l'est à l'ouest; c'est-à-dire, dans toute la longueur de ces isles. Ces rivières arrosent un plat pays considérable, qui n'a pas été sans doute inondé de la mer. L'autre côté des montagnes, qui regarde vers le sud, où la mer bat plus furieusement & imprime des traces de submersion, verse dans les trois isles plusieurs belles rivières, quelques-unes même assez considérables pour recevoir les plus grands vaisseaux.

Ces observations, qui paroissent prouver que la
mer

mer a détaché les Antilles du continent, sont fortifiées par des observations d'un autre genre, mais aussi décisives en faveur de cette conjecture. Tabago, la Marguerite, la Trinité, les isles les plus voisines de la terre ferme, produisent comme elle des arbres mous, du cacao sauvage. Ces especes ne se retrouvent plus, du moins en quantité, dans les isles qui vont au nord. On n'y voit que des bois durs. Cuba, située à l'autre extrémité des Antilles, produit, comme la Floride, dont elle est peut-être détachée, du cedre, du cypres, l'un & l'autre très-propres pour la construction des vaisseaux.

Le sol des Antilles est en général une couche d'argille ou de tuf plus ou moins épaisse, sur un noyau de pierre ou de roc vif. Ce tuf & cette argille ont différentes qualités plus propres les unes que les autres à la végétation. Là, où l'argille, moins humide & plus friable, se mêle avec les feuilles & les débris des plantes, il se forme une couche de terre plus épaisse que celle qu'on trouve sur des argilles grasses. Le tuf a aussi ses propriétés suivant ses différentes qualités. Là, où il est moins dur, moins compacte, moins poreux, de petites parties se détachent en forme de caissons toujours altérés, mais conservant une fraîcheur utile aux plantes. C'est ce qu'on appelle en Amérique un sol de pierre ponce. Par-tout où l'argille & le tuf ne comportent pas ces modifications, le sol est stérile, aussi-tôt que la couche formée de la décomposition des plantes originaires, est détruite par la nécessité des sarclages qui exposent trop souvent les sels aux rayons du soleil. De-là vient que la culture, qui exige le moins de sarclage, & dont la plante couvre de ses feuilles les sels végétaux, en perpétue la fécondité.

III.
Quelle est la nature du sol des isles ?
Quels végétaux y trouve-t-on avant l'invasion ?

Lorsque les Européens aborderent aux Antilles,
Tome V. K

ils les trouverent couvertes de grands arbres, liés pour ainsi dire les uns aux autres par des plantes rampantes, qui, s'élevant comme du lierre, embrassoient toutes les branches, & les déroboient à la vue. Cette espece parasite croissoit en telle abondance, qu'on ne pouvoit pénétrer dans les bois sans la couper. On lui donna le nom de liane, analogue à sa flexibilité. Ces forêts, aussi anciennes que le monde, avoient plusieurs générations d'arbres, qui, par une simple prédilection de la nature, étoient d'une grande élévation, très-droits, sans excrescence, ni défecuosité. La chute annuelle des feuilles, leur décomposition, la destruction des troncs pourris par le temps, formoient, sur la surface de la terre, un sédiment gras, qui, après le défrichement, opéroit une végétation prodigieuse dans les nouvelles plantations qu'on substituoit à ces arbres.

Dans quelque terrain qu'ils eussent poussé, leurs racines avoient tout au plus deux pieds de profondeur, & communément beaucoup moins : mais elles s'étendoient en superficie à proportion du poids qu'elles avoient à soutenir. L'extrême sécheresse de la terre où les pluies les plus abondantes ne pénétrant jamais bien avant, parce que le soleil les repompe en peu de temps, & des rosées continuelles qui humectent sa surface, leur donnoient une direction horifontale, au-lieu de la perpendiculaire que les racines prennent ordinairement en d'autres climats.

Les arbres qui croissoient au sommet des montagnes & dans des endroits escarpés, étoient très-durs. Ils se laissoient à peine entamer par l'instrument le plus tranchant. Tels étoient l'agouti, le palmiste, le barata, qu'on a depuis si utilement employés dans la charpente : tels étoient le courbaril, le mancenillier, l'acajou, le bois de fer, qui se sont

trouvés propres aux ouvrages de menuiserie : tel l'acomat , qui , caché en terre ou exposé à l'air , se conserve long-temps , sans être attaqué par les vers ou pourri par l'humidité : tel le mapou , dont le tronc de quatre ou cinq pieds de diametre , sur une fleche de quarante ou cinquante , servoit à former des canots d'une seule piece.

Les vallées , fertilisées aux dépens des montagnes , étoient couvertes de bois mous. Au pieds de ces arbres croissoient indistinctement les plantes qu'un sol libéral produisoit pour la subsistance des naturels du pays. Celles d'un usage plus universel étoient l'igname , le chou caraïbe , la patate , dont les racines tubéreuses , comme celles de la pomme de terre , pouvoient donner , ainsi qu'elles , une nourriture saine. La nature , qui paroît avoir mis par-tout un certain rapport entre le caractère des peuples & les denrées destinées à leur subsistance , avoit placé dans les Antilles des légumes qui craignoient les ardeurs du soleil , qui se plaisoient dans les endroits frais , qui n'exigeoient point de culture , & qui se reproduisoient deux ou trois fois l'année. Les Insulaires ne traversoient pas le travail libre & spontané de la nature , en détruisant une production , pour donner plus de vigueur à une autre. Ils laissoient à la terre le soin de préparer les sels de la végétation , sans lui assigner le lieu & le temps de féconder. Cueillant au hasard & dans leur saison les productions qui s'offroient d'elles-mêmes à leurs besoins , ils avoient observé sans étude que la décomposition de ce que nous appellons mauvaises herbes , étoit nécessaire à la reproduction des plantes qui leur étoient utiles.

Les racines de ces plantes n'étoient jamais malfaines : mais insipides sans préparation , elles avoient peu de goût , même cuites , à moins qu'on ne les

assaisonnât avec du piment. Quand elles étoient mêlées avec du gingembre & avec le fruit acide d'une plante assez semblable à notre oseille, elles donnoient une liqueur forte, qui étoit l'unique boisson composée des sauvages. Ils n'y employoient d'autre art que de les faire fermenter quelques jours dans l'eau commune, aux rayons d'un soleil brûlant.

Outre ces nourritures, les isles offroient à leurs habitants une assez grande variété de fruits, mais fort différents des nôtres. Le plus utile étoit la banane. La racine du bananier est tubéreuse, garnie de chevelu. Sa tige tendre & molle a sept pieds dans sa plus grande hauteur & huit pouces de diamètre : elle est composée de plusieurs tuniques ou gaines concentriques, assez épaisses, terminées chacune par une pétiole ferme, creusée en gouttière, qui supporte une feuille de six pieds de long sur deux de large. Ces feuilles, rassemblées en petit nombre au sommet de la tige, se courbent par leur propre poids, & se dessèchent successivement. Elles sont minces, très-lisses, vertes en-dessus, plus pâles en-dessous, garnies de nervures parallèles & très-ferrées, qui se réunissent à la côte & donnent à la feuille un œil fatiné. Au bout de neuf mois, le bananier pousse du milieu de ses feuilles, lorsqu'elles sont toutes développées, un jet de trois à quatre pieds de longueur & de deux pouces de diamètre, garni par intervalles de bourlets demi-circulaires, qui supportent chacun un bouquet de douze fleurs ou plus, recouverts d'une spathe ou enveloppe membraneuse. Chaque fleur a un pistil chargé d'un style, de six étamines & d'un calice à deux feuillets ; l'un intérieur, allongé, terminé par cinq dents, l'autre intérieur, plus court & concave. Ce pistil & une des étamines avortent dans les fleurs de l'extrémité

dont les bouquets sont petits, ferrés, cachés sous des enveloppes colorées & persistantes. Dans les autres fleurs, on trouve jusqu'à cinq étamines avortées : mais le pistil devient un fruit charnu, allongé, légèrement arqué, couvert d'une pellicule jaune & épaisse, rempli d'une substance pulpeuse, jaunâtre, un peu sucrée & très-nourrissante. L'assemblage de ces fruits, porté au nombre de cinquante & plus sur une même tige, prend le nom de régime de bananes : c'est la charge d'un homme. Lorsqu'il tient à la tige, son poids le fait pencher vers la terre. Dès qu'il est cueilli, cette tige se dessèche & fait place à de nouveaux rejettons qui sortent de la racine, & fleurissent neuf mois après ou plus tard, lorsqu'ils sont transplantés. On ne connoît pas d'autre manière de multiplier le bananier qui ne donne jamais de graine.

Cette plante fournit plusieurs variétés qui ne diffèrent que par la forme, la grosseur & la bonté du fruit. Il est agréable au goût. On le mange crud ou préparé de diverses manières.

Une singularité qui mérite d'être observée, c'est que tandis que la plante vorace, que nous avons appelée liane, embrassoit tous les arbres stériles, elle s'éloignoit de ceux qui portoient du fruit, quoique confusément mêlés avec les premiers. Il sembloit que la nature lui eût ordonné de respecter ce qu'elle destinoit à la nourriture des hommes.

Les isles n'avoient pas été traitées aussi favorablement en plantes potageres, qu'en racines & en fruits. Le pourpier & le cresson formoient en ce genre toutes leurs richesses.

Les autres nourritures y étoient fort bornées. Il n'y avoit point de volailles domestiques. Les quadrupèdes, tous bons à manger, se réduisoient à cinq espèces, dont la plus grosse ne surpassoit pas

nos lapins. Les oiseaux, plus brillants & moins variés que dans nos climats, n'avoient guere d'autre mérite que leur parure : peu d'entr'eux rendoient de ces sons touchants qui charment les oreilles ; tous, ou presque tous, extrêmement maigres, avoient fort peu de goût. Le poisson y étoit à-peu-près aussi commun que dans les autres mers ; mais il y étoit ordinairement moins sain & moins délicat.

On ne peut presque pas exagérer l'utilité des plantes que la nature avoit placées dans les isles contre les infirmités peu communes de leurs habitants. Soit qu'on les appliquât extérieurement, soit qu'on les mangeât, soit qu'on en prît le suc par infusion, elles produisoient toujours les plus prompts, les meilleurs effets. Les usurpateurs de ces lieux, autrefois paisibles, ont adopté ces simples toujours verts, toujours dans leur force, & ils les ont préférés à tous les remèdes que l'Asie est en possession de fournir au reste de l'univers.

IV.
Le climat
des isles est-
il agréable,
est-il sain ?

Pour le commun des hommes, il n'y a que deux saisons aux isles ; celle de la sécheresse, & celle de la pluie. La nature qui travaille sans cesse, & qui cache ses opérations secrètes sous une verdure continuelle, leur paroît toujours uniforme. Les observateurs qui étudient sa marche dans la température du climat, dans toutes les révolutions du temps, & dans celle de la végétation, découvrent qu'elle suit les mêmes routes qu'en Europe, quoique d'une manière moins sensible.

Ces changements presque imperceptibles ne préservent pas des dangers & des incommodités d'un climat brûlant, tel qu'on doit l'attendre naturellement sous la Zone Torride. Comme ces isles sont toutes situées entre les Tropiques, on y est assujetti, avec quelques différences qui naissent des po-

fitions & des qualités du terrain, à une continuité de chaleur qui augmente communément depuis le lever du soleil jusqu'à une heure après midi, mais qui diminue ensuite à mesure que cet astre baisse. Rien n'est plus rare qu'un temps couvert, propre à la tempérer. Quelquefois, à la vérité, le ciel se voile de nuages, une heure ou deux; mais on n'est pas quatre jours dans toute l'année sans voir le soleil.

Les variations dans la température de l'air, viennent moins des saisons que du vent. Par-tout où il ne souffle pas, on brûle; & tous les vents ne rafraîchissent pas: il n'y a que les vents de l'est qui temperent la chaleur. Ceux qui tiennent du sud ou de l'ouest, procurent peu de soulagement. Mais ils sont beaucoup plus rares & moins réglés que celui de l'est. Les arbres exposés à son action, sont forcés de pousser leurs branches vers l'ouest dans la direction que l'uniformité de son souffle constant semble leur donner. En revanche, leurs racines sont plus robustes & plus allongées sous terre du côté de l'est, comme pour former un point d'appui dont la résistance soit égale à la force du vent dominant. Aussi remarque-t-on que lorsque le vent d'ouest souffle avec quelque violence, les arbres sont renversés facilement; de sorte que pour juger de la force d'un ouragan, il ne suffit pas de savoir combien d'arbres sont tombés, mais de quel côté ils ont été déracinés.

Le vent d'est a deux causes permanentes, dont la vraisemblance est frappante. La première est ce mouvement diurne qui fait rouler la terre d'Occident en Orient, & qui est nécessairement plus rapide sous la ligne équinoxiale que sous les cercles de latitude, parce qu'il a plus d'espace à parcourir dans le même temps. La seconde vient de la chaleur du so-

leil, qui, en paroissant sur l'horison, raréfie l'air, & l'oblige à fluer vers l'Occident, à mesure que la terre avance vers l'Orient.

Aussi le vent d'est, qui ne se fait guere sentir aux Antilles que vers les neuf ou dix heures du matin, augmente-t-il à mesure que le soleil monte sur l'horison. Il diminue à mesure que cet astre baisse. Il tombe enfin tout-à-fait vers le soir, mais le long des côtes seulement, & non en pleine mer. Les raisons de cette différence s'offrent d'elles-mêmes. Après le coucher du soleil, l'air de la terre qui demeure long-temps raréfié à cause des exhalaisons qui sortent continuellement du globe échauffé, reflue nécessairement sur celui de la mer : c'est ce qu'on appelle ordinairement vent de terre. Il se fait sentir la nuit, & continue jusqu'à ce que l'air de la mer raréfié par la chaleur du soleil reflue à son tour vers la terre, où l'air s'est condensé par la fraîcheur de la nuit. Enfin, on observe que le vent d'est se trouve plus régulier, plus fort sous la canicule que dans les autres temps, parce que le soleil agit plus vivement sur l'air. Ainsi la nature fait servir les ardeurs même de cet astre, au rafraîchissement des contrées qu'il embrase. Tel dans les pompes à feu, l'art emploie cet élément à remplir sans cesse de nouvelle eau les cuves d'airain qu'il épuise continuellement par l'évaporation.

La pluie contribue aussi à tempérer le climat des isles de l'Amérique, mais non par-tout également. Là où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nuées à mesure qu'elles se forment, & les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les montagnes. Mais quand les orages sont trop violents, ou que les vents variables & passagers du sud & de l'ouest viennent troubler l'empire du vent d'est, alors il pleut. Dans les autres positions des Antilles où ce

vent ne domine pas, les pluies sont si communes & si abondantes, sur-tout durant l'hyver qui dure depuis la mi-Juillet jusqu'à la moitié d'Octobre, qu'elles donnent, suivant les meilleures observations, autant d'eau dans une semaine, qu'il en tombe dans nos climats dans l'espace d'un an. Au-lieu de ces pluies douces & agréables dont on jouit quelquefois en Europe, ce sont des torrents dont on prendroit le bruit pour celui de la grêle, si elle n'étoit pour ainsi dire inconnue sous un ciel brûlant.

A la vérité, ces pluies rafraîchissent l'air; mais elles causent une humidité dont les suites sont également incommodes & funestes. Il faut enterrer les morts peu d'heures après qu'ils ont expiré. La viande s'y conserve au plus vingt-quatre heures. Les fruits se pourrissent, soit qu'on les cueille mûrs ou avant la maturité. Le pain doit être fait en biscuit pour ne pas moisir. Les vins ordinaires s'aigrissent en fort peu de temps. Le fer se rouille du matin au soir. Ce n'est qu'avec des précautions continuelles qu'on conserve les semences, jusqu'à ce que la saison de les confier à la terre soit arrivée. Dans les premiers temps qui suivirent la découverte des Antilles, le bled qu'on y portoit pour ceux qui ne pouvoient pas s'accoutumer à la nourriture des anciens habitants du pays, se gâtoit si vite, qu'il fallut l'envoyer avec ses épis. Cette précaution nécessaire enchérissoit si fort la denrée, que peu de gens étoient en état d'en acheter. On substitua la farine aux grains; ce qui diminuoit les fraix, mais abrégeoit la conservation. Un négociant imagina qu'il réuniroit le double avantage de la durée & du bon marché, s'il purgeoit parfaitement la farine du son qui contribue à sa fermentation. Il la fit blutter, en mit la fleur la plus pure dans des tonneaux bien faits, & la comprima couche par couche avec des pilons de

fer, de maniere qu'elle formoit un corps dur presque impénétrable à l'air. L'expérience confirma une physique si judicieuse, & cet usage généralement adopté s'est toujours perfectionné de plus en plus.

On croyoit qu'il ne restoit plus rien à faire, lorsque M. Duhamel proposa une autre précaution, celle de faire sécher les farines dans des étuves, avant de les embarquer. Cette idée fixa l'attention du Ministère de France. On envoya dans le Nouveau-Monde des farines préparées suivant la nouvelle méthode, & d'autres suivant la pratique ancienne. A leur retour, les premières n'avoient rien perdu, & les dernières se trouverent à demi-pourries & dépouillées de leur matiere glutineuse. Tous les essais ont donné les mêmes résultats. Il est doux d'espérer qu'une découverte si utile ne sera pas perdue pour les nations qui ont formé des établissemens au midi de l'Amérique. Si elle n'y assure pas aux substances la même durée qu'elles ont dans nos climats secs & tempérés, du moins s'y corrompront-elles moins vite, du moins s'y conserveront-elles plus long-temps.

V.
Phénomènes ordinaires dans les isles.

Quelque fâcheux que soient ces effets naturels de la pluie, elle en occasionne de plus redoutables encore : ce sont des tremblements de terre assez fréquents, & quelquefois terribles dans les isles. Comme ils se font sentir le plus souvent dans le cours, ou vers la fin de la saison pluvieuse, & dans les temps des grandes marées, d'habiles physiciens ont conjecturé que ce phénomène pouvoit provenir de ces deux causes.

Les eaux du ciel & de la mer éboulent, creusent & ravagent la terre de plus d'une maniere. L'océan, sur-tout, attaque ce globe avec une fureur qu'on ne peut ni prévoir, ni éviter. Parmi les effets que cet élément inquiet & turbulent ne cesse

de lui livrer, il en est un connu aux Antilles sous le nom de *raz de marée*. On le voit infailliblement une, deux ou trois fois depuis Juillet jusqu'en Octobre; & c'est toujours sur les côtes occidentales, parce qu'il vient après les vents d'ouest ou du sud, ou même sous leur influence. Les vagues qui, de loin, paroissent s'avancer tranquillement jusqu'à la portée de quatre ou cinq cents pas, s'élevent tout-à-coup près du rivage, comme si elles étoient pressées obliquement par une force supérieure, & crevent avec une violence extrême. Les vaisseaux qui se trouvent alors sur la côte ou dans des rades forcées, ne pouvant ni gagner le large, ni se soutenir sur leurs ancres, vont se briser contre terre, sans aucun espoir de salut pour les infortunés matelots qui ont vu approcher pendant plusieurs heures cette mort inévitable.

Un mouvement si extraordinaire de la mer a été regardé jusqu'ici comme la suite d'une tempête. Mais une tempête a une direction de vent d'un point à un autre; & le raz de marée se fait sentir dans une partie d'une isle couverte par une autre isle qui, elle-même, ne l'éprouve pas. Cette observation a déterminé M. Dutasta, qui a vu l'Afrique & l'Amérique en physicien, en négociant & en homme d'Etat, à chercher une cause plus vraisemblable de ce singulier phénomène. Il l'a trouvé avec d'autres vérités qui enrichiront plus d'une science, s'il se détermine à les donner au public. Nous aurons alors vraisemblablement des lumières plus sûres sur les ouragans.

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, & toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout-à-coup, au

jour vif & brillant de la Zone Torride, succede une nuit universelle & profonde, à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hyvers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés ou leurs débris dispersés. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisoit à regarder des côteaux riches & verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées & des cavernes hideuses. Des malheureux dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre & des vents qui tombent & se brisent contre les rochers ébranlés & fracassés; les cris & les hurlements des hommes & des animaux pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres & de débris: tout semble annoncer les dernières convulsions & l'agonie de la nature.

Cependant ces ouragans amènent des récoltes plus abondantes, & hâtent les productions de la terre. Soit que de si violentes agitations ne déchirent son sein que pour le préparer à la fécondité, soit que l'ouragan charie quelques matières propres à la végétation des plantes, on a remarqué que ce désordre apparent & passager étoit non-seulement une suite de l'ordre constant qui pourvoit à la régénération par la destruction même, mais un moyen de conserver ce tout, qui n'entretient sa vie & sa fraîcheur que par une fermentation intérieure, principe du mal relatif & du bien général.

Les premiers habitants des Antilles croyoient avoir de sûrs pronostics de ce phénomène effrayant. Lorsqu'il doit arriver, disoient-ils, l'air est trouble, le soleil rouge, & cependant le temps est calme, & le sommet des montagnes clair. On entend sous terre, ou dans des citernes, un bruit sourd comme s'il y

avoit des vents enfermés. Le disque des étoiles semble obscurci d'une vapeur qui les fait paroître plus grandes. Le ciel est au nord-ouest, d'un sombre menaçant. La mer rend une odeur forte, & se soulève même au milieu d'un calme. Le vent tourne subitement de l'est à l'ouest, & souffle avec violence par des reprises qui durent deux heures chaque fois.

Quoiqu'on n'ose assurer la vérité de toutes ces observations, il semble cependant qu'il y auroit de l'imprudence ou trop peu de philosophie, à négliger les idées & même les préjugés des peuples sauvages sur les temps & sur les saisons. Leur désœuvrement & l'habitude où ils sont de vivre en plein champ, les met dans l'occasion & la nécessité d'observer les plus petits changements qui se passent dans l'air, & d'acquérir sur ce sujet des connoissances qui échappent à des nations plus éclairées, mais plus occupées & vouées à des travaux plus sédentaires. Peut-être est-ce à l'homme des forêts à trouver les faits, & aux savants à chercher les causes. Démêlons, s'il se peut, celle des ouragans, phénomène si commun en Amérique, qu'il auroit suffi seul pour la faire désertter, ou la rendre inhabitable depuis des siècles.

Aucun ouragan ne vient de l'est, c'est-à-dire, du plus grand espace de mer qu'on voie aux Antilles. Ce fait bien constaté nous engageroit à croire qu'ils se forment tous dans le continent de l'Amérique. Le vent d'ouest qui regne constamment, quelquefois avec beaucoup de force dans la partie du sud, depuis Juillet jusqu'en Janvier, & le vent du nord qui souffle en même-temps dans la partie septentrionale, doivent, lorsqu'ils se rencontrent, se heurter avec une violence proportionnée à leur rapidité naturelle. Si ce choc arrive dans les gor-

ges étroites & longues des montagnes , il en doit fortir avec impétuosité un courant d'air dont la portée s'étendra en raison combinée de sa force motrice & du diamètre de la gorge. Tout corps solide qui se trouvera dans la direction de ce courant d'air , en recevra une impression plus ou moins forte , selon qu'il lui opposera plus ou moins de surface ; en sorte que si sa position coupoit perpendiculairement sa direction de l'ouragan , on ne fait ce qui pourroit en résulter pour la masse entière. Heureusement les divers gisements des isles , leur forme sphérique ou angulaire présentent à ces effroyables torrents d'air , des surfaces plus ou moins obliques qui détournent le courant , divisent ses forces , ou les brisent par degrés. L'expérience même autorise à dire que leur activité s'épuise à tel point , que , dans la direction même où l'ouragan frappe le plus fort , on s'en apperçoit à peine dix lieues plus loin. Les meilleurs observateurs ont remarqué que tous les ouragans qui , successivement ont bouleversé les isles , venoient du nord-ouest , & par conséquent des gorges formées par les montagnes de Sainte-Marthe. La distance où sont quelques isles de cette direction , n'est pas une raison suffisante pour faire rejeter ce sentiment ; parce que plusieurs causes peuvent faire décliner vers le sud ou vers l'est un courant d'air. Ainsi nous croyons qu'on s'est mépris , quand on a pensé que la violence d'un ouragan agissoit sur tous les rumbes de vent. Tels sont les phénomènes destructeurs , au prix desquels la nature fait acheter les richesses du Nouveau-Monde : mais quel obstacle pouvoit arrêter l'audace du hardi navigateur qui l'avoit découvert ?

VI. *Habitudes des Caraï.* Christophe Colomb , après s'être établi à Saint-Domingue , une des grandes Antilles , reconnut

les petites. Il n'y trouva pas des insulaires aussi foibles, aussi timides que ceux qu'il avoit d'abord subjugués. Les Caraïbes, qui se croyoient originaire de la Guyane, avoient la taille médiocre, renforcée & nerveuse; telle qu'il l'auroit fallu pour faire des hommes très-robustes, si leur vie & leurs exercices avoient secondé ces dispositions. Leurs jambes pleines & nourries étoient communément bien faites; leurs yeux étoient noirs, gros & un peu faillants. Leur figure auroit été agréable, s'ils n'avoient déparé l'ouvrage de la nature, pour se donner de prétendues beautés qui ne pouvoient plaire que chez eux. A l'exception des sourcils & des cheveux, ils n'avoient pas un seul poil sur tout le corps. Ils ne portoient aucune espece de vêtement, & n'en étoient pas moins chastes. Seulement pour se garantir de la morsure des insectes, ils se peignoient de la tête aux pieds avec du rocou; ce qui leur donnoit la couleur d'une écrevisse cuite.

hes; anciens
habitants
des isles du
vent.

Leur religion se bornoit à cette opinion si naturelle à l'homme, qu'on la trouve répandue chez la plupart des nations barbare, & conservée même chez plusieurs des nations civilisées; c'est-à-dire, qu'ils croyoient confusément un bon & un mauvais principe. La divinité tutélaire ne les occupoit guere; mais ils redoutoient beaucoup l'être mal-faisant. Leurs autres superstitions étoient plus absurdes que dangereuses, & ils y étoient peu attachés. Cette indifférence ne les rendit pas plus dociles au christianisme, lorsqu'on le leur offrit. Sans disputer contre ceux qui leur en prêchoient les dogmes, ils refusoient de les croire, de peur, disoient-ils, que leurs voisins ne se moquassent d'eux.

Quoique les Caraïbes n'eussent aucune espece de gouvernement, leur tranquillité n'étoit pas troublée.

Ils devoient la paix dont ils jouissoient, à cette pitié innée qui précède toute réflexion, & d'où découlent les vertus sociales. Cette douce compassion prend sa source dans l'organisation de l'homme, auquel il suffit de s'aimer lui-même pour haïr le mal de ses semblables. Ainsi, pour humaniser les despotes, il suffiroit qu'ils fussent eux-mêmes les bourreaux des victimes qu'ils immolent à leur orgueil, & les exécuteurs des cruautés qu'ils ordonnent. Il faudroit qu'ils mutilassent de leurs mains voluptueuses les eunuques de leur ferrail; qu'ils allassent dans les champs de bataille recueillir le sang, entendre les imprécations, voir les convulsions & l'agonie de leurs soldats mourants; qu'ils entraissent dans les hôpitaux pour y considérer à loisir les plaies, les fractures, les maladies occasionnées par la famine, par les travaux périlleux & mal-sains, par la dureté des corvées & des impôts, par les calamités qui naissent des vices de leur caractère. Combien ces sortes de spectacles ménagé à l'éducation des Princes, épargneroient de crimes & de maux aux humains! Que les larmes des Rois vaudroient de biens aux peuples!

Les Caraïbes qui n'avoient pas le cœur gâté par les mauvaises institutions qui nous corrompent, ne connoissoient ni les infidélités, ni les trahisons, ni les parjures, ni les assassinats, si communs chez les peuples policés. La religion, les loix, les échafauds, ces digues par-tout élevées pour garantir les usurpations anciennes contre les usurpations nouvelles, étoient inutiles à des hommes qui ne suivoient que la nature. Le vol ne fut connu de ces sauvages, qu'à l'arrivée des Européens. Lorsqu'il leur manquoit quelque chose, ils disoient que *les Chrétiens étoient venus chez eux.*

Ces insulaires connoissoient peu les grands mou-
vements

vements de l'ame, fans en excepter celui de l'amour. Ce sentiment n'étoit pour eux qu'un besoin. Jamais il ne leur échappoit aucune attention, aucune démonstration de tendresse, pour ce sexe si recherché dans d'autres climats. Ils regardoient leurs femmes plutôt comme leurs esclaves que comme leurs compagnes, ne leur permettoient pas de manger avec eux, avoient usurpé le droit de les répudier, fans leur laisser celui de changer d'engagement. Elles-mêmes se sentoient nées pour obéir, & se résignoient à leur destinée.

Du reste, le goût de la domination n'affectoit guere l'ame des Caraïbès. Sans distinction de rang, ils étoient tous égaux. Leur surprise fut extrême, lorsqu'ils remarquerent de la subordination entre les Européens. Ce systême blessoit si fort leurs idées, qu'ils regardoient comme des esclaves ceux qui avoient la lâcheté de recevoir des ordres & de les exécuter. Si les femmes étoient soumises chez eux, c'étoit une suite naturelle de la foiblesse de leur sexe. Mais comment, mais pourquoi les hommes les plus robustes feroient-ils les moins forts? Comment un seul commandoit-il à tous? La guerre, la fourberie & la superstition ne leur avoient pas encore résolu ce problême.

Un peuple qui ne connoissoit ni l'intérêt, ni l'orgueil, ni l'ambition, ne devoit pas avoir des mœurs fort compliquées. Chaque famille composoit une espece de république séparée, jusqu'à un certain point, du reste de la nation. Elle formoit un hameau appelé *Carbet*, plus ou moins considérable, selon qu'elle étoit plus ou moins étendue. Au centre logeoit le chef ou le patriarche de la famille, avec ses femmes & ses enfants du bas-âge. Tout autour, on voyoit les cases de ceux de sa postérité qui étoient mariés. Ces cabanes avoient pour co-

lonnes des pieux, du chaume pour toit; & pour meubles, des armes, des lits de coton sans art & sans travail, quelques corbeilles & des ustensiles de calebasse.

C'est-là que les Caraïbes passaient la plus grande partie de leur vie à dormir ou à fumer dans leurs hamacs. S'ils en fortoient, c'étoit pour rester accroupis dans un coin, où ils paroissent ensevelis dans une profonde méditation. Lorsqu'ils parloient, ce qui étoit rare, on les écoutoit sans les interrompre, sans les contredire, sans leur répondre que par un signe muet d'approbation.

Le soin de leur subsistance ne les occupoit pas beaucoup. Des sauvages qui passaient leur vie dans l'air condensé des forêts, qui se couvroient habituellement d'une couche de rocou propre à boucher les pores de la peau; qui couloient des jours oisifs dans une inaction entière: ces sauvages devoient transpirer fort peu & ne manger guere. Sans être réduits au pénible travail des défrichements, ils trouvoient au pied des arbres une nourriture assurée, saine, convenable à leur tempérament, & qui ne demandoit pas une grande préparation. Si quelquefois on ajoutoit à ces dons d'une nature brute & libérale les produits de la chasse & de la pêche, c'étoit le plus souvent à l'occasion de quelque festin.

Ces repas d'appareil n'avoient point d'époque fixe. Les conviés y apportoient l'empreinte de leur caractère. Ils n'étoient pas plus vifs dans ces assemblées que dans leur vie ordinaire. L'indolence & l'ennui étoient peints dans tous les yeux. Les danses étoient si graves & si sérieuses, que les mouvements du corps se ressentoient de la pesanteur de l'ame. Cependant ces tristes fêtes, semblables à ces temps sombres qui couvrent des orages, se terminoient rarement sans effusion de sang. Les sauva-

ges, si sobres dans la vie isolée, s'enivroient assemblés; l'ivresse échauffoit & ranimoit, entre les familles, des inimitiés assoupies ou mal éteintes. On finissoit par s'égorger. La haine & la vengeance, les seuls sentiments profonds qui puissent émouvoir ces ames sauvages, se perpétuoient ainsi par les plaisirs même. C'est dans la joie des festins que les parents, les amis s'embrassoient, & juroient d'aller porter la guerre dans le continent, & quelquefois dans les grandes isles.

Les Caraïbes s'embarquoient sur des bateaux formés d'un seul arbre, qu'on avoit abattu en le brûlant par le pied. Des années entières avoient été employées à creuser ces canots avec des haches de pierre & par le moyen du feu, qu'on dirigeoit adroitement dans le tronc de l'arbre, pour donner à la pirogue la forme qui lui convenoit. Arrivés aux côtes, où tantôt un caprice aveugle & tantôt une haine violente les conduisoient, ces guerriers libres & volontaires y cherchoient des nations à exterminer. Ils attaquoient avec une espece de massue, moins longue que le bras, avec leurs fleches empoisonnées. Au retour de l'expédition, d'autant plus promptement finie, que l'antipathie la rendoit plus cruelle & plus vive, les sauvages retomboient dans leur inaction.

Les Espagnols, malgré l'avantage de leurs armes, ne firent pas long-temps la guerre à ce peuple, & ne le firent pas toujours avec succès. D'abord ils ne cherchoient que de l'or. Depuis ils chercherent des esclaves: mais n'ayant pas trouvé des mines, & les Caraïbes si fiers & si mélancoliques mourant dans l'esclavage, les Espagnols renoncèrent à des conquêtes qu'ils jugoient de peu de valeur, & qu'ils ne pouvoient ni faire, ni conserver, sans des guerres continuelles & sanglantes.

VII.
 Les Anglois
 & les Fran-
 çois s'établi-
 rent aux is-
 les du vent,
 sur la ruine
 des Carai-
 bes.

Les Anglois & les François, instruits de ce qui se passoit, hafarderent quelques foibles armemens pour intercepter les vaisseaux Espagnols qui alloient dans ces parages. Les succès multiplierent les corsaires. La paix qui régnoit souvent en Europe, n'empêchoit pas les expéditions. L'usage où étoit l'Espagne d'arrêter tous les bâtimens qu'elle trouvoit au-delà du tropique, justifioit ces pirateries.

Les deux peuples fréquentoient depuis longtemps les isles du vent sans avoir songé à s'y établir, ou sans en avoir trouvé les moyens. Peut-être craignoient-ils de se brouiller avec les Caraïbes dont ils étoient bien reçus? Peut-être ne jugeoient-ils pas digne de leur attention, un sol qui ne produisoit aucune des denrées qui étoient d'usage dans l'ancien monde? Enfin, des Anglois conduits par Warner, des François aux ordres de Denambuc, aborderent, en 1625, à Saint-Christophe, le même jour, par deux côtés opposés. Des échecs multipliés avoient convaincu les uns & les autres, qu'ils ne s'enrichiroient sûrement des dépouilles de l'ennemi commun, que lorsqu'ils auroient une demeure fixe, des ports, un point de ralliement. Comme ils n'avoient nulle idée de commerce, d'agriculture & de conquête, ils partagerent paisiblement les côtes de l'isle où le hafard les avoit réunis. Les naturels du pays s'éloignerent d'eux en leur disant: *Il faut que la terre soit bien mauvaise chez vous, ou que vous en ayez bien peu, pour en venir chercher si loin à travers tant de périls.*

La Cour de Madrid ne prit pas un parti si pacifique. Frédéric de Toledé, qu'elle envoyoit en 1630 au Brésil avec une flotte redoutable, destinée contre les Hollandois, eut ordre d'exterminer, en passant, les pirates qui, suivant les préjugés de cette Couronne, avoient usurpé une de ses possessions

Le voisinage de deux nations actives, industrieuses, caufoit de vives inquiétudes aux Espagnols. Ils sentoient que leurs colonies seroient exposées, si d'autres peuples parvenoient à se fixer dans cette partie de l'Amérique.

Les François & les Anglois réunirent inutilement leurs foibles moyens contre l'ennemi commun. Ils furent battus. Ceux qui ne restèrent pas dans l'action, morts ou prisonniers, se réfugièrent avec précipitation dans les isles voisines. Le danger passé, ils retournerent la plupart à leurs habitations. L'Espagne, occupée d'intérêts qu'elle croyoit plus importants, ne les inquiéta plus, & se reposa peut-être de leur destruction sur leur jalousie.

Les deux nations vaincues suspendirent leurs rivalités pour le malheur des Caraïbes. Déjà, soupçonnés de méditer une trahison à Saint-Christophe, ils avoient été chassés ou exterminés. On s'étoit approprié leurs femmes, leurs vivres & la terre qu'ils habitoient. L'esprit d'inquiétude qui suit l'usurpation, fit penser aux Européens que les autres peuples sauvages entroient dans la conspiration. On les attaqua dans leurs isles. Inutilement ces hommes simples, qui ne songeoient pas à disputer un terrain où la propriété ne les attachoit pas, reculoient les limites de leurs habitations, à mesure que nos prétentions s'étendoient. On ne les en poursuivoit pas avec moins d'acharnement. Quand ils virent qu'on en vouloit à leur vie ou à leur liberté, ils prirent enfin les armes; & la vengeance, qui va toujours plus loin que l'injure, dut les rendre quelquefois cruels, sans être injustes.

Dans les premiers temps, les Anglois & les François faisoient cause commune contre les Caraïbes: mais cette espece de société fortuite étoit souvent interrompue. Elle n'emportoit point d'engagement

durable , encore moins de garantie des possessions réciproques. Quelquefois les sauvages avoient l'adresse de faire la paix , tantôt avec une nation , tantôt avec l'autre , & par-là ils se ménageoient la douceur de n'avoir qu'un ennemi à la fois. C'eût été peu pour la sûreté de ces insulaires , si l'Europe , qui ne s'occupoit guere d'un petit nombre d'aventuriers dont les courses ne lui avoient encore procuré aucun bien , & qui n'étoit pas d'ailleurs assez éclairée pour lire dans l'avenir , n'eût également négligé le soin de les gouverner , & l'attention de les mettre en état de pousser ou de reprendre leurs avantages. L'indifférence des deux métropoles détermina au mois de Janvier 1660 , leurs sujets du Nouveau-Monde à faire eux-mêmes une convention qui affuroit à chaque peuple les possessions que les événements variés de la guerre lui avoient données , & qui n'avoient eu jusqu'alors aucune consistance. Cet acte étoit accompagné d'une ligue offensive & défensive , pour forcer les naturels du pays à accéder à cet arrangement ; ce que la crainte leur fit faire la même année.

Par ce traité , qui établit la tranquillité dans cette partie de l'Amérique , la France conserva la Guadeloupe , la Martinique , la Grenade , & quelques autres propriétés moins importantes. L'Angleterre fut maintenue à la Barbade , à Nieves , à Antigoa , à Montserrat , en plusieurs isles de peu de valeur. Saint-Christophe resta en commun aux deux Puissances. Les Caraïbes furent concentrés à la Dominique & à Saint-Vincent , où tous les membres épars de cette nation se réunirent. Leur population n'excédoit pas alors six mille hommes.

VIII.
Les François s'emparèrent d'une

A cette époque , les établissemens Anglois qui , sous un gouvernement supportable quoique vicieux , avoient acquis quelque consistance , virent augmen-

ter leur prospérité. Les colonies Françoises, au contraire, furent abandonnées d'un grand nombre de leurs habitants, qui étoient désespérés d'avoir encore à gémir sous la tyrannie des privilèges exclusifs. Cés hommes, passionnés pour la liberté, se réfugièrent à la côte septentrionale de Saint-Domingue, qui servoit d'asyle à plusieurs aventuriers de leur nation, depuis environ trente ans qu'ils avoient été chassés de Saint-Christophe.

On les nommoit Boucaniers, parce qu'à la manière des sauvages, ils faisoient sécher à la fumée, dans des lieux appellés boucans, les viandes dont ils se nourrissoient. Comme ils étoient sans femmes & sans enfants, ils avoient pris l'usage de s'associer deux à deux, pour se rendre les services qu'on reçoit dans une famille. Les biens étoient communs dans ces sociétés, & demeuroient toujours à celui qui survivoit à son compagnon. On ne connoissoit pas le larcin, quoique rien ne fût fermé; & ce qu'on ne trouvoit pas chez soi, on l'alloit prendre chez ses voisins, sans autre assujettissement que de les en prévenir s'ils y étoient; ou s'ils n'y étoient pas, de les en avertir à leur retour. César trouva dans les Gaules le même usage qui porte le double caractère, & d'un état primitif où tout étoit à tous, & d'une condition postérieure, où la notion du tien & du mien étoit connue & respectée. Les différends étoient rares, & facilement terminés. Lorsque les parties y mettoient de l'opiniâtreté, elles vuidoient leurs querelles à coup de fusil. Si la balle avoit frappé par-derrière ou dans les flancs, on jugeoit qu'il y avoit de la perfidie, & l'on castoit la tête à l'auteur de l'assassinat. Les loix de l'ancienne patrie étoient comptées pour rien. Ils s'en prétendoient affranchis par le baptême de mer qu'ils avoient reçu au passage du tropique. Ces aventuriers avoient quitté

jusqu'à leur nom de famille, pour prendre des noms de guerre, dont la plupart ont passé à leurs descendants.

Une chemise teinte du sang des animaux qu'ils tuoient à la chasse; un caleçon encore plus sale fait en tablier de brasseur; pour ceinture une courroie où pendoient un sabre fort court & quelques couteaux; un chapeau sans autre bord qu'un bout abattu sur le devant; des fouliers sans bas; tel étoit l'habillement de ces barbares. Leur ambition se bornoit à avoir un fusil qui portât des balles d'une once, & une meute de vingt-cinq ou trente chiens.

La vie des Boucaniers se passoit à faire la guerre aux bœufs sauvages, extrêmement multipliés dans l'isle, depuis que les Espagnols y en avoient introduit la race. Les meilleures parties de ces animaux, assaisonnées avec du piment & du jus d'orange, étoient la nourriture ordinaire de leurs destructeurs, qui avoient oublié l'usage du pain, & qui étoient réduits à l'eau pour boisson. On en rassemblait les cuirs dans les différentes rades où les navigateurs venoient les acheter. Ils y étoient portés par les *engagés*, espece d'hommes qui se vendoient en Europe, pour servir comme esclaves pendant trois ans dans les colonies. Un de ces malheureux osa représenter à son maître, qui choissoit toujours le dimanche pour ce voyage, que Dieu avoit proscriit cet usage, quand il avoit dit : *Tu travailleras six jours, & le septieme tu te reposeras. Et moi*, reprit le féroce Boucanier, & moi je dis : *six jours tu tueras des taureaux pour les écorcher, & le septieme tu en porteras les peaux au bord de la mer.* Il accompagna ce commandement de coups de bâton, qui tantôt font observer, & tantôt font violer les commandements de Dieu.

Des hommes de ce caractère, livrés à un exercice continuel, nourris tous les jours de viande fraîche, connoissoient peu les infirmités. Leurs courses n'étoient interrompues que par des fièvres éphémères, dont ils ne se ressentoient pas le lendemain. Le temps devoit cependant les affoiblir, sous un ciel trop brûlant pour une vie si dure.

Le climat étoit proprement le seul ennemi que les Boucaniers eussent à craindre. La colonie Espagnole, d'abord si considérable, n'étoit plus rien. Oubliée de sa métropole, elle avoit perdu elle-même le souvenir de sa grandeur passée. Le peu qui lui restoit d'habitants vivoient dans l'oïveté. Leurs esclaves n'avoient d'autre travail, que celui de les bercer dans leurs hamacs. Bornés aux besoins que la nature seule pouvoit satisfaire, la frugalité les faisoit parvenir à une vieillesse rare sous un ciel plus tempéré.

Il est vraisemblable que leur indolence ne se feroit pas réveillée, si une activité trop entreprenante & trop audacieuse ne les eût poursuivis à mesure qu'ils s'éloignoient. Désespérés de voir leur tranquillité continuellement troublée, ils firent venir du continent & des isles voisines, des troupes qui coururent sur les Boucaniers dispersés. Elles surprenoient ces barbares en petit nombre dans leurs courses, ou pendant la nuit dans leurs cabanes. Plusieurs furent massacrés. On peut croire que tous ces aventuriers auroient successivement péri, s'ils ne se fussent attroupés pour se défendre. Ils se séparoient nécessairement pendant le jour, mais ils se rassembloient le soir. Si quelqu'un manquoit, on concluoit qu'il avoit été pris ou tué, & les chasses étoient suspendues jusqu'à ce qu'on l'eût retrouvé, ou que sa mort eût été vengée. On imagine le carnage que devoient faire autour d'eux,

des brigands sans patrie & sans loix ; chasseurs & guerriers par besoin , par instinct ; excités au sang & au massacre par l'habitude d'attaquer & la nécessité de se défendre. Aussi , dans leur fureur , tout étoit-il immolé , sans distinction d'âge ni de sexe. Enfin , les Espagnols , désespérant de vaincre des ennemis si féroces & si acharnés , s'aviserent de détruire eux-mêmes , par des chasses générales , tous les bœufs de l'isle. L'exécution de ce plan , en privant les Boucaniers de leurs ressources ordinaires , les réduisit à former des habitations & à les cultiver.

La France , qui avoit défavoué jusqu'alors des brigands dont les succès n'avoient aucune stabilité , les reconnut pour ses sujets quand ils devinrent sédentaires. Elle leur envoya , en 1665 , un homme vertueux & intelligent pour les gouverner. A sa suite partirent des femmes , qui , comme la plupart de celles qu'on a fait passer en différents temps dans le Nouveau-Monde , n'étoient connues que par leurs débauches. Les Boucaniers n'étoient pas blessés de ces mœurs. Chacun disoit à celle que le sort lui assignoit :

» Je te prends , sans savoir qui tu es & sans
 » m'en soucier. Tu ne serois pas venue me cher-
 » cher , si quelqu'un avoit voulu de toi dans l'en-
 » droit d'où tu viens : mais que m'importe ? Je ne
 » te demanderai pas compte du passé , parce que je
 » n'ai aucun droit de m'offenser de ta conduite ,
 » lorsque tu étois maîtresse de l'avoir bonne ou
 » mauvaise à ton gré ; & que je n'aurai point à
 » rougir des actions que tu te permis dans un temps
 » où tu n'étois pas à moi. Réponds-moi seulement
 » de l'avenir ; je te quitte du reste. Puis frappant
 » de la main sur le canon de son fusil , il ajou-
 » toit : Voilà qui me vengera de tes infidélités.

» Si tu me manques, celui-là ne te manquera
» pas. »

Les Anglois n'avoient pas attendu que leurs rivaux fussent solidement établis dans les grandes Antilles, pour y former eux-mêmes un établissement. La décadence de l'Espagne affoiblie par ses divisions domestiques, par la révolte de la Catalogne & du Portugal, par les convulsions du Royaume de Naples, par la destruction de sa redoutable infanterie aux champs de Rocroy, par ses pertes continuelles dans les Pays-Bas, par l'incapacité de ceux qui la gouvernoient, par l'extinction même de cet orgueil national, qui, après s'être nourri de grandes choses, avoit dégénéré en une paresse superbe : la décadence de l'Espagne ne laissoit pas douter qu'on ne lui fît la guerre avec succès. La France profitoit habilement de tous ces défords, qui étoient en partie son ouvrage ; & Cromwel se joignit à elle, en 1655, pour enlever quelques pierres d'un édifice qui s'érouloit de toutes parts.

IX.
Les Anglois font la conquête de la Jamaïque.

Cette conduite révolta les meilleurs officiers Anglois, qui n'y appercevoient qu'une grande injustice, & les détermina à abandonner le service. Ils jugeoient que la volonté de leurs supérieurs ne suffisoit pas pour justifier une entreprise qui bleffoit tous les principes de l'équité, & qu'en concourant à son exécution, ils se rendroient coupables d'un crime énorme. L'Europe regarda ces maximes vertueuses comme l'effet de cet esprit moitié fanatique, moitié républicain, qui régnoit alors en Angleterre : mais elle attaqua le Protecteur d'un autre côté.

L'Espagne avoit long-temps menacé de ses fers les autres nations. Il étoit possible, que la multitude, qui n'est pas faite pour calculer les forces des Puissances, pour suiivre les variations de la balance,

ne fût pas encore revenue de ses préventions anciennes. Une terreur nouvelle avoit faisi ceux des bons esprits qui étudioient la marche des affaires générales. Ils voyoient que si le torrent des prospérités de la France n'étoit arrêté par une cause étrangere, elle dépouilleroit les Espagnols, leur donneroit la loi, les forceroit au mariage de l'Infante avec Louis XIV, s'assureroit l'héritage de Charles-Quint, opprimeroit la liberté de l'Europe après l'avoir défendue. Cromwel, qui venoit de renverser le gouvernement de sa patrie, leur parut fait pour donner un frein à la domination des Rois; mais ils le regarderent comme le plus inepte des politiques, lorsqu'ils lui virent former des liaisons que ses intérêts particuliers, ceux de sa nation, ceux de l'Europe entiere, sembloient lui interdire absolument.

Ces réflexions ne dûrent point échapper au génie pénétrant & profond du tyran de l'Angleterre. Mais peut-être vouloit-il soutenir par des conquêtes importantes, l'opinion que sa nation avoit de ses talents. L'exécution de ce plan devenoit chimérique, s'il se déclaroit pour l'Espagne; parce qu'il pouvoit tout au plus se promettre de rétablir l'équilibre entre les deux partis. Il crut convenable à ses vues de se lier d'abord avec la France, & de la combattre ensuite, lorsqu'il auroit acquis ce qui étoit l'objet de son ambition. Quoi qu'il en soit de ces conjectures qui ne manquent pas de fondement dans l'histoire, & qui conviennent du moins au caractère du politique étonnant auquel on attribue cette maniere de raisonner, les Anglois allerent attaquer dans le Nouveau-Monde l'ennemi qu'ils venoient de se donner.

Leurs premiers efforts furent dirigés contre la ville de San-Domingo, dont les habitants, à la vue

d'une flotte nombreuse commandée par Penn, & de neuf mille hommes de troupes de terre aux ordres de Venables, se réfugierent dans les bois. Mais les fautes de leur ennemi rendant le courage à ces fugitifs, ils revinrent sur leurs pas, & le forcèrent à se rembarquer honteusement. Ce revers étoit l'effet des mesures mal concertées de cette expédition.

Les deux chefs de l'entreprise n'avoient que peu de talent. Ils se haïssent réciproquement, & n'étoient pas attachés au Protecteur. Des surveillants, sous le nom de commissaires, gênoient leurs opérations. Les soldats envoyés d'Europe étoient le rebut de l'armée, & les milices tirées de la Barbade & de Saint-Christophe manquoient de discipline. L'espoir du butin, cet aiguillon si nécessaire pour faire réussir des entreprises éloignées & difficiles, étoit interdit. On avoit tellement disposé les choses, qu'il ne pouvoit exister aucune harmonie entre les divers instruments qui devoient concourir au succès. Les armes convenables, les vivres propres au climat, les connoissances pour se bien conduire : tout manquoit également.

L'exécution fut digne du plan. Le débarquement, qui pouvoit se faire sans danger dans le port même, se fit sans guide, à quarante milles. Les troupes errerent quatre jours sans eaux & sans subsistances. Epuisées par les chaleurs excessives du climat, découragées par la lâcheté, la mésintelligence de leurs officiers, elles ne disputèrent seulement pas la victoire aux Espagnols. On avoit regagné les vaisseaux, qu'on se croyoit à peine en sûreté.

Cependant la mauvaise fortune rapprocha des esprits aigris. L'Anglois, qui n'avoit pas contracté l'habitude de l'humiliation, ramené par ses fautes

même à l'amour de la patrie, du devoir, & de la gloire, prit la route de la Jamaïque, déterminé à périr ou à en faire la conquête.

Les habitants de cette isle soumise à l'Espagne depuis 1509, ignoroient les événements qui venoient de se passer à Saint-Domingue, ne savoient pas même qu'il y eût un ennemi de leur nation dans les mers voisines. Aussi les assaillants firent-ils leur débarquement sans le moindre obstacle. Ils marchèrent fièrement à l'assaut de Sant-Iago, le seul poste fortifié de la colonie, lorsque le Gouverneur ralentit leur ardeur par un projet de capitulation. La discussion des articles adroitement prolongée, donna le temps aux colons de transporter dans des lieux cachés ce qu'ils avoient de plus précieux. Eux-mêmes, ils se réfugièrent dans des montagnes inacessibles, n'abandonnant au vainqueur qu'une ville déserte, sans meubles, sans trésors & sans provisions.

Cette ruse remplit les Anglois de rage. Ils envoyèrent des détachements de tous les côtés, avec ordre de tout exterminer. Le chagrin de voir revenir ces partis sans avoir rien trouvé; la privation de toutes les commodités plus sensible pour ce peuple que pour les autres; la mortalité qui augmentoit tous les jours; la crainte d'être attaqué par toutes les forces du Nouveau-Monde: ces causes réunies faisoient demander à grands cris un prompt retour en Europe. On alloit s'exposer aux reproches flétrissans de la nation par un lâche abandon d'une aussi belle proie que la Jamaïque, si on n'eût enfin découvert les prairies où les fugitifs avoient conduit leurs nombreux troupeaux. Ce bonheur inespéré changea les dispositions, & les Anglois prirent la résolution d'achever leur conquête.

L'activité que cette nouvelle détermination avoit inspirée, fit sentir aux assiégés qu'ils ne seroient pas

en sûreté dans les forêts & les précipices où ils s'étoit cachés. D'une voix unanime, ils convinrent de s'embarquer pour Cuba. Reçus dans cette isle avec l'ignominie que méritoit la foiblesse de leur défense, on les renvoyá dans celle qu'ils avoient quittée, mais avec des secours insuffisants contre les forces qu'il falloit combattre. Par un sentiment de cet honneur qui, chez la plupart des hommes, est plutôt crainte de la honte qu'amour de la gloire, ils firent une résistance plus opiniâtre qu'on ne devoit l'attendre de leur peu de ressources. Ce ne fut qu'à l'extrémité qu'ils évacuèrent une isle importante, qui a fait depuis ce moment une partie très-précieuse des possessions Britanniques dans le Nouveau-Monde.

Avant que les Anglois fussent établis à la Jamaïque, & les François à Saint-Domingue, des corsaires des deux nations, si célèbres depuis sous le nom de Flibustiers, avoient chassés les Espagnols de la petite isle de la Tortue, située à deux lieues de celle de Saint-Domingue, s'y étoient fortifiés, & avoient couru avec une audace extraordinaire sur l'ennemi commun. Ils formoient entre eux de petites sociétés de cinquante, de cent, de cent cinquante hommes. Une barque plus ou moins grande, c'étoit-là toute leur force navale. A peine pouvoit-on s'y coucher; & rien n'y mettoit à l'abri des ardeurs d'un climat brûlant, des pluies qui tombent en torrents dans ces parages. Souvent on y manquoit des premiers soutiens de la vie. Mais à la vue d'un navire, tant de calamités étoient oubliées. De quelque grandeur qu'il fût, les Flibustiers alloient sans délibérer à l'abordage. Dès que le grapin étoit une fois jetté, c'étoit un vaisseau enlevé.

Dans un besoin extrême, ces brigands attaquoient toutes les nations, & l'Espagnol en quelque mo-

X.
Les Flibustiers défont les mers d'Amérique. Origine, mœurs, expéditions, décadence de ces corsaires.

ment que ce fût. Ils fondoient la haine implacable qu'ils lui avoient jurée, sur les cruautés que ce peuple avoit exercées contre les Américains. Mais à cette singulière humanité se joignoit un ressentiment personnel, la douleur de se voir interdire dans le Nouveau-Monde la chasse & la pêche qu'ils croyoient avec raison de droit naturel. Tel étoit leur aveuglement, qu'ils ne s'embarquoient jamais sans avoir recommandé au ciel le succès de leur expédition, qu'ils ne revenoient jamais au pillage sans remercier Dieu de leur victoire.

Les vaisseaux qui arrivoient d'Europe tentoient rarement leur avidité. Ces barbares n'y auroient trouvé que des marchandises dont la vente eût été peu avantageuse, ou auroit exigé des soins trop suivis. C'étoit lorsque ces bâtiments repartoisent chargés de l'or, de l'argent, des pierreries de l'autre hémisphère, qu'on les attendoit. S'il n'y en avoit qu'un, il étoit toujours attaqué. On suivoit les flottes, & malheur aux navires qui s'en écartoient ou qui restoient en-arrière. C'étoit une proie infaillible pour les Flibustiers. L'Espagnol, que glaçoit la vue de ces ennemis impitoyables, ne savoit que se rendre. Il obtenoit la vie, si la prise étoit riche : mais lorsque l'espérance du vainqueur étoit trompée, l'équipage étoit souvent jetté à la mer.

Pierre Legrand, natif de Dieppe, n'a sur un bateau que quatre canons & vingt-huit homme. Cette foiblesse ne l'empêche pas d'attaquer le Vice-Amiral des galions. Il l'aborde, après avoir donné ses ordres pour faire couler à fond son bâtiment ; & il étonne si fort les Espagnols par son audace, que nul d'entre eux ne se met en action pour le repousser. Arrivé à la chambre du Capitaine occupé, à jouer, il lui met le pistolet sur la gorge, & l'oblige de se rendre. Ce Commandant & la plus grande partie
des

des fiens font mis à terre au cap le plus proche comme un poids inutile d'un vaisseau qu'ils ont si mal gardé, & l'on n'y conserve que ce qu'il faut de matelots pour en faire la manœuvre.

Cinquante-cinq Flibustiers, entrés dans la mer du Sud, ont poussé leurs courses jusqu'aux plages de la Californie. Pour regagner les mers du Nord, ils font deux mille lieues contre le vent dans un canot. Au détroit de Magellan, la rage de ne rien emporter d'un océan si riche les saisit, & ils reprennent la route du Pérou. On les avertit qu'au port d'Yauca est un vaisseau de force, chargé de plusieurs millions. Ils l'attaquent, s'en rendent les maîtres, & s'y embarquent.

Le Basque, Jonqué & Laurent de Graff, croisent devant Carthagene avec trois petits & mauvais navires. On fait sortir du port deux vaisseaux de guerre pour combattre ces forbans, & les amener vifs ou morts. L'espoir des Espagnols est si bien trompé, qu'ils sont faits prisonniers eux-mêmes. Le vainqueur retient les bâtimens; mais il en renvoie les équipages avec une dérision qui ajoute beaucoup d'amertume à une défaite en elle-même si humiliante.

Michel & Brouage, instruits qu'on vient d'embarquer à Carthagene, sous pavillon étranger, des richesses considérables, pour les soustraire à leurs rapines, attaquent les deux navires chargés de ces trésors, & les en dépouillent. Blessés de se voir ainsi vaincus par des bâtimens si inférieurs aux leurs, les Capitaines Hollandois osent dire en face au premier de ces aventuriers, que seul il n'auroit pas osé se commettre avec eux. *Recommençons le combat*, répond fièrement le Flibustier; *mon compagnon restera tranquille spectateur de l'action. Si je vous bats encore, les vaisseaux seront miens*

aussi. Loin d'accepter le défi, les prudens républicains s'éloignent au plus vite, craignant, pour peu qu'ils s'arrêtent, de n'être pas les maîtres de le refuser.

Laurent, monté sur un très-petit bâtiment, est surpris par deux vaisseaux Espagnols, l'un & l'autre de soixante canons. *Vous êtes, dit-il à ses camarades, trop expérimentés pour ne pas connoître le péril que nous courons, & trop braves pour le craindre. Il faut ici tout ménager & tout hasarder, se défendre & attaquer en même-temps. La valeur, la ruse, la témérité, le désespoir même, tout doit être mis en usage dans cette occasion. Redoutons l'ignominie, redoutons la barbarie de nos ennemis; & pour leur échapper, combattons.*

Après ce discours, reçu avec acclamation, il appelle le plus intrépide des Flibustiers, & lui ordonne publiquement de mettre le feu aux poudres au premier signal qu'il lui en fera; témoignant par cette résolution qu'il n'y a de salut que dans la mort même, ou dans le courage. Montrant ensuite de la main les ennemis: *C'est entre leurs bâtiments, dit-il, qu'il nous faut passer, & tirer à droite & à gauche comme vous savez faire.* Ce mouvement est exécuté avec une rapidité, une résolution extraordinaires. On ne prend pas à la vérité les bâtiments, mais on en éclaircit si bien les équipages, qu'ils ne peuvent ou n'osent continuer le combat contre une poignée d'hommes intrépides, qui, même en se retirant, remportent l'honneur de la victoire. Le Commandant Espagnol va payer de sa tête la honte que son ignorance & sa lâcheté impriment à sa nation. Dans tous les combats, les Flibustiers montroient la même intrépidité.

Lorsqu'ils avoient fait un butin considérable, ils se rendoient dans les premiers temps à l'isle de la

Tortue pour faire leurs partages ; dans la suite les François allèrent à Saint-Domingue , & les Anglois à la Jamaïque. Tous juroient qu'ils n'avoient rien détourné du pillage. Si , ce qui fut très-rare , quelqu'un étoit convaincu de parjure , à la première occasion , il étoit abandonné comme infâme sur quelque côte déserte. Les premières distributions étoient toujours pour ceux qui avoient été mutilés dans les combats. La perte d'une main , d'un bras , d'un pied se payoit deux cents écus. Pour un œil ou pour un doigt , on ne recevoit que la moitié de cette somme. Pendant deux mois , les blessés recevoient trois livres par jour pour leur pansement. S'il ne se trouvoit pas de quoi remplir ces obligations sacrées , l'équipage entier étoit obligé de reprendre la course , de la continuer même jusqu'à ce qu'il y eût des fonds suffisants pour acquitter une dette si respectable.

Ce qui restoit , après ces actes de justice & d'humanité , étoit partagé. Le Commandant n'avoit étroitement droit qu'à un seul lot comme les autres : mais il lui en étoit accordé trois ou quatre , selon qu'on étoit plus ou moins content de son intelligence , de sa valeur & de sa conduite. Si le bâtiment n'appartenoit pas à l'équipage , celui qui l'avoit fourni , avec les munitions de guerre & de bouche , emportoit le tiers des prises. Jamais la faveur n'influa dans le partage. Tout étoit tiré rigoureusement au sort. Cette probité s'étendoit jusqu'aux morts. Leur part étoit donnée à leur compagnon. Si quelqu'un n'en laissoit point , sa part étoit envoyée à sa famille. Au défaut de l'un & de l'autre , elle étoit distribuée aux pauvres & aux églises , qui devoient prier pour celui au nom duquel se faisoient ces largesses , fruit d'un brigandage inhumain , mais forcé.

Ensuite commençoient les profusions de tous les genres. La fureur du jeu, du vin, des femmes, de toutes les débauches, étoit portée à des excès qui ne finissoient qu'avec l'abondance. La mer revoit sans habits, sans vivres, absolument ruinés, des hommes qu'elle venoit d'enrichir de plusieurs millions. Les nouvelles faveurs qu'elle leur prodiguoit, avoient la même destinée. Si l'on demandoit à ces insensés quel plaisir ils trouvoient à dissiper si rapidement ce qu'ils avoient acquis avec tant de risques, ils répondoient ingénument : » Exposés, » comme nous le sommes, à une infinité de dan- » gers, notre sort est bien différent de celui des » autres hommes. Aujourd'hui vivants, demain » morts, que nous importe d'amasser ? Nous ne » comptons que sur le jour où nous vivons, ja- » mais sur celui que nous avons à vivre. Notre » soin est plutôt de consumer la vie que de la con- » server ».

Les colonies Espagnoles, qui s'étoient flattées que leurs malheurs auroient un terme, désespérées de se voir continuellement la proie de ces brigands, se dégoûtèrent de la navigation. Elles sacrifièrent ce que leur liaison leur procuroit de force, de commodités, de richesses, & formerent presque autant d'Etats isolés. Elles ne se dissimuloient pas les inconvénients de cette conduite : mais la crainte de tomber dans des mains avides & féroces, étoit plus forte que l'honneur, que l'intérêt, que la politique. Telle fut l'époque d'une inaction qui dure encore.

Ce découragement augmenta l'audace des Flibustiers. Ils ne s'étoient montrés jusqu'alors dans les établissemens Espagnols, que pour y enlever, même rarement, quelques subsistances. La diminution de leurs prises les détermina à demander à la terre ce que la mer leur refusoit. Les contrées du

continent les plus riches & les plus peuplées, furent pillées & dévastées. La culture tomba comme la navigation; & les Espagnols n'osèrent pas plus fréquenter leurs chemins que leurs parages.

Parmi les Flibustiers qui se distinguèrent dans cette nouvelle carrière, Montbars, gentilhomme Languedocien, se fit un nom singulier. Le hasard ayant fait tomber entre ses mains dès l'enfance, une relation détaillée des cruautés commises dans le Nouveau-Monde, il conçut contre la nation qui avoit produit tant de maux, une haine qu'il portoit jusqu'à la frénésie. On raconte à ce sujet, qu'étant au college, & jouant dans une piece le rôle d'un François qui avoit un démêlé avec un Espagnol, il se jeta sur son interlocuteur avec tant de rage, qu'il l'auroit étranglé, si on ne le lui eût arraché des mains. Son imagination enflammée lui représentoit sans cesse des peuples innombrables, égorgés par les monstres sortis de l'Espagne. Il ne respiroit que l'ardeur d'expier tant de sang innocent. L'enthousiasme de l'humanité devint en lui une fureur plus cruelle encore que la soif de l'or ou le fanatisme de religion qui avoient immolé tant de victimes. On eût dit que leurs mânes crioient vengeance au fond de son ame. Il entendit parler *des freres de la côte*, comme des ennemis les plus implacables du nom Espagnol, & il s'embarqua pour les aller joindre.

On rencontre dans la route un vaisseau Espagnol qui fut attaqué, & aussi-tôt abordé: c'étoit l'usage du temps. Montbars fondit le sabre à la main sur les ennemis, se fit jour au milieu d'eux, & se portant deux fois d'un bout du bâtiment à l'autre, massacra tout ce qui se trouvoit sur son passage. Lorsqu'il eut forcé l'ennemi de se rendre, laissant à ses compagnons toute la joie

d'un riche butin , on le vit contempler avec une volupté fanguinaire les cadavres entassés de cette nation , à laquelle il avoit juré une haine infatiable de carnage.

Cette fureur eut bientôt de nouvelles occasions de se signaler , sans s'affouvir. Le vaisseau qui le portoit arrive à la côte de Saint-Domingue. Les François de l'isle y portent peu de rafraîchissements , & alleguent pour excuse que l'Espagnol a ravagé leurs établissemens. " Comment le souffrez-vous , » dit brusquement Montbars ? Nous ne le souffrons » pas non plus , repliquent-ils du même ton , & » l'ennemi nous connoît bien. Aussi a-t-il pris le » temps où nous étions à la chasse. Mais nous al- » lons joindre quelques-uns de nos camarades en- » core plus maltraités que nous , & alors on verra » beau jeu. Si vous voulez , reprend Montbars , je » marcherai à votre tête , non pour vous comman- » der , mais pour m'exposer le premier ". Ces barbares , jugeant favorablement de lui , acceptent sa proposition. Le jour même , on joint les Espagnols , & le nouvel agrégé fond sur eux avec une impétuosité qui étonne les plus intrépides. Rien n'échappe à sa fureur. Le reste de sa vie fut digne de cette première action. Il fit tant de mal sur terre & sur mer à cette nation , qu'il lui en resta le surnom d'*Exterminateur*.

Sa férocité , celle des autres Flibustiers qui suivoient ses traces , ayant déterminé les Espagnols à s'enfermer dans leurs places , on prit parti de les y attaquer. Ce nouveau genre de guerre exigeoit des forces considérables , & les associations devinrent plus nombreuses. La première qui eut de l'éclat , fut formée par l'Olonois , qui tiroit son nom des Sables-d'Olone , sa patrie. Du vil état d'engagé , il s'étoit élevé par degrés au commandement

de deux canots & de vingt-deux hommes. Avec ces moyens, il parvient à se rendre maître sur la côte de Cuba, d'une frégate Espagnole. Un esclave ayant vu achever tous les blessés, & craignant pour sa vie, veut la racheter par un aveu perfide, mais bien digne du rôle qu'on lui avoit destiné. Le Gouverneur de la Havane, dit-il, l'avoit embarqué pour servir de bourreau à tous les Flibustiers qu'il avoit condamnés d'avance à être pendus, ne doutant pas qu'ils ne fussent faits prisonniers. A ces mots, le féroce l'Olonois saisi de rage, se fait amener les Espagnols l'un après l'autre, & leur coupe la tête, suçant à chaque fois le sang qui dégoutte de son sabre. Il se rend ensuite au Port-au-Prince, où étoient quatre bâtimens destinés à lui donner la chasse. Il les prend, jette leurs équipages à la mer, & ne fait grace qu'à un seul homme, qu'il envoie au Gouverneur de la Havane, avec une lettre dans laquelle il lui marque ce qu'il vient de faire, & l'avertit que ce traitement est réservé à tous les Espagnols qui tomberont entre ses mains, à lui-même, s'il a ce malheur. Après cette expédition, il échoue ses canots, ses prises, & se rend avec la frégate seule à la Tortue.

Il y trouva le Basque, fameux pour avoir pris sous le canon même de Porto-Belo, un vaisseau de guerre chargé de cinq ou six millions de livres, & pour d'autres actions tout aussi hardies. Les deux aventuriers publièrent qu'ils partoient ensemble pour l'exécution d'un grand projet, & quatre cents quarante hommes les joignirent. Ce corps, le plus nombreux qu'eussent encore formé les Flibustiers, se porta sur la baie de Venezuela, qui s'enfonce cinquante lieues dans les terres. Le fort qui en défendoit l'entrée fut emporté, le canon encloué, & la garnison de deux cents cinquante hommes passée

au fil de l'épée. On se rembarque, on arrive à Maracaïbo, bâtie sur la rive occidentale du lac de ce nom, à dix lieues de son embouchure. Cette ville, enrichie par son commerce de cuirs, de tabac & de cacao, étoit abandonnée. Les habitants s'étoient retirés avec leurs effets, à l'autre côté de la baie. Si les Flibustiers n'avoient pas perdu quinze jours dans la débauche, ils auroient trouvé à Gibraltar, vers l'extrémité du lac, ce qu'on vouloit soustraire à leur avidité. Mais ils n'y rencontrèrent que des retranchements nouvellement construits, qui leur coûtèrent beaucoup de sang pour une victoire inutile. Déjà tous les effets précieux en avoient été transportés plus loin. Dans leur dépit, ils brûlent Gibraltar. Maracaïbo auroit subi le même sort, s'il n'eût été racheté. Avec le prix de sa rançon, ils emportèrent de cette place les croix, les tableaux, les cloches, dans le dessein, disoient-ils, de bâtir une chapelle dans l'isle de la Tortue, & d'y consacrer cette partie de leur butin. Telle étoit la religion de ces hommes féroces, qui ne pouvoient offrir au ciel que leurs rapines & leurs brigandages.

Tandis qu'ils dissipoient follement les dépouilles de la côte de Venezuela, Morgan, le plus accrédité des Flibustiers Anglois, partit de la Jamaïque pour attaquer Porto-Belo. Ses mesures étoient si bien concertées, qu'il surprit la ville, & s'en rendit maître sans combattre. Pour entrer avec la même facilité dans les forts, il fit appliquer les échelles par les femmes & par les Prêtres, persuadé que la galanterie & la superstition des Espagnols ne leur permettroient pas de tirer sur ce qu'ils aimoient, sur ce qu'ils respectoient le plus. Mais la garnison ayant résisté à ce piège, il fallut la vaincre de force, & l'on acheta par beaucoup de sang les trésors qui furent emportés de ce port célèbre.

Une conquête encore plus importante , c'étoit celle de Panama. Pour la faire réussir , Morgan crut devoir aller sur les parages de Costa-Rica , chercher des guides dans l'isle Sainte-Catherine , où les mal-fauteurs des Indes Espagnoles étoient confinés. Ce poste étoit si bien fortifié , qu'il auroit dû arrêter dix ans entiers le guerrier le plus intrépide. Cependant , dès que les pirates parurent , le Gouverneur envoya secretement pour savoir comment il pourroit se rendre , sans être accusé de lâcheté. On arrêta que Morgan insulteroit pendant la nuit un fort détaché ; que le Commandant fortiroit de la citadelle pour aller au secours de cet ouvrage important ; que les assaillants viendroient ensuite le prendre par-derriere , & le feroient prisonnier ; ce qui entraîneroit la reddition de la place. Il fut convenu aussi qu'on tireroit avec beaucoup de vivacité de part & d'autre , mais qu'on ne tueroit personne. Cette comédie fut jouée admirablement. Les Espagnols , sans avoir couru de risque , eurent l'air d'avoir fait leur devoir ; & les Flibustiers , après avoir détruit de fond en comble les fortifications , après avoir embarqué d'immenses munitions de guerre qu'ils avoient trouvées à Sainte-Catherine , tournerent leurs voiles vers le Châgre , la seule voie qui leur fût ouverte pour arriver au terme de leurs espérances.

A l'embouchure de cette riviere importante étoit un fort , construit sur un roc escarpé , que battoient les flots de la mer. Ce boulevard d'un accès difficile , étoit défendu par un Officier d'une intrépidité , d'une capacité rares , & par une garnison digne de son chef. Les Flibustiers éprouverent pour la premiere fois une résistance égale à leur opiniâtreté. L'on pouvoit douter s'ils vaincroient ou leveroient le siege , quand un heureux hasard vint au

secours de leur gloire & de leur fortune. Le Commandant fut tué, le feu prit au fort, & l'assailant profita de ce double malheur pour emporter la place.

Il laissa ses vaisseaux à l'ancre, avec les gens nécessaires pour les garder, & sur ses chaloupes remonta le fleuve l'espace de quarante-trois milles, jusqu'à Crucès, où il finissoit d'être navigable. Il continua son chemin par terre jusqu'à Panama, qui n'en étoit éloigné que de cinq lieues. Sur une vaste prairie, qui est devant la ville, il rencontra des troupes nombreuses qu'il dissipa sans beaucoup d'efforts, & il entra dans la place abandonnée.

On y trouva des trésors immenses, cachés dans les puits & dans les caveaux. On arrêta de riches effets sur des bateaux que la basse marée avoit laissés à sec. Les forêts voisines rendirent des dépôts précieux. Peu contents de ce butin, les partis de Flibustiers qui couroient les campagnes, employèrent les plus affreux tourments, pour faire avouer aux Espagnols, aux Negres, aux Indiens qu'ils déterroient, le lieu où ils avoient récelé leurs richesses & celles de leurs maîtres. Un mendiant, conduit par le hasard dans un château que la peur avoit fait abandonner, y trouva des habits, dont il se revêtit. A peine avoit-il changé de décoration, qu'il fut aperçu par ces pirates, qui lui demanderent où étoit son or. Ce malheureux montra les haillons qu'il venoit de quitter. Aussi-tôt il fut mis à la question ? & comme on ne put en rien tirer, on le livra à des esclaves qui l'acheverent. C'est ainsi que les Espagnols rendoient les trésors du Nouveau-Monde comme ils les avoient amassés, dans le sang & les supplices.

Au milieu de tant d'horreurs, le féroce Morgan devint amoureux. Son caractère n'étoit pas propre

à inspirer de tendres desirs. Il voulut triompher, par la violence, de la belle Espagnole qui tourmentoit son cœur farouche. *Arrête*, lui cria-t-elle, en s'arrachant de ses bras avec précipitation, *arrête. Crois-tu me ravir l'honneur, comme tu m'as ôté les biens & la liberté? Apprends que je puis mourir, & me venger.* A ces mots, elle tire de dessous sa robe un poignard qu'elle lui auroit plongé dans le cœur, s'il n'eût évité le coup.

Cependant, toujours brûlant d'une passion que cette opiniâtre résistance avoit changée en rage, aux soins employés pour gagner cette captive, il fit succéder des traitements barbares. Mais l'Espagnole inébranlable irritoit & repouffoit toutes les fureurs de Morgan, lorsque les pirates témoignant leur indignation de se voir retenus un mois entier dans l'inaction par un caprice qu'ils trouvoient extravagant, il fallut céder à leurs murmures. Panama fut brûlé. On se mit en route avec un grand nombre de prisonniers dont on reçut la rançon quelques jours après, & on arriva à l'embouchure du Châgre avec un butin immense.

Avant le point du jour fixé pour le partage, tandis que tout étoit enseveli dans un sommeil profond, Morgan avec les principaux Flibustiers de sa nation, fit voile pour la Jamaïque sur un navire où il avoit embarqué les plus riches dépouilles d'une ville qui servoit d'entrepôt au commerce de l'Ancien & du Nouveau-Monde. Cette infidélité, dont il n'y avoit pas d'exemple, causa une rage inexprimable. Les Anglois suivirent le voleur dans l'espérance d'arracher de ses mains la proie dont il avoit frustré leurs droits & leur avidité. Pour les François associés à la même perte, ils se retirèrent à la Tortue, d'où ils firent diverses expéditions. Mais elles furent médiocres jusqu'en

1683, qu'ils en tenterent une de la plus grande importance.

Le projet en fut formé par Vand-Horn, natif d'Ostende, mais qui toute sa vie avoit servi avec les François. Son intrépidité ne lui permit jamais de souffrir une marque de foiblesse parmi ceux qui s'associoient à lui. Dans l'ardeur du combat, il parcouroit son vaisseau, observoit ses gens l'un après l'autre, & tuoit sur le champ ceux qui baïsoient la tête, au bruit imprévu des coups de pistolet, de fusil, de canon. Cette étrange discipline l'avoit rendu la terreur des lâches & l'idole des braves. Du reste, il partageoit volontiers avec les gens de cœur ses immenses richesses, fruit d'un courage si bien aguerré. Pour l'ordinaire, il faisoit la course avec une frégate qui lui appartenoit. Ses nouveaux projets exigeant de plus grandes forces, il appella à lui Granmont, Godefroy, Jonqué, trois François fameux par leurs exploits, & le Hollandois Laurent de Graff, encore plus célèbre qu'eux. Douze cents Flibustiers se joignirent à ces chefs si renommés, & l'on partit sur six bâtimens pour la Vera-Cruz.

Le débarquement se fit à la faveur des ténèbres, à trois lieues de la place, où l'on arriva sans avoir été découvert. Le Gouverneur, le fort, les casernes, les postes importants, tout ce qui étoit capable de faire quelque résistance, étoit pris lorsque le jour parut. Les citoyens, hommes, femmes, enfants furent enfermés dans les églises, où ils s'étoient réfugiés. A la porte de chaque temple, on avoit roulé des barils de poudre, pour faire sauter l'édifice. Un Flibustier, la meche allumée, devoit y mettre le feu au moindre signal de soulèvement.

Pendant qu'on tenoit ainsi la ville dans la conf-

ternation, elle fut pillée à loisir; & après avoir embarqué ce qu'elle avoit de plus riche, on proposa aux citoyens qu'on tenoit en prison dans l'asyle des temples, de racheter leur vie & leur liberté par une contribution de 10,000,000 livres. Ces malheureux, qui n'avoient ni bu, ni mangé depuis trois jours, acceptèrent avec joie la proposition. La moitié de la somme fut payée le jour même. On attendoit l'autre moitié de l'intérieur des terres, lorsqu'on apperçut sur les hauteurs un corps considérable de troupes, & près du port une flotte de dix-sept vaisseaux qui arrivoit d'Europe. A la vue de ces forces, les Flibustiers, sans s'étonner, se retirèrent tranquillement avec quinze cents esclaves qu'ils emmenerent comme un foible dédommagement du reste de la somme qu'ils attendoient, & dont ils renvoyerent la liquidation à un temps plus convenable. Ces brigands croyoient de bonne foi que tout ce qu'ils pilloient, ou exigeoient à main armée, sur les côtes où ils étoient descendus, leur appartenoit; & que Dieu & leur épée leur donnoient un droit acquis, non-seulement sur les capitaux des contributions dont ils se faisoient signer l'engagement, mais sur l'intérêt même de ces fonds à recouvrer.

Leur retraite fut brillante & audacieuse. Ils passerent fièrement au milieu de la flotte Espagnole, qui n'osa pas tirer un coup de canon: elle craignoit même d'être attaquée & battue. Il est vraisemblable qu'on n'en auroit pas été quitte pour la peur, si les bâtimens flibustiers n'avoient pas été chargés d'argent, ou si la flotte ennemie avoit eu sur son bord d'autres richesses que des marchandises dont ces corsaires faisoient peu de cas.

Il n'y avoit pas un an qu'ils étoient revenus du golfe du Mexique, lorsque la fureur d'aller piller

le Pérou s'empara de tous les esprits. On espéra, sans doute, trouver plus de trésors sur une mer, pour ainsi dire intacte & neuve, que dans celle qui étoit au pillage depuis si long-temps. Les Anglois, les François, les bandes même particulières des deux nations formerent, sans s'être concertés, ce plan, à la même époque. Quatre mille hommes prirent la route de cette partie du nouvel hémisphère. Les uns se rendirent par la terre ferme, les autres par le détroit de Magellan, au terme de leurs espérances. Si leur intrépide férocité avoit été dirigée par un homme habile & d'autorité vers un but unique, cette importante colonie étoit perdue pour l'Espagne. Leur caractère s'opposoit invinciblement à une union si rare. Ils formerent toujours plusieurs corps séparés, & quelquefois jusqu'à dix ou douze qui se quittoient & se rapprochoient au moindre caprice. Grogner, Lécuyer, Picard, le Sage étoient les plus accrédités parmi les François; & chez les Anglois, David, Suams, Pitre, Wilner & Touflé,

Ceux de ces aventuriers qui étoient passés dans la mer du Sud par le détroit de Darien, se jetterent en arrivant dans les premiers bateaux qu'ils trouverent sur la côte. Leurs camarades venus sur leurs propres bâtimens, n'étoient guere mieux équipés. Dans cet état de foiblesse, ils repousserent, ils coulerent à fond ou ils prirent tous les vaisseaux qu'on arma contre eux. Alors s'arrêta la navigation des Espagnols. Pour avoir des vivres, il fallut aborder la côte; il fallut marcher au pillage des villes où le butin étoit enfermé. On surprit ou l'on força Seppo, Pueblo-Nuevo, Léon, Reulejo, Pueblo-Viego, Chiriquita, Esparza, Grenade, Villia, Nicoya, Tecoantepec, Mucmeluna, Chulutequa, la Nouvelle-Ségovie, & Guayaquil plus considérable que les autres villes.

Grognier revenoit d'une de ces expéditions rapides. Un défilé qu'il devoit passer étoit occupé par des bataillons retranchés qui offroient de ne pas troubler sa retraite, s'il consentoit à relâcher les prisonniers qu'il avoit faits. *Mes prisonniers, dit-il, il faut couper leurs chaînes à coup de sabre : quant au passage, mon épée me l'ouvrira.* Cette réponse lui valut une victoire, & il continua paisiblement sa marche.

L'épouvante étoit générale dans l'Empire. L'approche des Flibustiers, la crainte seule de les voir arriver disperçoit les peuples. Amollis par le luxe le plus extravagant, énervés par l'exercice paisible de la tyrannie, abrutis comme leurs esclaves, les Espagnols n'attendoient pas l'ennemi, sans être vingt contre un, & encore étoient-ils battus. Rien en eux ne portoit l'empreinte de la fierté, de la noblesse de leur origine. Leur abrutissement étoit tel que l'art de la guerre leur étoit étranger, qu'ils connoissoient à peine les armes à feu. On ne les trouvoit que peu supérieurs aux Américains dont ils fouloient la cendre. Cette étrange dégradation étoit augmentée par l'idée qu'ils s'étoient formée des hommes féroces qui les attaquoient. Leurs Moines leur avoient peint ces brigands avec les traits hideux qu'on donne aux monstres de l'enfer, & eux-mêmes ils avoient chargé le tableau. Ce portrait d'une imagination effarouchée, imprimoit dans toutes les âmes la haine avec la terreur.

Malgré l'excès de son ressentiment, l'Espagnol ne savoit se venger que d'un ennemi qui n'étoit plus à craindre. Aussi-tôt que les Flibustiers étoient partis d'un endroit qu'ils avoient pillé, si quelqu'un d'eux avoit péri dans l'attaque, on déterroit son cadavre, on le mutiloit, on le faisoit passer par tous

les genres de supplice qu'on eût voulu rassembler sur l'homme vivant. L'horreur qu'on avoit pour les Flibustiers s'étendoit sur les endroits même qu'ils avoient fouillés de carnage. On excommunioit les villes qu'ils avoient prises ; on devoit à l'anathême les murailles & le sol des places dévastées, & les habitants les abandonnoient pour toujours.

Cette rage impuissante & puérile ne pouvoit qu'enhardir celle de leurs ennemis. Lorsqu'ils prenoient une ville, elle étoit livrée aux flammes, à moins qu'on ne leur payât une contribution proportionnée à ce qu'elle pouvoit valoir. Les prisonniers qu'ils faisoient étoient massacrés sans pitié, si le gouvernement ou les particuliers ne les rachetoient. Ils n'acceptoient pour rançon que de l'or, des perles ou des pierreries. L'argent trop commun, trop pesant pour sa valeur, les auroit embarrassés. Enfin, le fort, dont les vicissitudes laissent rarement le crime sans punition, & les malheurs sans dédommagement, expia la conquête du Nouveau-Monde, & les Indiens furent pleinement vengés des Espagnols.

Mais il arriva ce qui arrive presque toujours. Ceux qui faisoient le mal en jouirent peu. Plusieurs périrent dans le cours de ce brigandage, par l'influence du climat, par la misère, ou par la débâche. Il y en eut qui firent naufrage au détroit de Magellan & au cap de Horn. La plupart de ceux qui tenterent de gagner par terre la mer du Nord, laisserent la vie ou les dépouilles dont ils étoient chargés, dans les embuscades qu'on leur dressa. Les colonies Angloises & Françoises furent très-peu enrichies par une expédition qui avoit duré quatre ans, & se trouverent avoir perdu les plus intrépides de leurs habitants.

Dans le temps qu'on ravageoit la mer du Sud,
celle

celle du Nord étoit encore menacée par Granmont. C'étoit un gentilhomme Parisien, qui avoit servi avec quelque distinction en Europe, & que sa fureur pour le vin, pour le jeu, pour les femmes avoit conduit parmi les corsaires. Il avoit peut-être assez de vertus pour racheter tant de vices, de la grace, de la politesse, de la générosité, de l'éloquence, un sens très-droit, une valeur distinguée, qui l'avoient bientôt fait regarder comme le premier des Flibustiers François. Dès qu'on fut qu'il alloit armer, mille braves se rangerent autour de lui. Le Gouverneur de Saint-Domingue, qui avoit fait enfin goûter à sa Cour le projet si sage & si juste de fixer les forbans & de les rendre cultivateurs, voulut empêcher l'expédition projetée, & la défendit de la part du Roi. Granmont, qui avec plus d'esprit que ses pareils n'en étoit pas plus docile, répondit avec fierté : *Comment Louis peut-il désapprouver un dessein qu'il ignore, & dont la résolution n'est formée que depuis peu de jours ?* Cette réponse charma tous les Flibustiers, qui s'embarquerent sans délai en 1685, pour aller attaquer Campêche.

Le débarquement se fit sans résistance. On fut assailli à quelque distance du rivage par huit cents Espagnols qu'on battit, & qu'on poursuivit jusqu'à la ville. On y entra avec eux. Le canon qui s'y trouva fut tourné contre la citadelle. Comme il ne faisoit que très-peu d'effet, on cherchoit quelque stratagème pour se rendre maître de la place, lorsqu'on fut averti qu'elle étoit abandonnée. Il n'y étoit resté qu'un canonier, un Anglois, & un Officier plein d'honneur, qui avoit mieux aimé s'exposer à tout, que de fuir lâchement comme les autres. Le Général Flibustier le reçut avec distinction, le renvoya généreusement, lui fit rendre tout ce qui lui appartenoit, & y joignit de fort beaux présents;

tant l'honneur , le courage & la fidélité confervent d'ascendant sur ceux même qui semblent violer tous les droits de la société !

Les vainqueurs de Campêche employèrent deux mois à fouiller tous les environs de la ville à douze ou quinze lieues , enlevant tout ce que les fuyards avoient cru sauver. Lorsqu'on eut embarqué toutes les richesses trouvées , soit au-dedans , soit au-dehors de la place , on proposa au Gouverneur de la Province qui tenoit la campagne avec neuf cents hommes , de racheter sa capitale. Son refus décida l'incendie de la ville , la destruction de la forteresse. Les François voulurent célébrer la fête de leur Roi , le jour de Saint-Louis. Dans les transports du patriotisme , de l'ivresse , de l'amour national pour le Prince ; ils brûlerent pour un million de bois de Campêche , qui faisoit une riche portion de leur butin. Après cette folie éclatante , dont il n'y a que des François qui puissent se glorifier , ils reprirent la route de Saint-Domingue.

Le peu d'utilité que les Flibustiers Anglois & François avoient retiré de leurs dernières expéditions dans le continent , les avoit ramenés insensiblement à leurs brigandages ordinaires. Les uns & les autres ne s'occupoient plus qu'à faire la guerre aux navigateurs , lorsque les François se virent renagés par les circonstances dans une carrière dont tout les dégoûtoit.

Quelques particuliers entreprenants avoient équipé en 1697 dans les ports de France , sous la protection du gouvernement , sept vaisseaux de ligne & un nombre proportionné de bâtimens d'un ordre inférieur. La flotte commandée par le Chef d'escadre Pointis , portoit des troupes de débarquement. Cet armement étoit destiné contre Carthagene , une des villes les plus riches du Nouveau-Monde & la mieux

fortifiée. On prévoyoit de grandes difficultés dans cette entreprise ; mais on espéra qu'elles seroient surmontées, si les Flibustiers vouloient la seconder ; & ils s'y engagèrent pour plaire à Ducasse, gouverneur de Saint-Domingue, qui étoit leur idole & qui méritoit de l'être.

Ces hommes, dont rien n'arrêtoit l'audace, firent encore plus qu'on n'attendoit d'eux. Ils ne virent pas plutôt un commencement de breche aux fortifications de la ville basse, qu'ils monterent à l'assaut, & planterent leurs drapeaux sur la muraille. D'autres ouvrages furent emportés avec la même intrépidité. La place se rendit, & sa soumission fut l'ouvrage des Flibustiers.

Des forfaits de tous les genres suivirent cet événement. Le Général, homme injuste, avare & cruel, viola la capitulation dans tous les points. Quoique la crainte d'une armée qui se formoit dans l'intérieur des terres, l'eût fait consentir à laisser aux habitants la moitié de leurs richesses mobilières, tout fut abandonné au plus horrible brigandage. Les officiers furent les premiers voleurs. Ce ne fut qu'après qu'ils se furent gorgés de pillage, qu'il fut permis aux soldats de fouiller les maisons. Pour les Flibustiers, on les occupoit, hors de la ville pendant qu'on s'emparoit de l'or.

Pointis prétendit que le butin ne passoit pas sept ou huit millions de livres. Ducasse le portoit à trente, & d'autres à quarante. Quel qu'il fût, les Flibustiers, selon leurs conventions, en devoient avoir le quart. Cependant il leur fut signifié que leur profit se réduisoit à quarante mille écus.

On avoit mis à la voile, lorsque cette proposition fut faite aux hommes intrépides qui avoient décidé la victoire. Indignés d'un traitement qui bleffoit si visiblement leurs droits & leurs espéran-

ces, ils résolurent d'aborder sur le champ le *sceptre* que montoit Pointis, trop éloigné dans ce moment des autres vaisseaux, pour être secouru à temps. Cet infâme Commandant alloit être massacré, quand un des mécontents s'écria : *Freres, pourquoi nous en prendre à ce chien ? Il n'emporte rien à nous. Il a laissé notre part à Carthagene, c'est-là qu'il la faut aller chercher.* Cette proposition est reçue avec acclamation. Une joie féroce succede tout-à-coup au noir chagrin qui dévorait ces brigands ; & sans délibérer davantage, tous leurs bâtimens cinglent vers la ville.

Reçus dans la place sans opposition, les Flibustiers enferment tous les hommes dans le temple principal, & leur tiennent ce langage :

» Nous n'ignorons pas que nous ne sommes à
 » vos yeux que des gens sans religion, sans foi,
 » des êtres infernaux plutôt que des hommes.
 » L'horreur que vous nous portez s'est manifestée
 » dans les termes injurieux par lesquels vous af-
 » fectez de nous désigner, & votre défiance par
 » le refus que vous avez fait de traiter avec nous
 » de votre capitulation. Vous nous voyez les ar-
 » mes à la main & maîtres de nous venger. La
 » pâleur qui s'est répandue sur vos visages décele
 » à quels supplices vous vous attendez, & votre
 » conscience vous dit sans doute que vous les mé-
 » ritez. Soyez enfin défabusés, & reconnoissez,
 » dans ce moment, que c'est à l'infâme Général sous
 » lequel nous vous avons combattus, & non pas
 » à nous que doivent être donné les titres odieux
 » dont vous nous flétrissez. Le perfide à qui nous
 » avons ouvert les portes de votre ville, dans la-
 » quelle il ne fût jamais entré sans nous, s'est em-
 » paré du prix de notre péril & de notre coura-
 » ge ; & c'est son injustice qui nous ramene ici,

» malgré nous. C'est à notre modération à justifier
» notre sincérité. Hâtez-vous de nous délivrer
» 5,000,000 livres ; nous n'exigeons pas davanta-
» ge ; & nous jurons , sur notre honneur , de nous
» éloigner sur le champ. Mais si vous vous refusez
» à une si modique contribution , regardez nos sa-
» bres. Nous jurons sur eux de n'épargner per-
» sonne ; & lorsque les malheurs qui vous mena-
» cent seront tombés sur vos têtes , sur celles de
» vos femmes & de vos enfants , n'en accusez que
» vous ; n'en accusez que l'indigne Pointis que
» nous abandonnons d'avance à votre malédic-
» tion ».

Après ce discours , un orateur sacré monte en chaire , & emploie l'éloquence de ses mœurs , de son autorité , de la parole , pour convaincre ses auditeurs de la nécessité de livrer sans réserve tout ce qui pouvoit leur rester d'or , d'argent & de bijoux. La quête qui suit le sermon n'ayant pas produit l'effet qu'on en attendoit , le pillage est ordonné. Il s'étend , sans de grands succès , des maisons aux églises & aux tombeaux. Enfin , les instruments de la torture s'apprêtent.

On fait deux citoyens des plus distingués & deux encore , pour leur arracher où sont cachées les richesses du fisc , où sont cachées les richesses des particuliers. Tous répondent séparément avec tant de franchise & de fermeté , qu'ils l'ignorent , que l'avarice même en est désarmée. Cependant quelques coups de fusil sont tirés pour faire croire que ces malheureux ont eu la tête cassée. Chacun craint cette destinée ; & dès le soir même , 1,000,000 livres est porté aux pieds des Flibustiers. Les jours suivans leur rendent aussi quelque chose. Désespérant enfin de rien ajouter à ce qu'ils ont reçu , ils se rembarquent. Un malheureux hasard les conduit

au milieu d'une flotte Angloise & Hollandoise , alliée de l'Espagne. Plusieurs de leurs petits bâtimens font pris ou coulés à fond. Le reste se fauve à Saint-Domingue.

Tel fut le dernier événement mémorable de l'histoire des Flibustiers.

La séparation des Anglois & des François , lorsque la guerre du Prince d'Orange divisa les deux nations ; les heureux efforts de l'un & l'autre gouvernement , pour accélérer la culture de leurs colonies , par le travail de ces hommes entreprenans , la sagesse qu'on eut de fixer les plus accrédités d'entre eux , en leur confiant des postes civils ou militaires ; la protection qu'ils furent obligés de donner successivement aux possessions Espagnoles qu'ils avoient ravagées jusqu'alors ; l'impossibilité de remplacer tant d'hommes extraordinaires qui périssoient tous les jours : toutes ces causes , & cent autres , se réunirent pour anéantir la société la plus singulière qui eût jamais existé. Sans système , sans loix , sans subordination , sans moyens , elle devint l'étonnement de son siècle , comme elle le fera de la postérité. Elle auroit subjugué l'Amérique entière , si elle avoit eu l'esprit de conquête comme elle avoit celui de brigandage.

L'Angleterre , la France , la Hollande , firent passer à diverses reprises de nombreuses flottes dans le Nouveau-Monde. L'intempérie du climat , le défaut de subsistances , le découragement des troupes , ruinerent les projets les mieux concertés. Aucune de ces nations n'y acquit de la gloire , n'y fit des progrès considérables. Sur le théâtre de leur déshonneur , dans les lieux même où elles étoient honteusement repoussées , un petit nombre d'aventuriers qui n'avoient pas de ressource pour faire la guerre même , réussissoient dans les entreprises les plus dif-

ficiles. Ils supplétoient à ce qui leur manquoit du côté du nombre & de la puissance, par leur activité, leur vigilance & leur audace. Une passion démesurée pour l'indépendance & la liberté, produisoit & nourrissoit en eux cette énergie capable de tout entreprendre, de tout exécuter; cette vigueur & cette supériorité que la meilleure tactique, les plus fortes combinaisons, le gouvernement le mieux ordonné, les récompenses les plus honorables, les distinctions les plus marquées ne donneront jamais.

Le principe qui mettoit en activité ces hommes extraordinaires & romanesques, n'est pas facile à démêler. On ne peut pas dire que ce fût le besoin: ils fouloient une terre qui leur offroit d'immenses richesses, recueillies sous leurs yeux, par des gens moins habiles qu'eux. Etoit-ce l'avarice? Ils n'auroient pas dissipé en un jour le butin d'une campagne. Comme ils n'avoient pas proprement une patrie, ce n'étoit point à sa défense, à son agrandissement, à ses vengeances, qu'ils se devoient. L'amour de la gloire, s'ils l'avoient connue, les auroit préservés de cette foule d'atrocités & de crimes, qui offusquoient l'éclat de leurs plus grandes actions. L'espoir du repos ne précipita jamais dans des travaux continuels, dans des dangers inexprimables.

Quelles furent donc les causes morales qui donnerent aux Flibustiers une existence si singulière? Cette terre où la nature sembloit avoir condamné toutes les passions turbulentes à un silence perpétuel; où les hommes avoient besoin de se réveiller d'une léthargie habituelle, par l'ivresse & l'intempérance des festins; où ils vivoient contents de leur repos & de leur ennui: cette terre se trouve tout-à-coup habitée par un peuple bouillant & impé-

tueux, qui semble respirer, avec l'air d'une atmosphère brûlante, l'excès de tous les sentiments, le délire de toutes les passions. Tandis qu'un ciel de feu énerçoit les anciens conquérants du Nouveau-Monde; que les Espagnols, alors si remuants dans leur patrie, partageoient avec les Américains vaincus, l'habitude de l'abattement & de l'indolence; des hommes sortis des climats les plus tempérés de l'Europe, alloient puiser sous l'équateur des forces inconnues à la nature.

Veut-on remonter aux sources de cette révolution, on verra que les Flibustiers avoient vécu dans les entraves des gouvernements Européens. Le ressort de la liberté, comprimé dans les ames depuis des siècles, eut une activité incroyable, & produisit les plus terribles phénomènes qu'on ait encore vus en morale. Les hommes inquiets & enthousiastes de toutes les nations, se joignirent à ces aventuriers au premier bruit de leurs succès. L'attrait de la nouveauté, l'idée & le desir des choses éloignées, le besoin d'un changement de situation, l'espérance d'une meilleure fortune, l'instinct qui porte l'imagination aux grandes entreprises, l'admiration qui mene promptement à l'imitation, la nécessité de surmonter les obstacles où l'imprudence a précipité, l'encouragement de l'exemple, l'égalité des biens & des maux entre des compagnons libres; en un mot, cette fermentation passagere que le ciel, la mer, la terre, la nature & la fortune avoient excitée dans des hommes tour-à-tour couverts d'or & de haillons, plongés dans le sang & dans la volupté, fit des Flibustiers un peuple isolé dans l'histoire, mais un peuple éphémere qui ne brilla qu'un moment.

Cependant on est accoutumé à regarder ces brigands avec une forte d'exécration. Elle est juste,

parce que la fidélité, la probité, le désintéressement, la générosité même qu'ils pratiquoient entre eux, n'empêchoient pas les outrages qu'ils faisoient tous les jours à l'humanité. Mais comment ne pas admirer au milieu de ces forfaits, une foule d'actions héroïques qui auroient fait honneur aux peuples les plus vertueux ?

Des Flibustiers s'étoient chargés, pour une somme, d'escorter un vaisseau Espagnol très-richement chargé. Un d'entre eux osa proposer à ses camarades de faire tout d'un coup leur fortune, en s'emparant de ce bâtiment. Montauban, qui commandoit la troupe, n'eut pas plutôt entendu ce discours, qu'il voulut abdiquer sa place, & demanda d'être mis à terre. Quoi ? nous quitter ! lui dirent ces hommes intrépides. Y a-t-il quelqu'un ici qui approuve la perfidie qui vous fait horreur ? On délibéra sur le champ. On arrêta que le coupable seroit jetté sur la première côte qui se présenteroit. On jura que cet homme sans foi ne seroit jamais reçu dans aucun armement où se trouveroit un seul des braves gens que sa société déshonoroit. Si ce n'est pas là de l'héroïsme, sera-ce dans un siècle où tout ce qu'il y a de grand est tourné en ridicule sous le nom d'enthousiasme, qu'il faudra chercher des héros ?

Non, l'histoire des temps passés n'offre point, & celle des temps à venir n'offrira pas l'exemple d'une pareille association, aussi merveilleuse presque que la découverte du Nouveau-Monde. Il n'y avoit que ce grand événement qui pût y donner lieu, en appelant dans ces régions lointaines tout ce que nos Empires avoient produit d'ames énergiques & violentes.

Ces hommes, d'une trempe peu commune, n'avoient en Europe pour toute fortune que leur épée

& leur audace dont ils firent un si terrible usage en Amérique. Là, ennemis de tous, redoutés de tous, sans cesse exposés aux périls extrêmes, ils devoient regarder chaque jour comme le dernier de leur vie, & dissiper la richesse comme ils l'avoient acquise, s'abandonner à tous les excès de la débauche & de la profusion; au retour d'un combat porter dans leurs festins l'ivresse de la victoire; enlacer de leurs bras sanglants leurs maîtresses; s'assoupir un moment dans le sein de la volupté, & ne se réveiller que pour aller à de nouveaux massacres. Indifférents où ils laisseroient leurs cadavres, sur la terre ou dans le sein des eaux, ils devoient regarder d'un œil également froid la vie & le trépas. Avec un cœur féroce & une conscience égarée, sans liaisons, sans parents, sans amis, sans concitoyens, sans patrie, sans asyle, sans aucun des motifs qui temperent la bravoure par le prix qu'ils attachent à l'existence, ils devoient se livrer en aveugles aux tentatives les plus désespérées. Incapables de supporter l'indigence & le repos; trop fiers pour s'occuper de travaux communs, s'ils n'avoient pas été les fléaux du Nouveau-Monde, ils l'auroient été de celui-ci. S'ils n'étoient pas allés ravager les contrées éloignées, ils auroient ravagé nos Provinces, & laissé un nom fameux dans la liste des grands scélérats.

XI.
Raïsons qui empêchent les Anglois & les Hollandois de faire des conquêtes en Amérique durant la guerre pour la succession d'Espagne.

L'Amérique respiroit à peine. A peine on commençoit à jouir de l'industrie des Flibustiers, devenus citoyens & cultivateurs, que l'ancien monde offrit le spectacle d'une révolution qui fit trembler le nouveau. Charles II, Roi d'Espagne, venoit de finir une carrière agitée. Ses sujets convaincus qu'un Bourbon seul étoit en état de conserver la monarchie sans démembrement, l'avoient pressé sur la fin de sa vie d'appeler à sa succession le Duc d'Anjou. L'idée de voir vingt-deux couronnes transportées

dans une maison rivale & ennemie de la sienne, l'avoit plongé dans de noirs chagrins. Cependant après des combats & des irrésolutions sans nombre, il s'étoit déterminé à cet effort de justice & de magnanimité, qu'il n'étoit pas naturel d'attendre de la foiblesse de son caractère.

L'Europe, fatiguée depuis un demi-siècle des hauteurs, de l'ambition, de la tyrannie de Louis XIV, réunit ses forces pour empêcher l'accroissement d'une Puissance déjà trop redoutable. L'anéantissement où la plus mauvaise administration avoit plongé l'Espagne; l'esprit de bigoterie, & par conséquent de foiblesse, qui dominoit alors en France, procurèrent à la ligue des succès dont on voit peu d'exemples dans l'union de plusieurs Puissances contre une seule. Cette ligue prit un ascendant que des victoires également glorieuses & utiles, augmentoient à chaque campagne. Bientôt il ne resta aux deux Couronnes ni forces, ni réputation. Pour comble de malheur, leurs désastres étoient l'objet de la joie universelle. Tous les cœurs étoient fermés à la compassion.

L'Angleterre & la Hollande, après avoir prodigué leur sang & leurs trésors pour l'Empereur, devoient enfin s'occuper de leurs intérêts qui les appelloient en Amérique. Elle leur offroit des conquêtes riches & faciles. L'Espagne, depuis la destruction de ses galions à Vigo, n'avoit pas un vaisseau; & la France, avant même d'avoir éprouvé ces terribles revers, qui la conduisirent sur les bords du précipice, avoit laissé tomber sa marine. Cette conduite vicieuse avoit un principe éloigné.

Louis XIV, avide dans sa jeunesse de toutes les espèces de gloire, pensa qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son règne, s'il ne créoit une marine formidable. Bientôt ses nombreuses flottes ba-

lancerent les forces combinées de l'Angleterre, de la Hollande, & porterent la terreur de son nom aux extrémités du monde. Mais ce nouveau genre de grandeur ne tarda pas à lui échapper. A mesure que son ambition désordonnée lui suscita de nouveaux ennemis; qu'il se vit obligé d'avoir sur pied un plus grand nombre de troupes; que les frontières de la monarchie s'étendirent, & que les citadelles se multiplièrent, on vit diminuer le nombre de ses vaisseaux. Il n'attendit pas même la nécessité de ces dépenses, pour supprimer une partie des fonds destinés à soutenir sa puissance maritime. Les voyages de la Cour, des édifices inutiles ou trop magnifiques, des objets d'ostentation ou de pur agrément, beaucoup d'autres causes aussi frivoles, absorberent la partie du revenu public qu'auroient exigé les armements. Dès-lors cette branche de la force Française s'affoiblit. Elle tomba insensiblement, & se perdit enfin tout-à-fait dans les malheurs de la guerre élevée pour la succession d'Espagne.

A cette époque, les possessions des deux Couronnes dans les Indes Occidentales, se trouverent sans défense. Elles s'attendoient à chaque instant à devenir la proie de la Grande-Bretagne & des Provinces-Unies, les seuls peuples modernes qui eussent établi leur force politique sur le commerce. D'immenses découvertes avoient mis, il est vrai, dans les mains des Castillans & des Portugais, la possession exclusive de trésors & de productions qui sembloient leur promettre l'empire de l'univers, si les richesses pouvoient le donner: mais ces nations ivres d'or & de sang, n'avoient pas seulement soupçonné qu'un monde nouveau dût soutenir leur puissance dans l'ancien. L'excès & l'abus d'un système fondé sur l'influence que l'Amérique pouvoit

donner en Europe, emportèrent les Anglois & les Hollandois dans une extrémité tout-à-fait opposée.

Ces deux nations, dont l'une n'avoit nuls avantages naturels, & l'autre n'en avoit que de médiocres, avoient saisi de bonne heure les vrais principes du commerce, & les avoient suivis avec plus de persévérance que les différentes situations où elles s'étoient trouvées ne paroissent le leur permettre. Le hasard des circonstances ayant d'abord excité l'industrie de la plus pauvre, elle s'étoit vue rapidement égalée par sa rivale, dont le génie étoit plus ardent & les ressources plus considérables. La guerre d'industrie, excitée par la jalousie, dégénéra bientôt en combats vifs, opiniâtres & sanglants. Ce n'étoient pas seulement des hostilités entre un peuple & un peuple, c'étoit une haine, c'étoit une vengeance de particulier à particulier. La nécessité de se réunir, pour contenir, pour réprimer la France, suspendit ces hostilités. Des succès peut-être trop rapides, trop décisifs, réveillèrent leur animosité. Dans la crainte de travailler à l'agrandissement l'une de l'autre, elles renoncèrent à toute invasion en Amérique. Enfin, la Reine Anne ayant saisi le moment propice pour une paix particulière, elle se fit accorder des avantages qui laisserent la nation rivale de la sienne, fort en-arrière. Dès-lors l'Angleterre fut tout, & la Hollande ne fut rien.

Les années qui suivirent la pacification d'Utrecht XII. rappellerent le siècle d'or à l'univers, qui seroit toujours assez tranquille, si les Européens qui ont porté leurs armes & leurs haines dans les quatre parties du monde, n'en troubloient pas l'harmonie. Les champs ne furent plus jonchés de cadavres. On ne ravagea point la moisson du laboureur. Le navigateur osa montrer son pavillon dans toutes les mers sans crainte des pirates. Les mers ne virent plus leurs

Grande activité qu'on remarque dans les isles de l'Amérique, après la pacification d'Utrecht.

enfants arrachés de leurs foyers pour aller prodiguer leur sang aux caprices d'un Roi imbécille ou d'un Ministre ambitieux. Les nations ne s'affocierent plus pour servir les passions de leurs maîtres. Les hommes vécutent quelque temps en freres , autant que l'orgueil des Monarques & l'avarice des peuples peuvent le permettre.

Quoique ce bonheur général fût l'ouvrage de ceux qui tenoient les rênes des Empires , les progrès de la raison universelle y avoient quelque part. La philosophie commençoit à parler de *l'humanité*, que l'imposture ne cesse d'appeller un cri de révolte contre la religion. Les écrits de quelques sages étoient passés de leur cabinet dans les mains de la multitude ; ils avoient adouci les mœurs. Cette modération avoit tourné les esprits à l'amour des arts utiles ou agréables , & diminué du moins l'attrait que les hommes avoient eu jusqu'alors à s'égorger. La soif du sang paroissoit appaisée , & tous les peuples s'occupoient avec une grande ardeur , avec des lumieres nouvelles , de leur population , de leur culture , de leur industrie.

Cette activité se faisoit sur-tout remarquer dans les Antilles. Les Etats du continent peuvent se soutenir , & même prospérer lorsque le feu de la guerre est allumé dans le voisinage & sur leurs frontieres ; parce qu'ils ont pour but principal le travail des terres & des manufactures , la subsistance , & les consommations intérieures. Il n'en est pas ainsi des établissemens que plusieurs nations ont formés dans le grand archipel de l'Amérique. La vie & les richesses y sont également précaires. On n'y recueille rien de ce qui est nécessaire à la nourriture. Les vêtements & les instruments du labourage n'y sont pas fabriqués. Toutes les productions sont destinées à être exportées. Il n'y a qu'une communication sûre

& facile avec l'Afrique, avec les côtes septentrionales du Nouveau-Monde, & sur-tout avec l'Europe, qui puisse procurer à ces isles cette circulation libre du nécessaire qu'elles reçoivent, & du superflu qu'elles donnent. Plus ces colonies avoient souffert du long & terrible embrasement qui avoit tout consumé, plus elles se hâtoient de réparer les breches faites à leur fortune. L'espérance même qu'on avoit conçue que l'épuisement universel rendroit la tranquillité durable, enhardissoit les négociants les moins confiants à faire aux colons des avances, sans lesquelles, malgré tant de soins, les progrès auroient été nécessairement fort lents. Ces secours affuroient & augmentoient la prospérité des isles, lorsqu'on vit crever en 1739 un nuage qui se formoit depuis long-temps, & qui troubla le repos de la terre.

Les colonies Angloises, sur-tout la Jamaïque, avoient ouvert avec les possessions Espagnoles du Nouveau-Monde, un commerce interlope qu'une longue habitude les avoit accoutumées à regarder comme licite. La Cour de Madrid, devenue plus éclairée sur ses intérêts, prit des mesures pour arrêter, pour diminuer du moins cette communication. Le projet pouvoit être sage, mais il falloit que l'exécution en fût juste. Si les vaisseaux destinés à empêcher la fraude se fussent bornés à arrêter les bâtimens qui la faisoient, ils auroient mérité des louanges. L'abus inséparable de tout moyen violent, l'âpreté du gain, peut-être l'esprit de vengeance, firent que sous prétexte de contrebande, on arrêta loin des côtes suspectes des navires qui avoient une destination légitime.

La nation Angloise, qui, mettant sa sûreté, sa puissance & sa gloire dans le commerce, avoit souffert impatiemment de voir réprimer ces usurpations, fut révoltée des vexations qui passoient les bornes du droit des gens. On n'entendit dans Londres,

XIII.

Les isles de l'Amérique occasionnerent la guerre de 1739. Quels en furent les événemens & la fin.

dans le Parlement, que plaintes contre l'étranger qui les exerçoit, qu'invectives contre le Ministère qui les souffroit. Robert Walpole, qui gouvernoit depuis long-temps la Grande-Bretagne avec un caractère & des talents plus propres pour la paix que pour la guerre, & le Conseil d'Espagne, qui, à mesure que l'orage approchoit, montrait moins de vigueur, cherchèrent de concert des voies de conciliation. Celles qui furent imaginées & signées au Pardo, ne furent pas du goût d'un peuple également échauffé par ses intérêts, par son ressentiment, par l'esprit de parti, & singulièrement par des écrits politiques qui se succédoient avec rapidité.

Par-tout où le Souverain ne souffre pas qu'on s'explique librement sur les matières économiques & politiques, il donne l'attestation la plus authentique de son penchant à la tyrannie & du vice de ses opérations. C'est précisément comme s'il disoit au peuple : » Je fais tout aussi-bien que vous que
 » ce que j'ai résolu est contraire à votre liberté, à
 » vos prérogatives, à vos intérêts, à votre tranquillité, à votre bonheur : mais il me déplaît que
 » vous en murmuriez. Je ne souffrirai jamais qu'on
 » vous éclaire, parce qu'il me convient que vous
 » soyez assez stupides pour ne pas distinguer mes
 » caprices, mon orgueil, mes folles dissipations,
 » mon faste, les déprédations de mes courtisans &
 » de mes favoris, mes ruineux amusements, mes
 » passions plus ruineuses encore, de l'utilité publique qui ne fut, qui n'est, & qui ne sera jamais,
 » autant qu'il dépendra de moi & de mes successeurs, qu'un honnête prétexte. Tout ce que je
 » fais est bien fait. Croyez-le, ne le croyez pas ;
 » mais taisez-vous. Je veux vous prouver de toutes les manières les plus insensées & les plus atroces que je regne pour moi, & que je ne regne
 » ni

» ni par vous, ni pour vous. Et si quelqu'un d'en-
» tre vous a la témérité de me contredire, qu'il
» périclite dans l'obscurité d'un cachot, on qu'un la-
» cet le prive à jamais de la faculté de commettre
» une seconde indiscretion : car tel est mon bon
» plaisir. » En conséquence voilà l'homme de gé-
nie réduit au silence ou étranglé, & une nation re-
tenue dans la barbarie de sa religion, de ses loix,
de ses mœurs, & de son gouvernement; dans l'igno-
rance des choses les plus importantes à ses vrais in-
térêts, à sa puissance, à son commerce, à sa plen-
deur & la félicité; au milieu des peuples qui s'é-
clairent autour d'elle par les libres efforts & le con-
cours de bons esprits vers les seuls objets vraiment
dignes de les occuper. La logique d'une adminis-
tration prohibitive peche de tous côtés. On n'ar-
rête point les progrès des lumieres; on ne les ra-
lentit qu'à son désavantage. La défense ne fait qu'ir-
riter, & donner aux ames un sentiment de révolte,
& aux ouvrages le ton du libelle; & l'on fait trop
d'honneur à d'innocents sujets, lorsqu'on a sous ses
ordres deux cents mille assassins, & que l'on redoute
quelques pages d'écriture.

L'Angleterre voit éclore tous les jours une foule
de livres, où tout ce qui touche la nation est
traité avec liberté. Parmi ces écrits, il en est de
solides, composés par de bons esprits, par des ci-
toyens instruits & zélés. Leurs avis servent à éclai-
rer le public sur ses intérêts, & à diriger le gou-
vernement dans ses opérations. On connoît dans
l'Etat peu de réglemens utiles d'économie intérieure
qui n'aient été indiqués, préparés ou perfectionnés
par quelqu'un de ces écrits. Malheur à tout peuple
qui se prive de cet avantage.

» Mais, dira-t-on, pour un homme sage qui
» répand la lumiere, il se trouve des écrivains sans

» nombre , qui , soit par mécontentement des gens
 » en place , soit pour flatter le goût de la nation ,
 » soit pour des raisons personnelles , se plaisent à
 » émouvoir les esprits. Le moyen qu'ils emploient
 » le plus ordinairement , est de porter les préten-
 » tions de leur pays au-delà de leurs justes bor-
 » nes , de lui faire envisager comme des usurpa-
 » tions manifestes , les moindres précautions que
 » prennent les autres Puissances pour conserver
 » leurs possessions. Ces exagérations remplies de
 » partialité & de fausseté , répandent des opinions ,
 » établissent des préjugés , dont l'effet ordinaire est
 » d'entretenir la nation dans un état de guerre
 » perpétuelle avec ses voisins. Si le gouvernement
 » qui voudroit tenir une balance de justice entre
 » ses sujets & les étrangers , refuse de se con-
 » duire par des erreurs populaires , il s'y voit
 » forcé ».

La liberté de la presse produit , sans doute , ces
 inconvénients : mais ils sont si frivoles , si passagers ,
 en comparaison des avantages , que je ne daigne-
 rai pas m'y arrêter. La question se réduit à ces
 deux mots : *Vaut-il mieux qu'un peuple soit éter-
 nellement abruti , que d'être quelquefois turbulent ?*
 Souverains , voulez-vous être méchants ? Laissez
 écrire ; il se trouvera des hommes pervers qui vous
 serviront selon votre mauvais génie , & qui vous
 perfectionneront dans l'art des Tiberes. Voulez-
 vous être bons ? Laissez encore écrire ; il se trou-
 vera des hommes honnêtes qui vous perfectionne-
 ront dans l'art des Trajans. Combien il vous reste
 de choses à savoir pour être grands , soit en bien ,
 soit en mal !

La populace de Londres , la plus vile populace
 de l'univers , comme le peuple Anglois , considéré
 politiquement , est le premier peuple du monde ,

soutenue de vingt mille jeunes gens de famille élevés dans le négoce, assiege par des cris & par des menaces le sénat de la nation, & regle ses délibérations. Souvent ces clameurs sont excitées par une faction du Parlement lui-même. Ces hommes méprisables, une fois émus, insultent le meilleur citoyen, qu'on a réussi à leur rendre suspect, incendient sa maison, & insultent scandaleusement les têtes les plus sacrées. Ils ne s'arrêtent qu'après avoir fait adopter par le ministère toute leur fureur. Cette influence indirecte, mais suivie, du commerce sur les résolutions publiques, ne fut peut-être jamais aussi marquée qu'à l'époque qui nous occupe.

L'Angleterre commençoit la guerre avec la plus grande supériorité. Elle avoit un grand nombre de matelots. Ses arsenaux regorgeoient de munitions, & ses chantiers étoient animés. Ses escadres toutes armées, & commandées par des officiers expérimentés, n'attendoient que des ordres pour porter la terreur & la gloire de son pavillon aux extrémités du monde. On ne blâmera pas Walpole d'avoir trahi sa patrie, en négligeant de si grands avantages. Il doit être au-dessus de tout soupçon, puisqu'il ne fut pas accusé de corruption dans un pays où l'on a souvent formé ces accusations sans y croire. Sa conduite ne fut pas cependant exempte de blâme. La crainte de se précipiter dans des embarras qui mettroient en danger son administration; l'obligation d'appliquer à des armements militaires les trésors destinés jusqu'alors à lui acheter des partisans; la nécessité d'exiger de nouvelles taxes qui devoient porter au dernier période l'horreur qu'on avoit pour sa personne & pour ses principes: toutes ces considérations & quelques autres le jetterent dans des irrésolutions funestes. Il per-

dit un temps toujours précieux, décisif sur-tout dans les opérations maritimes.

La flotte de Vernon, après avoir détruit Porto-Belo, alla échouer devant Carthagene, plutôt par l'intempérie du climat, par la méfintelligence & l'incapacité des chefs, que par la valeur de la garnison. Anson vit ruiner son armement au cap de Horn, que quelques mois plutôt il auroit doublé sans risque : à juger de ce qu'il auroit pu faire avec une escadre par ce qu'il fit avec un vaisseau, on peut penser qu'il auroit au moins ébranlé l'Empire Espagnol dans la mer du Sud. Un établissement, entrepris dans l'isle de Cuba, eut une issue funeste. Ceux qui vouloient y fonder une ville n'y trouverent que leur cimetièrre. Le Général Oglethorpe fut obligé, après trente-huit jours de tranchée ouverte, de lever le siege de Saint-Augustin dans la Floride, vaillamment défendu par Manuel-Montiano, à qui on avoit laissé le loisir de se préparer.

Quoique les premiers efforts des Anglois contre l'Amérique Espagnole eussent été vains, on n'y étoit pas tranquille. Il leur restoit leur marine, leur caractère, leur gouvernement, trois grands moyens qui faisoient trembler. Inutilement la Cour de Versailles joignit ses forces navales à celle que la Cour de Madrid pouvoit faire agir. Cette confédération ne diminuoit pas l'audace de l'ennemi commun, & ne rassuroit pas des esprits trop abattus par la crainte. Heureusement pour les deux nations & pour cette partie du monde, la mort de l'Empereur Charles VI avoit allumé en Europe une guerre vive, qui, pour des intérêts fort équivoques, y retenoit les forces Britanniques. Les hostilités qui avoient commencé dans les climats éloignés avec tant d'appareil, se réduisirent insensiblement de part & d'autre à quelques pirateries.

Il n'y eut d'événement important que la prise de l'isle Royale, qui exposoit aux plus grands dangers la pêche, le commerce & les colonies de la France. Cette Puissance recouvra à la paix une possession si précieuse; mais le traité qui la lui rendit, ne fut pas moins généralement blâmé.

Les François, toujours imbus de cet esprit de chevalerie, qui a été si long-temps la brillante folie de toute l'Europe, regardent leur sang comme payé, lorsqu'il a reculé les frontières de leur patrie, c'est-à-dire, lorsqu'ils ont mis leur Prince dans la nécessité de les gouverner plus mal; & ils croient leur honneur perdu, si leurs possessions sont restées ce qu'elle étoient. Cette fureur de conquêtes, qu'il faut pardonner à des temps barbares, mais dont les siècles éclairés ne devoient pas avoir à rougir, fit réprover le traité d'Aix-la-Chapelle, qui restituoit à l'Autriche tout ce qu'on lui avoit pris. La nation, trop frivole, trop légère pour être politique, ne voulut pas voir, qu'en formant en Italie un établissement, quel qu'il fût, à l'Infant Dom Philippe, on s'assuroit de l'alliance de l'Espagne à qui on donnoit de grands intérêts à discuter avec la Cour de Vienne; qu'en garantissant au Roi de Prusse la Silésie, on établissoit en Allemagne deux Puissances rivales, fruit précieux de deux siècles de méditation & de travaux; qu'en rendant Fribourg & les places de Flandres détruites, on se procuroit des conquêtes aisées, si les fureurs de la guerre recommençoient, & la facilité de diminuer dans tous les temps de cinquante mille hommes les troupes de terre, économie qui pouvoit & devoit être portée à la marine.

Ainsi, quand la France n'auroit pas eu besoin de s'occuper de son intérieur, dont le dépérissement étoit extrême; quand son crédit & son commerce

n'auroient pas été ruinés ; quand quelques-unes de ses plus importantes Provinces n'auroient pas été réduites à manquer de pain ; quand elle n'auroit pas perdu la porte du Canada ; quand ses colonies n'auroient pas été menacées d'une invasion infaillible & prochaine ; quand sa marine n'auroit pas été détruite au point de n'avoir pas un seul vaisseau à envoyer dans le Nouveau-Monde ; quand l'Espagne n'auroit pas été à la veille d'un accommodement particulier avec l'Angleterre , la conclusion de la paix auroit encore mérité l'approbation des esprits les plus réfléchis.

La facilité qu'avoit le Maréchal de Saxe de pénétrer dans l'intérieur des Provinces-Unies, étoit ce qui frappoit le plus les François. On conviendra sans peine que rien ne paroïssoit impossible aux armes victorieuses de Louis XV : mais seroit-ce un paradoxe de dire que les Anglois éclairés ne desiroient rien tant que cet événement ? Si la République , qui étoit dans l'impossibilité de se détacher de ses alliés , avoit été conquise, ses habitants, qui avoient des préjugés anciens & nouveaux contre le gouvernement, les loix, les mœurs, la religion de leur vainqueur, auroient-ils voulu vivre sous sa domination ? n'auroient-ils pas infailliblement porté leur population, leurs capitaux, leur industrie dans la Grande-Bretagne ? Et qui peut douter que de si grands avantages n'eussent été infiniment plus précieux pour les Anglois, que l'alliance de la Hollande ?

A cette observation nous oserons en ajouter une autre, qui, pour être aussi nouvelle, ne paroîtra peut-être pas d'une vérité moins frappante. On a trouvé la Cour de Vienne fort heureuse ou fort habile d'avoir, par la négociation, arraché des mains des François ce que les malheurs de la guerre lui

avoient fait perdre. N'auroit-elle pas été plus habile ou plus heureuse, si elle eût laissé à son ennemi une partie de ses conquêtes ? Il est passé ce temps, où la maison d'Autriche égaloit, surpassoit peut-être les forces de la maison de Bourbon. Sa politique est donc d'intéresser les autres Puissances à son sort, même par ses pertes. Elle le pouvoit en faisant des sacrifices apparents à la France. L'Europe, allarmée de l'agrandissement de cette monarchie qu'on est porté à haïr, à envier, à redouter, auroit repris contre elle cette haine qu'on avoit vouée à Louis XIV ; & des ligues plus redoutables que jamais devenoient la suite nécessaire de ces sentiments. Cette disposition universelle des esprits étoit plus propre à relever la grandeur de la nouvelle maison d'Autriche, que le recouvrement d'un territoire éloigné, borné & toujours ouvert.

On doit, il est vrai, avoir assez bonne opinion du plénipotentiaire François qui conduisoit la négociation, & du Ministre qui la dirigeoit, pour penser qu'ils auroient démêlé le piège. Nous ne balancerons pas même à assurer que ces deux hommes d'Etat n'avoient aucune vue d'agrandissement. Mais auroient-ils trouvé la même profondeur de politique dans le Conseil, auquel ils devoient compte de leurs opérations ? C'est ce qu'on n'ose décider. En général, tous les gouvernements du monde sont portés à s'étendre, & celui de la France est de nature à le desirer.

Quoiqu'il en soit de ces réflexions, il faut avouer que l'espérance des deux Ministres François qui avoient décidé la paix, fut trompée. Le principal objet de leurs démarches avoit été la conservation des colonies menacées, & l'on perdit de vue cette source d'une opulence illimitée, aussi-tôt que le danger fut passé. La France garda des troupes sans

nombre, négocia des ligues dans le nord & dans le midi de l'Europe, soudoya une partie de l'Allemagne, se conduisit comme si un nouveau Charles-Quint eût menacé ses frontières, ou si un autre Philippe II eût pu bouleverser l'intérieur de son pays par ses intrigues. Elle ne vit pas qu'elle avoit une prépondérance décidée dans le continent; qu'il n'y avoit point de Puissance qui, seule, pût oser l'attaquer, & que les événements de la dernière guerre, les arrangements de la dernière paix, avoient rendu la réunion de plusieurs Puissances impossible. Mille petites craintes toutes frivoles, la fatiguoient. Ses préjugés l'empêchèrent de sentir qu'elle n'avoit qu'un ennemi réellement digne de son attention, & que cet ennemi ne pouvoit être contenu que par de nombreuses flottes.

Les Anglois, plus portés à s'affliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur, ne veulent pas seulement être riches: ils veulent être les seuls riches. Leur ambition est d'acquérir, comme celle de Rome étoit de commander. Ils ne cherchent pas proprement à étendre leur domination, mais leurs colonies. Toutes leurs guerres ont pour but leur commerce; & le desir de le rendre exclusif leur a fait faire de grandes choses & de grandes injustices, & les met dans la cruelle nécessité de continuer à faire de grandes choses & de grandes injustices. Les nations ne se laisseront-elles jamais de cette espèce de tyrannie qui les brave & les avilit? resteront-elles éternellement dans cet état de foiblesse qui les contraint à supporter un despotisme qu'elles ne demanderoient pas mieux que d'anéantir? Si jamais il se formoit une alliance entre elles, comment une seule nation pourroit-elle résister, à moins d'une faveur constante du destin sur laquelle il seroit imprudent de compter? qui est-ce qui a promis aux

Anglois une prospérité continue? quand elle leur seroit assurée, ne seroit-elle pas trop payée, par la perte d'une tranquillité dont ils ne jouiroient jamais, & trop punie par les allarmes d'une jalousie qui tiendrait leurs yeux inquiets perpétuellement ouverts sur les mouvements les plus légers des autres Puissances? Est-il bien glorieux, est-il bien doux, est-il bien avantageux & bien sûr à un peuple de régner au milieu des autres peuples, comme un Sultan au milieu de ses esclaves? Un accroissement dangereux de la haine au-dehors, est-il suffisamment compensé par le corrupteur accroissement de l'opulence au-dedans? Anglois, l'avidité n'a point de terme, & la patience a le sien, presque toujours funeste à celui qui la pousse à bout. Mais la passion du commerce est si forte en vous, qu'elle a subjugué jusqu'à vos philosophes. Le célèbre Boyle disoit qu'il étoit bon de prêcher l'évangile aux sauvages, parce que, dût-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il leur en faut pour marcher habillés, ce seroit un grand bien pour les manufactures Angloises.

Un tel systême, que la nation n'a guere perdu de vue, se manifesta, en 1755, avec moins de précaution qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. La culture des colonies Françoises, dont l'accroissement rapide étonnoit tous les esprits attentifs, réveilla la jalousie Angloise. Cependant cette passion, honteuse de se montrer, se couvrit quelque temps des ombres du mystere; & un peuple assez fier ou assez modeste pour appeller les négociations *l'artillerie de ses ennemis*, ne dédaigna pas d'employer tous les détours, toutes les ruses de la politique la plus insidieuse.

La France, effrayée du désordre de ses finances, intimidée par le petit nombre de ses vaisseaux &

XIV.
C'est de l'A-
mérique que
sortit la
guerre de
1755.

l'inexpérience de ses Amiraux, séduite par l'amour de l'oïveté, du plaisir & de la paix, secondoit les efforts qu'on faisoit pour l'amuser. En vain quelques hommes éclairés répétoient sans cesse que la Grande-Bretagne vouloit la guerre, qu'elle devoit la vouloir, qu'elle étoit forcée de la faire, avant que la marine militaire de sa rivale n'eût fait les mêmes progrès que sa marine marchande. Ces inquiétudes paroïssent absurdes dans un pays où l'on n'avoit fait jusqu'alors le commerce que par imitation, où on lui avoit mis des entraves de toutes les especes, où on l'avoit continuellement sacrifié à la finance, où on ne lui avoit jamais accordé une protection sérieuse, où l'on ignoroit peut-être qu'on eût le plus riche commerce de l'univers. La nation qui devoit à la nature, un sol excellent; au hasard, de riches colonies; à sa sensibilité vive & souple, le goût de tous les arts qui varient & multiplient les jouissances; à ses conquêtes, à sa gloire littéraire, à la dispersion même des Protestants qu'elle avoit eu le malheur de perdre, le desir qu'on avoit de l'imiter: cette nation qui seroit trop heureuse, si on lui permettoit de l'être, ne vouloit pas voir qu'elle pouvoit perdre quelque chose de ses avantages, & se prêtoit sans réflexion aux artifices qu'on employoit pour l'endormir. Lorsque l'Angleterre crut que la dissimulation ne lui étoit plus nécessaire, elle commença les hostilités, sans les faire précéder d'aucune de ces formalités qui sont en usage chez les peuples civilisés.

Ce peuple, réputé si fier, si humain, si sage, réfléchit-il à ce qu'il faisoit? Il réduisoit les conventions les plus sacrées des nations entr'elles aux leurs d'une perfidie politique; il les affranchissoit du lien commun, en foulant aux pieds la chimere du droit des gens. Vit-il qu'il n'y avoit plus qu'un

état, celui de la guerre; que la paix n'étoit qu'un temps d'allarmes; qu'il ne régnoit plus sur le globe qu'une fausse & trompeuse sécurité; que les Souverains devenoient autant de loups, prêts à s'entre-dévorer; que l'empire de la discorde s'établissoit sans limites; que les plus cruelles & les plus justes représailles étoient autorisées, & qu'il n'étoit plus permis de déposer les armes? alors il y eut eu semi-Thémistocle dans le ministère: mais il n'y eut pas un Aristide dans toute la Grande-Bretagne, puisque loin de s'écrier, à l'exemple de ces Athéniens qui n'étoient pas les hommes les plus scrupuleux d'entre les Grecs: *La chose est utile, mais elle n'est pas honnête, qu'on ne nous en parle pas*, les Anglois se féliciterent d'une infamie contre laquelle toutes les voix de l'Europe s'éleverent avec indignation. L'hostilité, sans déclaration de guerre, lors même qu'il n'y a point de traités de paix, est un procédé de barbares. L'hostilité, contre la foi des traités, mais précédée d'une déclaration de guerre, de quelque prétexte qu'elle ait été palliée, seroit d'une injustice révoltante, si l'usage n'en avoit été fréquent, & si presque toutes les Puissances n'en avoient à rougir. L'hostilité, sans déclaration de guerre, contre un peuple voisin qui sommeille tranquillement sur la foi des traités, le droit des gens, un commerce réciproque de bienveillance, des mœurs civilisées, le même Dieu, le même culte, le séjour & la protection de ses citoyens dans la contrée ennemie, le séjour & la protection des citoyens de l'ennemi secret dans la sienne, est un crime qui seroit traité entre les sociétés, comme l'assassinat sur les grandes routes, dans chacune d'elles, & contre lequel, s'il y avoit un code exprès, comme il y en a un tacite, formé & souscrit entre toutes les nations, on liroit: QU'ON SE RÉUNISSE CON-

TRE LE TRÂTRE , ET QU'IL SOIT EXTERMINÉ DE DESSUS LA SURFACE DE LA TERRE. Celui qui le commet , jaloux , sans frein & sans pudeur de son intérêt , montre qu'il est sans équité , sans honneur ; qu'il méprise également & le jugement du présent , & le blâme de l'avenir ; & qu'il tient plus à son existence entre les nations qu'à son rôle dans leur histoire. S'il est le plus fort , c'est un lâche tyran ; c'est un lion qui s'abaisse au rôle abject du renard. S'il est le plus foible & qu'il craigne pour lui-même , il en est peut-être moins odieux , mais il n'en est pas moins lâche. Combien l'usage du peuple Romain est plus noble ! Combien il a d'autres avantages ! Ouvrons , comme lui , les portes de nos temples : qu'un Ambassadeur se transporte sur la frontière ennemie , & qu'il y secoue la guerre du pan de sa robe , au son de la trompette du héraut qui l'accompagnera. N'égorgeons point un ennemi qui dort. Si nous plongeons notre main dans le sang de celui qui se croit notre ami , la tache ne s'en effacera jamais. Macbeth du poète fera son image.

Quand même la déclaration de guerre ne seroit qu'une vaine cérémonie entre des nations qui , peut-être , ne se doivent rien dès qu'elles veulent s'égorger , on ne peut s'empêcher de voir que le ministère Britannique faisoit plus que soupçonner le vice de sa conduite. La timidité de ses démarches , l'embarras de ses opérations , les variations de ses défenses justificatives , l'intérêt qu'il mit inutilement à faire approuver une infraction si scandaleuse par le Parlement : cent autres choses déceloient une conscience coupable. Si , dans ces foibles administrateurs d'une grande puissance , l'audace à commettre le crime eût égalé l'éloignement pour la vertu , ils auroient formé le plan le plus vaste. En faisant illégalement attaquer les vaisseaux François

sur les côtes de l'Amérique Septentrionale, ils auroient donné le même ordre pour toutes les mers du monde. La destruction du seul pouvoir qui fût en état de faire quelque résistance, étoit la suite nécessaire d'une combinaison si forte. La chute auroit effrayé les autres nations, & le pavillon Anglois n'auroit eu qu'à se montrer pour donner des loix par tout l'univers. Un succès brillant & décisif auroit dérobé la violation du droit public à l'aveugle multitude, l'auroit justifiée aux yeux de la politique, & les cris de l'ignorance & de l'ambition auroient étouffé la voix des sages.

Une conduite foible, mais toujours injuste, produisit les effets contraires. Le Conseil de Gorge II fut haï & méprisé de toute l'Europe. Les événements seconderent ces sentiments. La France, quoique surprise, fut victorieuse dans le Canada, remporta sur mer un avantage considérable, conquit Minorque, menaça Londres même. Son ennemi sentit alors ce que les bons esprits disoient depuis long-temps, même en Angleterre, que les François avoient trouvé l'art de faire toucher les extrêmes; qu'ils réunissoient des vertus & des vices, des traits de foiblesse & de forces qui avoient toujours été jugés incompatibles : qu'ils étoient efféminés, mais braves; également amoureux du plaisir & de l'honneur; sérieux dans la bagatelle & enjoués dans les choses graves; toujours prêts à la guerre & prompts dans l'attaque : en un mot, des enfants, comme les Athéniens, se laissant agiter & passionner pour des intérêts vrais ou faux; aimant à entreprendre & à marcher, quels que soient leurs guides, & se consolant de toutes leurs disgraces par le moindre succès. L'esprit Anglois qui, suivant le mot si trivial & si énergique de Swift, est toujours à la cave ou au grenier, & qui n'a jamais

XV.

Les commencements de la guerre furent funestes à l'Angleterre.

connu de milieu, commença alors à trop craindre une nation qu'il avoit injustement méprisée. Le découragement prit la place de la présomption.

La nation corrompue de la trop grande confiance qu'elle avoit mise dans son opulence; abaissée par l'introduction des troupes étrangères, par le caractère moral & l'incapacité de ceux qui la gouvernoient; affoiblie même par le choc des factions, qui, chez un peuple libre, exercent ses forces dans la paix, mais les lui ôtent dans la guerre: la nation flétrie, étonnée, incertaine, gémissoit également des malheurs qu'elle venoit d'éprouver & de ceux qu'elle le prévoyoit sans s'occuper du soin de venger les uns ni d'écarter les autres. Tout le zèle pour la défense commune se bornoit à des subsides immenses. On paroissoit ignorer que le lâche est plutôt prêt que le brave à ouvrir sa bourse pour éloigner le péril, & que dans la crise où l'on se trouvoit, il ne s'agissoit pas de savoir qui payeroit, mais qui combattoit.

Les François, de leur côté, furent éblouis de quelques succès qui ne décidoient de rien. Prenant l'étourdissement de leur ennemi pour une démonstration de sa foiblesse, ils s'engagerent plus que leur situation ne le permettoit, dans les troubles qui commençoient à diviser l'Allemagne.

Un système qui devoit les couvrir de honte s'il ne réussissoit pas, & ruiner leur puissance s'il réussissoit, leur tourna la tête. Leur frivolité leur fit oublier que quelques mois auparavant, ils avoient applaudi au politique lumineux & ferme, qui, pour écarter une guerre de terre que quelques Ministres vouloient commencer, en désespérant de soutenir la guerre de mer, avoit dit avec la chaleur & l'assurance du génie : *Messieurs, partons tous tant que nous sommes dans le Conseil, & la torche*

à la main, allons brûler nos vaisseaux, s'ils ne servent qu'à nous faire insulter & non à nous défendre. Cet aveuglement politique les jeta dans des précipices. Aux erreurs du cabinet, ils ajoutèrent des fautes militaires. Les intrigues de la Cour présidèrent à la conduite des armées. Un changement continuel de Généraux entraîna une suite de disgrâces. Ce peuple léger & superficiel ne vit pas qu'en supposant, ce qui étoit impossible, que tous ceux qu'il chargeoit successivement de diriger les opérations guerrières eussent du talent, ils ne pouvoient pas lutter avec avantage contre un homme de génie, éclairé par un homme supérieur. Ses malheurs ne changerent rien à sa conduite. Les révolutions des Généraux ne finirent point.

Pendant que les François prenoient ainsi le change, le peuple Anglois passant du découragement à la fureur, proscrivoit un ministère justement décrié, & plaçoit à la tête des affaires un homme également ennemi des résolutions foibles, de la prérogative royale & de la France. Quoique ce choix fût l'ouvrage de cet esprit de parti qui fait tout dans la Grande-Bretagne, il se trouva tel que les circonstances l'exigeoient. Guillaume Pitt avoit la passion des grandes choses, une éloquence sûre d'entraîner les esprits, le caractère entreprenant & ferme. Il avoit l'ambition d'élever sa patrie au-dessus de tout, & de s'élever avec elle. Son enthousiasme transporta une nation qu'au défaut de son climat, sa liberté passionnera toujours. On saisit un Amiral, qui avoit laissé prendre l'isle de Minorque; on le jette dans les fers, on l'accuse, on le juge, on le condamne. Ni son rang, ni ses talents, ni sa famille, ni ses amis, ne peuvent le sauver de la sévérité de la loi. Le mât de son vaisseau lui sert d'échafaud. L'Europe en-

tiere, en apprenant cet événement tragique, fut frappée d'un étonnement mêlé d'admiration & d'effroi. On se crut ramené au temps des républiques anciennes. La mort de Bing, coupable ou non, annonçoit d'une manière terrible à ceux qui servoient la nation, le sort qui les attendoient, s'ils trahissoient la confiance qu'on avoit en eux. Il n'y en eut aucun qui ne se dît au fond de son cœur dans le moment du combat : C'est ici qu'il faut périr, plutôt que dans l'infamie du supplice. Ainsi le sang d'un homme accusé de lâcheté devint un germe d'héroïsme.

A ce ressort de crainte fait pour vaincre la peur, se joignit un encouragement qui annonçoit le rétablissement de l'esprit public. La dissipation, le plaisir, le désœuvrement, souvent le crime & la corruption des mœurs, forment des liaisons vives & fréquentes dans la plupart des Etats de l'Europe. Les Anglois se communiquent moins, vivent moins ensemble, ont moins, si l'on veut, le goût de la société que les autres peuples; mais l'idée d'un projet utile à leur pays les rassemble. Ils n'ont alors qu'une ame. Toutes les conditions, tous les partis, toutes les sectes, concourent à son succès, avec une générosité qui n'a point d'exemple dans les contrées où l'on n'a point de patrie à soi. En effet, pourquoi s'occuperoit-on de la gloire d'une nation, lorsqu'on ne peut se promettre de ses sacrifices qu'un accroissement de misère ? lorsque les victoires & les défaites sont également funestes; les victoires par des impôts qui les préparent, les défaites par des impôts qui les réparent. Sans un reste d'honneur qui subsiste au fond des ames, malgré tous les efforts qu'on employe pour l'étouffer, & qui montre que sous les vexations de toute espece, le peuple ne perd pas toute sensibilité à l'avilissement national, il s'affli-
geroit

geroit également des succès & des revers. Que le Souverain soit victorieux ou vaincu ; qu'il acquiere ou qu'il perde une Province ; que le commerce tombe ou prospere , en sera-t-il traité avec moins de dureté ? L'ardeur des Anglois est sur-tout remarquable , lorsque la nation a une confiance entiere dans le ministre qui est à la tête des affaires. Dès que M. Pitt eut pris les rênes du gouvernement , il se forma une société de marine , qui ne voyant pas assez d'empressement pour servir sur la flotte , & n'approuvant pas l'usage d'y forcer les citoyens , invita dans la classe indigente du peuple , les enfants des trois Royaumes à se faire mouffes , & les peres à embrasser la profession de matelot. Elle se chargea de payer leur voyage , de les faire traiter s'ils étoient malades , de les nourrir , de les habiller , de leur fournir tout ce qui étoit nécessaire pour naviguer sainement. Le Roi , touché de ce trait de patriotisme , donna 22,500 liv. , le Prince de Galles 9,000 liv. , la Princesse sa mere , 4,500 livres. Les acteurs des différents spectacles , dont cette nation philosophe n'a pas eu la cruauté d'avilir le talent , jouerent leurs meilleures pieces pour augmenter ces fonds respectables. Jamais on n'avoit vu un si grand concours au théâtre. Cent de ces mouffes , cent de ces matelots , habillés par un zele vraiment sacré , ornoient l'enceinte de la scene ; & cette décoration valoit bien celle des lustrines , des dentelles & des diamants.

Ce dévouement public au service de la patrie échauffa les esprits. Tous les Anglois se crurent d'autres hommes. Ils porterent le ravage sur les côtes de leur ennemi. Ils le battirent sur toutes les mers. Ils intercepterent sa navigation. Ils tinrent toutes ses forces en échec dans la Westphalie. Ils le chasserent de l'Amérique Septentrionale , de l'Afrique & des grandes Indes. Jusques au ministere de M. Pitt ,

XVI.

Les Anglois fortirent de leur léthargie , & s'emparèrent des isles Françoises & Espagnoles. Quel fut l'auteur de leurs succès ?

toutes les entreprises de sa nation dans les contrées éloignées avoient eu & dû avoir une issue funeste , parce qu'elles avoient été mal combinées. Pour lui , il forma des projets si sages & si utiles ; il fit ses préparatifs avec tant de prévoyance & de célérité ; il combina si juste la fin avec les moyens ; il choisit si bien les dépositaires de sa confiance ; il établit une telle harmonie entre les troupes de terre & celles de mer ; il éleva si haut le cœur Anglois , que son administration ne fut qu'une chaîne de conquêtes. Son ame , plus haute encore , lui fit mépriser les vains discours des esprits timides , qui blâmoient ce qu'on nommoit ses dissipations. Il répétoit après Philippe , pere d'Alexandre , *que l'on devoit acheter la victoire par l'argent , & non conserver l'argent aux dépens de la victoire.*

Avec cette conduite & ces maximes , M. Pitt avoit toujours & par-tout triomphé des François. Il les poursuivit jusque dans leurs isles les plus cheres , jusques dans leurs colonies à sucre. Ces possessions , quoique justement vantées pour leurs richesses , n'en étoient pas mieux gardées. On n'y voyoit que des fortifications élevées sans intelligence , & tombant en ruine. Ces mafures manquoient également de défenseurs , d'armes & de munitions. Depuis le commencement des hostilités , toute communication étoit interrompue entre ces grands établissemens & leur métropole. Ils ne pouvoient en recevoir des subsistances , ni l'enrichir de leurs productions. Les bâtimens nécessaires à l'exploitation des terres , n'étoient qu'un amas de décombres. Les maîtres & les esclaves , également dépourvus de tout , se nourrissoient des animaux consacrés à l'agriculture. Si quelques avides navigateurs arrivoient jusqu'à eux , c'étoit à travers de si grands périls , qu'il falloit payer au plus haut prix ce qu'ils apportoient ,

leur céder comme pour rien ce qu'ils consentoient à prendre. C'étoit beaucoup que le colon n'appellât pas un libérateur. On ne devoit pas présumer que sa vertu iroit jusqu'à se défendre opiniâtrément, contre un ennemi qui pouvoit mettre fin à ses calamités.

C'est dans ces circonstances que dix vaisseaux de ligne, des galiotes à bombe, des frégates, cinq mille hommes de débarquement partis d'Angleterre, se présentèrent devant la Guadeloupe. Ils parurent le 22 Janvier 1759. Le lendemain ils écrasèrent de bombes la ville de Basse-terre. Si les assaillants avoient su profiter de la terreur qu'ils avoient répandue, la résistance de l'isle eût été fort courte. La lenteur, la timidité, l'incertitude de leurs mouvements, donnerent le temps à la garnison & aux habitants de se fortifier dans un défilé, qui n'est éloigné que de deux lieues de la place. De-là ils tinrent en échec leur ennemi, qui souffroit également & de la chaleur du climat, & du défaut de rafraîchissements. Les Anglois, désespérant de réduire la colonie par ce côté, l'allèrent attaquer par la partie connue sous le nom de Grande-terre. Elle étoit défendue par le fort Louis, qui fit encore moins de résistance que celui de Basse-terre, qui n'avoit pas tenu vingt-quatre heures. Les conquérants retomberent encore dans leur première faute, & ils en furent punis de la même manière. Le succès de leur expédition devenoit douteux, lorsque Barington, que la mort d'Hopson venoit de placer à la tête des troupes, changea de système. Abandonnant le projet de pénétrer dans l'intérieur des terres, il embarqua ses soldats, qui fondirent successivement sur les habitations & les bourgs situés autour des côtes. Les ravages qu'ils y exerçoient firent tomber les armes des mains des colons. L'isle entière se soumit, mais à des conditions très-hono-

rables, mais après trois mois de défense. Ce fut le 21 Avril.

Les forces qui venoient de faire cette conquête ne s'y étoient portées qu'après avoir menacé vainement la Martinique. Trois ans après, la Grande-Bretagne reprit un projet trop légèrement abandonné : mais elle y destina de plus grands moyens & de meilleurs instruments. Le 16 Janvier 1762, dix-huit bataillons aux ordres du Général Monckton, & autant de vaisseaux de ligne commandés par l'Amiral Rodney, les uns partis d'Europe, & les autres de l'Amérique Septentrionale, parurent à la vue de la capitale de l'isle. La descente, qui se fit le lendemain, ne fut ni longue, ni meurtrière, ni difficile. Il paroissoit moins aisé de s'emparer des hauteurs fortifiées & défendues qui dominoient le fort Royal. Ces obstacles furent surmontés après quelques combats assez vifs ; & la place, qui se voyoit à la veille d'être écrasée par les bombes, capitula le 9 de Février. La colonie entière suivit cet exemple le 13. On doit présumer que la prospérité de la Guadeloupe sous la domination Angloise, influa beaucoup dans une résolution qui pouvoit & devoit être plus tardive. La Grenade & les autres isles du vent, ou Françoises, ou quoique neutres, peuplées de François, ne firent pas acheter leur soumission d'un coup de canon.

Saint-Domingue même, la seule possession qui restât à la France dans le grand Archipel de l'Amérique, étoit menacé du joug Anglois. Sa perte ne paroissoit pas éloignée. Quand il n'auroit pas été public que c'étoit la première proie que la Grande-Bretagne vouloit dévorer, pouvoit-on douter qu'elle dût échapper à son avidité ? Une Puissance si ambitieuse auroit-elle borné d'elle-même le cours de ses prospérités, jusqu'à renoncer à une conquête qui

devoit y mettre le comble ? Cet événement n'étoit pas un problème. Tout le monde savoit que la colonie sans défense au-dedans & au-dehors, étoit hors d'état de faire la moindre résistance. Elle-même étoit si convaincue de son impuissance, qu'elle paroissoit disposée à se soumettre à la première sommation qui lui seroit faite.

La Cour de Versailles fut également étonnée & consternée des pertes qu'elle venoit de faire, de celles qu'elle prévoyoit. Elle s'étoit attendue à une résistance opiniâtre, insurmontable même. Les descendants des braves aventuriers qui avoient formé ces colonies, lui paroissoient un rempart contre lequel toutes les forces Britanniques devoient se briser. Il s'en falloit peu qu'elle n'eût une joie secrète, de ce que les Anglois dirigeoient leurs efforts de ce côté-là. Le ministère avoit inspiré sa confiance à la nation, & c'étoit être mauvais citoyen que d'oser montrer quelques inquiétudes.

Il doit être permis aujourd'hui de dire, que ce qui est arrivé arrivera toujours. Un peuple, dont toute la fortune consiste dans des champs & des pâturages, défendra, s'il a de l'honneur, ses possessions avec courage. Il ne hafarde tout au plus que la récolte d'une année ; & un revers, quel qu'il soit, ne le ruine pas. Il n'en est pas ainsi des cultivateurs de ces colonies opulentes. Comme en prenant les armes, ils risquent de voir les travaux de toute leur vie détruits, leurs esclaves enlevés, les espérances même de leur postérité anéanties par le feu ou par la dévastation, ils se soumettront toujours à l'ennemi. Quand même ils seroient contents du gouvernement sous lequel ils vivent, ils sont moins attachés à sa gloire qu'à leurs richesses.

L'exemple des premiers colons, dont les attaques les plus vives n'ébranlerent jamais la confiance ;

n'affoiblit pas cette observation. Alors la guerre avoit pour objet de s'emparer du territoire , & d'en chasser les habitants : aujourd'hui la guerre faite à une colonie , n'est qu'une guerre faite à son Souverain.

C'étoit M. Pitt qui avoit formé le projet d'envahir la Martinique : mais il ne conduisoit plus les affaires dans le temps qu'elle fut conquise. La retraite de cet homme célèbre fixa l'attention de l'Europe , & mérite d'occuper quiconque cherche les causes & les effets des révolutions politiques. Sans doute un historien qui ose écrire les événements de son siècle , a rarement des lumières sûres. Les Conseils des Rois sont un sanctuaire , dont le temps seul ouvre le voile d'une main lente. Leurs Ministres , fideles au secret ou intéressés à le cacher , ne parlent que pour égayer dans ses recherches la curiosité de celui qui s'étudie à les pénétrer. Quelque sagacité qu'il ait pour découvrir l'origine & la liaison des événements , il est réduit à deviner. Lors même qu'il frappe au but , c'est sans le savoir , ou sans oser l'affirmer ; cette incertitude ne satisfait guere plus qu'une ignorance entière. Il faut donc attendre que la prudence & l'intérêt , dispensés du silence , laissent éclore la vérité ; que la mort lui rende , pour ainsi dire , le jour & la voix , en ôtant leur pouvoir à ceux qui la tenoient captive ; & que des mémoires précieux & originaux devenus publics , dévoilent enfin le jeu des ressorts qui ont fait la destinée des nations.

Ces considérations doivent arrêter celui qui ne voudroit que suivre le fil des intrigues politiques. Il se brise au temps qu'elles se nouent. On n'en recueillerait que des débris isolés , qu'on ne rapprocheroit que par des conjectures hasardées qui s'éloigneroient peut-être d'autant plus de la vérité , qu'on y montreroit plus de pénétration. On s'expo-

feroit souvent à remplir, par quelque grande vue, par une spéculation profonde, un vuide qui subsiste par l'ignorance d'un mot plaisant, d'un caprice frivole, d'un petit ressentiment, d'un mouvement puéril de jalousie : car voilà les merveilleux leviers avec lesquels on a si souvent remué la terre, & avec lesquels on la remuera si souvent encore. S'il est sage alors de se taire sur les causes obscures des événements, c'est le temps de parler sur le caractère des acteurs. On fait ce qu'ils étoient dans l'enfance, dans la jeunesse, dans l'âge mûr, dans la famille & dans la société; dans la vie privée & dans les affaires; quelles ont été leurs qualités naturelles, leurs talents acquis, leurs passions dominantes, leurs vices, leurs vertus; leurs goûts & leurs aversions; leurs liaisons, leurs haines & leurs amitiés; leurs intérêts, les intérêts des leurs; ce qu'ils ont éprouvé de la faveur & de la disgrâce; les moyens qu'ils ont employés pour arriver aux grandes places, & pour s'y maintenir; la conduite qu'ils ont tenue avec leurs protecteurs & leurs protégés; les projets qu'ils ont conçus, la maniere dont ils les ont conduits; le choix des hommes qu'ils ont appelés; les obstacles qui les ont croisés; comment ils les ont surmontés: en un mot, les succès qu'ils ont eus; la récompense qu'ils ont obtenue, lorsqu'ils ont réuffi; le châtiement, quand ils ont échoué; l'éloge ou le blâme de la nation; comment ils ont achevé leur carrière, & la réputation qu'ils ont laissée après leur mort.

C'est dans l'ame d'un des plus importants personnages du siècle que nous cherchons à lire, & c'en est peut-être le vrai moment. La postérité, qui ne reçoit guere que les grands traits, sera privée de mille détails simples & naïfs, qui portent la lumiere dans l'esprit d'un observateur contemporain.

M. Pitt, après avoir tiré l'Angleterre de l'espece d'opprobre où les commencements de la guerre l'avoient plongée, arriva à des succès qui étonnerent l'univers. Qu'il les eût prévus ou non, il n'en parut pas embarrassé, & se détermina à les pousser aussi loin qu'ils pourroient aller. La modération que tant de politiques avoient affectée avant lui, ne lui parut qu'un mot inventé pour dérober la foiblesse ou l'indolence. Il crut que les Empires devoient vouloir tout ce qu'ils pouvoient, & qu'il étoit sans exemple qu'un Etat eût pu acquérir la supériorité sur un autre, & ne l'eût pas fait. Le parallele de l'Angleterre & de la France l'affermissoit dans ses principes. Il voyoit avec douleur que la puissance Angloise, fondée sur un commerce qu'elle pouvoit & devoit perdre, étoit peu de chose en comparaison de la puissance de sa rivale, que la nature, l'art, les événements, avoient élevée à un degré de force, qui, sous d'heureuses administrations, avoit fait trembler l'Europe entière. Il le sentit. Dès-lors il résolut de dépouiller les François de leurs colonies, & de les réduire à la condition où l'affranchissement plus ou moins prompt du Nouveau-Monde ramenera toutes les nations qui y ont formé des établissemens.

Les moyens pour finir une entreprise si avancée lui paroissoient assurés. Tandis que l'imagination des ames timides prenoit de grandes ombres pour des montagnes, les montagnes s'abaissoient devant lui. Quoique la nation, dont il étoit l'idole, parût quelquefois effrayée de l'énormité de ses engagements, il n'en étoit pas embarrassé, parce qu'à ses yeux l'esprit de la multitude n'étoit qu'un torrent auquel il fauroit donner le cours qu'il voudroit.

Sans inquiétude pour l'argent, il étoit encore

plus tranquille pour l'autorité. Ses succès avoient rendu son administration absolue. Républicain avec le peuple, il étoit despote avec les grands, avec le Monarque. C'étoit être ennemi de la cause commune, que d'oser montrer des sentiments différents des siens.

Il se servoit utilement de cet ascendant pour échauffer les esprits. Peu touché de cette philosophie, qui, s'élevant au-dessus des préjugés de gloire nationale pour embrasser dans ses vues le bonheur du genre-humain, ramene tout aux principes de la raison universelle, il nourrissoit un fanatisme ardent & farouche, qu'il appelloit, qu'il croyoit peut-être amour de la patrie, & qui n'étoit au fond qu'une violente haine contre la nation qu'il vouloit opprimer.

Celle-ci n'étoit peut-être pas moins découragée par cet acharnement auquel on ne voyoit point de terme, que par les revers qu'elle avoit éprouvés. La diminution, l'épuisement, disons mieux, l'anéantissement de ses forces navales, ne lui laissoit entrevoir qu'un avenir funeste. Ces espérances, qu'on peut avoir sur terre, de changer la situation des affaires par une action heureuse, auroient été des chimères. Quand une de ses escadres auroit détruit une ou plusieurs escadres, l'Angleterre n'auroit rien rabattu de ses prétentions. Règle générale. Une Puissance qui a acquis sur mer une supériorité bien décidée, ne la peut jamais perdre dans le cours de la guerre qui la lui a donnée; à plus forte raison, si la supériorité vient de plus loin, & sur-tout si elle tient en partie au génie des nations. Autre règle générale. La prépondérance sur un continent dépend toute entière du talent d'un seul homme: elle peut passer en un moment. La puissance sur mer, fondée au contraire

sur l'intérêt toujours actif de chacun des sujets de l'Etat, doit aller sans cesse en augmentant, principalement lorsqu'elle est favorisée par la constitution nationale; elle ne peut cesser que par une invasion subite.

Il n'y avoit qu'une confédération générale qui pût rétablir l'équilibre: mais M. Pitt en sentoit l'impossibilité. Il connoissoit les chaînes de la Hollande, la pauvreté de la Suede & du Danemarck, l'inexpérience des Russes, l'indifférence de plusieurs de ces Puissances pour les intérêts de la France, la terreur que les forces de l'Angleterre avoient inspirée à toutes, la défiance où elles étoient les unes des autres, & la crainte que chacune en particulier devoit avoir, d'être opprimée avant d'être secourue.

L'Espagne étoit dans une position particulière. Le feu qui dévorait les colonies Françaises, & qui s'étendoit tous les jours, pouvoit aisément gagner les siennes. Soit que cette Couronne ne vît pas le danger qui la menaçoit, soit qu'elle ne le voulût pas voir, elle porta son indolence ordinaire sur ces grands événements. Enfin, elle changea de maître; & en changeant de maître, elle changea de système. Dom Carlos voulut travailler à éteindre l'incendie. Il arrivoit trop tard. Ses démarches furent reçues avec une fierté dédaigneuse. M. Pitt, qui avoit mûrement pesé ce qu'il pouvoit, répondit à toutes les propositions qu'on lui faisoit: *Je les écouterai, quand vous aurez emporté, l'épée à la main, la tour de Londres.* Ce ton pouvoit révolter, mais il imposoit.

Telle étoit la situation des affaires, lorsque la Cour de France crut devoir faire des ouvertures de paix à celle d'Angleterre. Dans l'une & l'autre Cour, on craignoit les répugnances de M. Pitt, &

l'on ne se trompoit pas. Il consentit à ouvrir une négociation : mais l'événement prouva, comme les vrais politiques l'avoient prévu, que c'étoit sans intention de la suivre. Ses vues étoient d'acquérir assez de preuves des engagements des deux branches de la maison de Bourbon contre la Grande-Bretagne, pour en convaincre sa nation. Dès qu'il eut fait les découvertes dont il croyoit avoir besoin, il rompit les conférences, & proposa de déclarer la guerre à l'Espagne. La supériorité des forces maritimes de l'Angleterre sur celles des deux Couronnes, & la certitude qu'elles seroient infiniment mieux dirigées, lui donnoient cette confiance.

Le système de M. Pitt parut à de grands politiques le seul élevé, le seul même raisonnable. Sa nation avoit contracté une si prodigieuse masse de dettes, qu'elle ne pouvoit, ni s'en libérer, ni même en soutenir le poids, qu'en s'ouvrant de nouvelles sources d'opulence. L'Europe, fatiguée des vexations que la Grande-Bretagne lui faisoit éprouver, attendoit avec impatience l'occasion de mettre son oppresseur dans l'impossibilité de les continuer. Il n'étoit pas possible que la Maison de Bourbon ne conservât un vif ressentiment des outrages qu'elle avoit reçus, des pertes qu'elle avoit essuyées; & qu'elle ne préparât en secret, qu'elle ne mûrît à loisir une vengeance, dont elle pourroit s'assurer par une bonne combinaison de ses forces. Toutes ces raisons faisoient que l'Angleterre, quoique commerçante, étoit forcée, pour se maintenir, de s'agrandir sans cesse. Cette nécessité cruelle ne fut pas sentie par le Conseil de George III, aussi vivement que M. Pitt le souhaitoit. L'esprit de modération lui parut une faiblesse ou un aveuglement, peut-être une trahison;

& il abandonna le soin des affaires, parce qu'il ne lui étoit pas permis d'être l'ennemi de l'Espagne.

Oserons-nous hasarder une conjecture ? Les Ministres Anglois voyoient tous l'impossibilité d'éviter une nouvelle guerre : mais également fatigués & avilis par l'empire de M. Pitt, ils cherchoient à rétablir cet esprit d'égalité qui est l'ame du gouvernement républicain. Le désespoir de s'élever à la hauteur d'un homme si accrédité, ou de le faire descendre jusqu'à eux, les réunit pour le perdre. Les voies directes auroient tourné contre eux, ils s'attachèrent à des moyens plus adroits. On chercha à l'aigrir. Son caractère ardent s'offroit à ce piège : il y tomba. Si M. Pitt quitta sa place par humeur, il est blâmable de ne l'avoir pas étouffée ou maîtrisée. Si ce fut dans l'espérance de mettre ses ennemis à ses pieds, il montra qu'il avoit plus de connoissance des affaires que des hommes. Si, comme on l'a dit, il se retira, parce qu'il ne vouloit pas répondre des opérations qu'il n'étoit pas le maître de diriger, il est permis de croire qu'il tenoit plus à sa gloire personnelle qu'aux intérêts de son pays. Mais quelle que fût la cause de sa retraite, il n'y a que la haine la plus aveugle, la plus injuste, la plus violente, qui ait pu prononcer que la fortune lui avoit tenu lieu de vertu & de talent.

Quoi qu'il en soit, la première démarche du nouveau ministère fut dans les principes de M. Pitt, & une sorte d'hommage qu'on fut forcé de lui rendre. Il fallut déclarer la guerre à l'Espagne, & les Indes Occidentales furent le théâtre de ces nouvelles hostilités. L'expérience du passé avoit dégouté du continent de l'Amérique, & toutes les vues se tournerent vers Cuba. Une raison éclairée fit sentir qu'en prenant cette île, on n'auroit pas

à craindre la vengeance des autres colonies; on s'affuroit l'empire du golfe du Mexique; on couperoit toutes les ressources à l'ennemi, principalement riche du produit de ses douanes; on envahiroit tout le commerce du continent, dont les habitants aimeroient mieux livrer leur or au vainqueur de leur patrie, que de renoncer aux commodités qu'ils étoient accoutumés à voir arriver d'Europe; on réduiroit enfin la Puissance qui auroit fait une si grande perte, à recevoir la loi qu'on voudroit lui imposer.

D'après cette réflexion, une flotte composée de dix-neuf vaisseaux de ligne, de dix-huit frégates, d'environ cent cinquante bâtimens de transport, ayant à bord dix mille soldats, qui devoient être joints par quatre mille hommes de l'Amérique Septentrionale, fut expédiée pour la Havane. On choisit pour se rendre devant cette place redoutable, l'ancien canal de Bahama, moins long, mais plus dangereux que le nouveau. Les obstacles que présentait cette navigation peu connue & trop négligée, furent surmontés avec un succès digne de la réputation de l'Amiral Pockok. Il arriva le 6 Juillet 1762 à sa destination, & le débarquement se fit sans opposition six lieues à l'est des ouvrages effrayants qu'il falloit réduire.

Les opérations de terre ne furent pas aussi-bien conduites que celles de mer. Si Albemarle, qui commandoit l'armée, eût eu les talents qu'exigeoit la commission dont il étoit chargé, il auroit commencé par attaquer la ville. La simple muraille sèche qui la couvroit ne pouvoit pas résister vingt-quatre heures. On peut conjecturer que les Généraux, les conseils, la régence, que ce succès facile mettoit dans ses mains auroient décidé la capitulation du Morro. A tout événement, il privoit cette citadelle de tous

les secours, de tous les rafraîchissements qu'elle reçut de la ville durant le siege, & il s'assuroit les plus grands moyens pour la réduire en fort peu de temps.

Le parti qu'il prit de débiter par l'attaque du Morro, l'exposoit à de grands malheurs. L'eau qui se trouvoit à sa portée étoit mal-saine, & il se vit réduit à en envoyer chercher à trois lieues de son camp. Comme les chaloupes chargées de cet approvisionnement pouvoient être inquiétées, il fallut porter, pour les soutenir, un corps de quinze cents hommes sur la hauteur d'Arosteguy, à un quart de lieue de la ville. Ces troupes, absolument détachées de l'armée, & que l'on ne pouvoit ni retirer ni soutenir que par mer, étoient continuellement exposées à être détruites.

Albemarle, pouvant juger du caractère de l'ennemi par la tranquillité dont on laissoit jouir le corps posté à Arosteguy, auroit dû placer un autre corps sur le grand chemin de la ville. Par ce moyen, il l'eût comme investie, & très-certainement affamée, empêché tout transport d'effets dans les terres, & communiqué avec Arosteguy moins dangereusement que par les détachements qu'il étoit continuellement obligé de faire pour soutenir ce corps avancé.

Le siege du Morro fut fait sans tranchée. Le soldat cheminoit vers le fossé, n'étant couvert que par des barriques de cailloutage, qui furent à la fin remplacées par des sacs de coton, qu'on tira de quelques bâtiments marchands qui venoient de la Jamaïque. Ce défaut de précaution coûta la vie à un grand nombre d'hommes, précieux par-tout, inestimables dans un climat où les maladies & les fatigues en font une consommation prodigieuse.

Le Général Anglois ayant perdu la plus grande

partie de son armée, & se voyant obligé, faute de forces, de se rembarquer dans peu de jours, résolut de tenter l'assaut : mais il falloit passer un large & profond fossé taillé dans le roc ; il n'avoit rien préparé pour le combler.

Si les fautes des Anglois furent énormes, celles des Espagnols le furent encore davantage. Avertis depuis plus d'un mois, que la guerre étoit commencée entre les deux nations, ils n'étoient pas sortis de leur léthargie. L'ennemi paroissoit à la côte, & il n'y avoit pas une balle de calibre, pas une cartouche faite, pas un canon ni même un fusil en état.

Le grand nombre de Généraux de terre & de mer qui se trouvoit à la Havane, mit, durant les premiers jours du siege, une incertitude dans les conseils, qui ne pouvoit pas manquer d'être favorable aux assaillants.

Trois vaisseaux de guerre furent coulés à fond ; pour fermer l'entrée du port que l'ennemi ne pouvoit pas forcer. On gâta la passe par cette manœuvre, & on perdit inutilement trois grands bâtimens.

Il étoit dans les regles de la prudence la plus ordinaire, de faire appareiller douze vaisseaux de guerre qui étoient à la Havane, qui n'étoient d'aucune utilité pour la défense de la place, & qu'il étoit important de sauver. On ne le fit pas. On n'eut pas même la précaution de les brûler, lorsqu'il n'y avoit plus que ce moyen d'empêcher qu'ils ne tombassent dans les mains de l'ennemi.

La destruction du corps Anglois placé à Aroste-guy, où il ne pouvoit être secouru, étoit très-facile. Ce succès auroit gêné les assiégeants dans leur approvisionnement d'eau, leur auroit coûté du monde, leur auroit donné de la crainte, auroit retardé

leurs opérations, auroit enfin inspiré de la confiance aux troupes Espagnoles. Bien-loin de tenter une chose si aisée, on n'attaqua pas, même en plaine, un seul de leurs détachements, tous composés d'infanterie, quoiqu'on eût à leur opposer un régiment de dragons & beaucoup de milices à cheval.

La communication de la ville avec l'intérieur du pays fut presque toujours libre, & cependant il ne tomba dans l'esprit d'aucun de ceux qui avoient part à l'administration, de faire passer le trésor du Prince dans les terres, pour se soustraire à l'ennemi.

La dernière négligence mit le comble à toutes les autres. On avoit laissé au milieu du fossé, un bloc de rocher pointu & isolé. Les Anglois mirent dessus des planches tremblantes, qui appuyoient d'une part à la brèche, & de l'autre à la contrescarpe. Un sergent & quinze hommes y passèrent à une heure après-midi. Ils s'accroupirent dans des pierres éboulées. Une compagnie de grenadiers & quelques autres soldats les suivirent. Lorsqu'ils se virent à-peu-près cent, au bout d'une heure, ils monterent sur la brèche, assurés de n'être pas découverts, & ils n'y trouverent personne pour la défendre. Il est vrai que Valasco, averti de ce qui s'y passoit, accourut pour sauver la place; mais il fut tué en arrivant; & sa mort troublant l'esprit aux troupes qui le suivoient, elles se rendirent à une poignée de monde. L'oubli de mettre une sentinelle pour observer les mouvements d'un ennemi logé sur le fossé, décida de ce grand événement. Quelques jours après, on capitula pour la ville, pour toutes les places de la colonie, & pour l'isle entière. Indépendamment de l'importance de cette conquête en elle-même, le vainqueur trouva dans la Havane pour environ quarante-cinq millions d'argent ou d'autres

d'autres effets précieux, qui le dédommagerent amplement des fraix de son expédition.

La perte de Cuba, ce pivot de la grandeur espagnole dans le Nouveau-Monde, rendoit la paix aussi nécessaire à la Cour de Madrid, qu'elle pouvoit l'être à celle de Versailles, dont les malheurs étoient portés au dernier période. Les Ministres qui gouvernoient alors l'Angleterre, consentoient à l'accorder : mais les conditions paroissoient difficiles à régler. La Grande-Bretagne avoit eu des succès prodigieux dans le nord & dans le midi de l'Amérique. Quelle que fut son ambition, elle ne pouvoit se flatter de tout retenir. On soupçonnoit avec fondement qu'elle abandonneroit ses conquêtes septentrionales qui ne lui donnoient que des espérances éloignées, médiocres, incertaines, & qu'elle s'entendroit aux riches colonies, aux colonies à sucre, qui venoient de tomber entre ses mains, comme la situation de ses finances paroissoit l'exiger. L'augmentation de ces douanes qui étoit une suite nécessaire de ce systême, devenoit la meilleure caisse d'amortissement qu'on pût imaginer ; & elle devoit être d'autant plus agréable pour la nation, qu'elle auroit été formée aux dépens de la France. Cet avantage eût été suivi de trois autres fort considérables. Le premier, de dépouiller une puissance rivale, & redoutable malgré ses fautes, de la plus riche branche de son commerce. Le second, de la consumer à la défense du Canada, colonie ruineuse par sa situation, pour une nation accoutumée à négliger sa marine. Le troisieme, de tenir dans une dépendance plus étroite & plus assurée de la métropole, la Nouvelle-Angleterre qui auroit toujours eu besoin d'appui, contre un voisin inquiet, actif & guerrier.

Mais quand le Conseil de George III auroit cru

Tome V.

Q

XVII.

Avantages
que la paix
procura à
l'Angleterre
dans les
îles.

devoir rendre à ses ennemis un mauvais pays du continent, & garder des isles opulentes, il n'auroit peut-être osé fuivre un plan si judicieux. Dans les autres gouvernements, les fautes des Ministres ne sont que leurs fautes, ou celles des Rois qui les en punissent. En Angleterre, les fautes du gouvernement sont presque toujours celles de la nation, qui veut qu'on suive ses volontés, ne fussent-elles que ses caprices.

Le peuple Anglois, qui s'est plaint des conditions de la dernière paix, lorsqu'on lui a fait voir le vuide des avantages qu'il croyoit en avoir retirés, les avoit en quelque façon dictées par le sujet de ses murmures, soit avant, soit durant la guerre. Les Canadiens avoient fait quelques ravages, & les sauvages beaucoup d'actes de férocité dans les colonies Angloises. Les paisibles cultivateurs qui les habitent, consternés des maux qu'ils souffroient, plus encore de ceux qu'ils craignoient, avoient fait retentir leurs cris jusqu'en Europe. Leurs correspondants, intéressés à leur procurer des secours prompts & considérables, avoient exagéré leurs plaintes. Les écrivains qui faisoient avidement tout ce qui peut rendre les François odieux, n'avoient cessé de les accabler d'invectives. Le peuple, échauffé par le bruit des spectacles effrayants qu'on offroit sans cesse à son imagination, desiroit de voir finir ces barbaries.

D'un autre côté, les habitants des colonies à sucre, contents de faire leur commerce & une partie de celui des ennemis, étoient fort tranquilles. Loin de desirer la conquête des établissements de leurs voisins, ils la craignoient, parce qu'ils la regardoient, quoique avantageuse à la nation, comme la ruine de leurs propres affaires. Les terres des François ont tant de supériorité sur celles des An-

glois, qu'il étoit impossible de soutenir la concurrence. Leurs associés pensoient comme eux, & imitoient leur modération.

Il résulta d'une conduite si opposée, que la nation indifférente pour les colonies à sucre, desira vivement l'acquisition de ce qui manquoit dans l'Amérique Septentrionale. Qu'on se peigne la situation d'un homme éclairé, qui sent tous les avantages d'un projet auquel les idées fausses d'une multitude aveugle le forcent de renoncer, pour se livrer de préférence à des vues insensées qui croisent le bien général, qui le déshonoreront s'il s'y prête, ou qui l'exposent s'il s'y refuse; à côté d'un Souverain qui l'éloignera, si ses sujets révoltés s'obstinent à le vouloir, & qui ne garantira pas sa tête, s'ils portent la fureur jusqu'à la demander; entre l'orgueil mal-entendu qui l'attache à sa place, & une fierté digne d'éloges qui l'attache à sa réputation; seul, retiré dans son cabinet, délibérant sur le parti qu'il doit prendre, au milieu des cris & du tumulte d'une populace dont sa maison est entourée & qui menace de l'incendier. Telle est l'alternative où se sont trouvés & où se trouveront encore ceux qui conduisent les affaires dans les Etats libres. Il n'y a presque pas une seule circonstance dans ce monde où le bien ne se trouve entre deux inconvénients. Le courage consiste à s'y conformer, au hasard de ce qui peut en arriver: mais ce courage est-il bien commun?

Les Ministres qui, en Angleterre, ne peuvent se soutenir contre le peuple, ou qui du moins ne luttent pas long-temps avec succès contre sa haine, tournerent donc toutes leurs vues vers l'Amérique Septentrionale, & trouverent la France & l'Espagne disposées à adopter ce système. Les Cours de Madrid & de Versailles céderent à celle de Londres

tout ce qu'elles avoient possédé depuis la riviere Saint-Laurent, jusqu'au fleuve de Mississipi. La France abandonna de plus la Grenade & Tabago; elle consentit aussi que les Anglois gardassent les isles réputées neutres de Saint-Vincent & de la Dominique, pourvu qu'elle pût de son côté s'approprier Sainte-Lucie. A ces conditions, le vainqueur restitua aux deux couronnes alliées, toutes les conquêtes qu'il avoit faites sur elles en Amérique.

XVIII.

Le Ministere Britannique n'eut pas des vues aussi étendues que le comportoit la situation des choses.

Dès ce moment, il perdit une occasion qui ne reviendra peut-être jamais, de s'emparer des portes & des sources de toutes les richesses du Nouveau-Monde. Il tenoit le Mexique par le golfe dont il avoit seul l'entrée. Un si beau continent tomboit de lui-même entre ses mains. On pouvoit l'attirer, ou par les offres d'une dépendance plus douce, ou par l'image & l'espérance de la liberté; inviter les Espagnols à secouer le joug d'une métropole qui n'avoit des armes que pour opprimer ses colonies & non pour les défendre, ou tenter les Indiens de briser les fers d'une nation tyrannique. Peut-être l'Amérique entiere eût changé de face, & les Anglois, plus libres & plus justes que les autres peuples monarchistes, ne pouvoient que gagner à venger le genre-humain de l'oppression du Nouveau-Monde, & à faire cesser les préjudices qu'elle cause à l'Europe en particulier.

Tous les sujets qui sont la victime de nos gouvernements, durs, exacteurs, violents & fourbes; toutes les familles ruinées par la levée des soldats, par le dégât des armées, par les emprunts de la guerre, par les infidélités de la paix; tous les hommes nés pour vivre & penser en hommes, au-lieu d'obéir & servir en brutes; une multitude d'ouvrier sans travail; de cultivateurs sans terre; d'hommes éclairés sans emploi; des milliers de malheu-

reux, auroient volé dans ces régions qui ne demandent que des habitants justes & policés, pour les rendre heureux. On y auroit sur-tout appelé de ces payfans du Nord, esclaves de la noblesse qui ne fait que les fouler; de ces Russes, qu'on employe comme le fer à mutiler le genre-humain, au-lieu de bêcher & féconder la terre. Il en auroit péri sans doute un grand nombre dans ces transmigrations par de vastes mers en des climats nouveaux; mais c'eût été, sans comparaison, un moindre fléau que celui d'une tyrannie lente & raffinée, qui sacrifie tant de peuples à si peu d'hommes. Enfin, les Anglois seroient bien plus glorieusement occupés à soutenir & favoriser une si heureuse révolution, qu'à se tourmenter eux-mêmes pour une liberté que tous les Rois leur envient & tâchent de sapper au-dedans & au-dehors.

O souhait vainement juste & humain, qui ne laisse que des regrets à l'ame qui l'a formé! Faut-il que les soupirs de l'homme vertueux pour la prospérité du monde, périssent, tandis que ceux de l'ambitieux, de l'insensé, sont si souvent exaucés ou secondés par la fatalité!

Quand la guerre a fait tant de mal, que ne parcourt-elle toute la carrière des calamités, pour arriver enfin aux limites du bien? Mais que produisit le dernier embrasement, l'un de ceux qui ayent le plus affligé l'espece humaine? Il ravagea les quatre parties du monde; il coûta à l'Europe seule plus d'un million de ses habitants. Les hommes qui n'en furent pas les victimes gémissent, & leur postérité gémira long-temps sous le poids des impôts énormes dont il fut la source. La nation même que la victoire suivit par-tout, trouva sa ruine dans ses triomphes. Sa dette publique qui, au commencement des troubles, ne passoit

pas 1,617,087,060 livres, s'élevoit à la conclusion de la paix à 3,330,000,000 livres, pour lesquelles il lui falloit payer un intérêt de 111,577,490 livres.

Mais c'est assez parler de guerre. Il est temps de voir par quels moyens les nations qui se sont partagé le grand archipel de l'Amérique, source de tant de querelles, de négociations & de réflexions, sont parvenues à l'élever à un degré d'opulence qu'on peut regarder, sans exagération, comme le premier mobile des grands événements qui agitent aujourd'hui le globe.

Fin du dixieme Livre.

T A B L E
A L P H A B É T I Q U E
D E S M A T I E R E S
C O N T E N U E S D A N S C E V O L U M E .

A.

- A**CAJOU, arbre des Antilles, très-dur, Page 146.
 Acomat, arbre des Antilles, 147.
 Agouti, arbre des Antilles extrêmement dur, 146.
 Aguirre, (Lopès d') homme féroce que les Espagnols, envoyés pour suivre la navigation du fleuve des Amazones, mirent à leur tête, après avoir massacré Pedro d'Orsua, 47. Cruauté qu'il exerça sur sa propre fille, *ibid.*
 Albemarle, Général Anglois; malgré la médiocrité de ses talents, & la faute qu'il fait d'attaquer d'abord le fort Morro, au-lieu d'assiéger la ville, s'empare de la Havane par la faute des Espagnols, & y trouve des richesses considérables, 237, 241.
 Amérique, cette partie du Monde a été nommée Indes Occidentales, parce que, quand on la découvrit, on croyoit qu'elle tenoit aux Indes, 5. Vexations exercées dans ce pays sur l'or & les diamants, & sur beaucoup d'autres objets, 106, 107.
 Angleterre (l') tire de grands avantages de la liberté d'écrire, 209. Commença la guerre de 1739 avec grande supériorité, 211.
 Anglois (les) attaquent l'Amérique Espagnole, 172. Echouent devant San-Domingo, 172, 173. S'emparent de la Jamaïque, *ibid.* Sont trompés à Sant-Yago par le Gouverneur Espagnol, 174. Se séparent des François à la guerre du Prince d'Orange, 198.
 Anson, Amiral Anglois, perd son armement au cap de Horn, 212.
 Antigoa, l'une des Antilles, maintenue aux Anglois, 166.
 Antilles, (les) isles d'Amérique, leur division, leur situation, 140. Leur direction, 143. Sont séparées par des canaux, *ibid.* Leur sol, 145. Etoient couvertes d'arbres à l'arrivée

des Européens , 146. Abondantes en pourpier & en cresson , 149. Quelles autres nourritures s'y trouvoient , *ibid.* Fort riches en simples , 150. Influence des vents qui y sont ordinaires , 151 & *suiv.* Manieres d'y conserver la farine , 153 , 154. Tremblement de terre & autres phénomènes ordinaires aux Antilles , *ibid.* & *suiv.*

Arosteguy , poste de hauteur à un quart de lieue de la Havane , 238.

Averani est le premier Physicien , qui , en 1694 & 1695 , soumit le diamant à l'action du feu. Résultat de ses expériences , 99 , 100.

B.

BAHIA , gouvernement du Brésil appartenant aux Portugais , 79. Mœurs & usages des habitants : contrainte où les femmes y sont assujetties , 80 , 81. Vices que l'ignorance y a introduits , *ibid.* On y recueille beaucoup de tabac , 82. *Bananier* , plante des Antilles , 148. Sa description , *ibid.* & 149. Son fruit , *ibid.* Son usage , *ibid.*

Barata , arbre des Antilles , très-dur , 146.

Barington , Général Anglois , soumet la Guadeloupe , 227.

Basque , (le) Capitaine Flibustier , avoit pris , sous le canon de Porto-Belo , un vaisseau de guerre chargé de 5 à 6 millions de livres , 183.

Basse-Terre , ville de la Guadeloupe , bombardée le 23 Janvier 1759 par les Anglois , 227.

Belem , ville du Brésil , fondée en 1615 par François Caldeira , 72. Son commerce , sa population , 73.

Bing , Amiral Anglois , condamné à mort pour avoir laissé prendre Minorque , 223. Avantages de cette sévérité pour l'Angleterre , 224.

Bois de fer , arbre des Antilles , excessivement dur , 146.

Boucaniers , aventuriers François , s'emparent de St. Dominique ; leur caractère , mœurs & maniere de vivre , 167 & *suiv.*

Brésil , (le) grande contrée de l'Amérique méridionale , séparée des possessions Espagnoles par des lacs , des torrents & des montagnes , 4. Découverte en 1500 par Alvarez Cabral , Capitaine Espagnol , 5. Pourquoi nommé Brésil , *ibid.* Le Portugal n'y envoya , pendant long - temps que les criminels & les femmes perdues de débauche , 6. On y fit passer ensuite les Juifs , 7. Enfin , cette colonie devenant florissante , on la donne à plusieurs Seigneurs Portugais , 9. Tentatives des François pour s'y établir : monument curieux de cette tentative , 24. Division actuelle de cette contrée en 9 Provinces. Gouvernement civil , politique & militaire , 62 & *suiv.* Gouvernement ecclésiastique , 64 & *suiv.* Les esclaves y possèdent quelques parties de terre qu'ils cultivent les fêtes & Dimanches , & trouvent le moyen d'a-

cheter leur liberté, 66. Différentes loix du Portugal qui limitent la servitude, 67 & *suiv.* Provinces & Gouvernemens Portugais dont cette contrée est composée, 70 & *suiv.* La pêche de la baleine, qui y est très-abondante, y étoit autrefois libre, maintenant elle est entre les mains du monopole, 81. Quantité de tabac qui sort annuellement du Brésil, 82 & *suiv.* On y trouva, en 1577 & 1588 des mines d'or, 92. On en trouva en 1699 à Minas Geraes, en 1726 à Goyas, & d'autres en 1735 en plusieurs endroits, 93. Maniere de les exploiter, 94. Produit des impôts dans cette contrée, 106. Liaisons extérieures du Brésil, 107 & *suiv.* Presque toutes ses productions vont en Portugal, 109. Objets que la métropole donne en échange, *ibid.* Somme pour laquelle il est sorti de l'or de cette possession Portugaise en 60 ans, 115. Tableau de cette contrée depuis 1525; divers états par lesquels elle a passé depuis cette époque, 125 & *suiv.* Moyens de faire fleurir cette colonie, 127. Abolir l'inquisition, 129. & diminuer l'influence du Clergé dans les affaires publiques, *ibid.* & *suiv.*

Brésiliens, mœurs, usages, langue de ces peuples, 11. Leur nourriture, 12. Leur religion, leur gouvernement, 13. Leur indifférence pour leur patrie, *ibid.* La polygamie y étoit en usage, 14. Nourriture & éducation des enfants, *ibid.* Leur maniere de recevoir les voyageurs, 15. Leurs armes pour la guerre, leur maniere de combattre, 18. Traitement des prisonniers, 19.

Brouage & Michel, Capitaines Flibustiers, s'emparent de deux vaisseaux Hollandois, 177.

C.

CAMPÉCHE, ville de l'Amérique Espagnole, prise & pillée par les Flibustiers, 193.

Caraïbes, insulaires des Antilles du vent, leurs habitudes, 158. Leur figure, 159. Leur religion, *ibid.* Leur caractère, 160. Leur bonne foi, *ibid.* Leurs repas d'appareil, 162. Leur navigation & maniere de faire la guerre, 163. Fiers & mélancoliques, ne pouvoient supporter l'esclavage, *ibid.* Pourquoi exterminés à St. Christophe, 165. Concentrés à la Dominique & à St. Vincent, 166. en quel nombre, *ibid.*

Carbet, hameau renfermant une famille Caraïbe aux Antilles du vent, 161.

Carthagene, ville de l'Amérique Espagnole, la plus riche & la mieux fortifiée, prise par Pointis, Général François, par la valeur des Flibustiers, 194, 195. Pillée indignement par ce Général, qui viole sa capitulation, 196. La flotte de l'Amiral Vernon y échoue, 212.

Châgre, (le) riviere de l'Isthme de Panama, 185.

- Charles II*, Roi d'Espagne, près de mourir, appelle un Bourbon au trône d'Espagne, 202.
- Charles VI*, Empereur d'Allemagne; sa mort allume une guerre très-vive en Europe, 212.
- Chiriquita*, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
- Chou Caraïbe*, plante indigene des Antilles, 147.
- Chulutequa*, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
- Clergé*, examen de la question s'il vaut mieux que le Clergé soit riche en revenus, ou payé par ceux qui réclament son ministère, 129 & suiv.
- Colomb*, (Christophe) reconnoît les Antilles, 158.
- Colonies Angloises*, occasionnent la guerre de 1739. 207 & suiv.
- Compagnie des Indes Hollandoise*. Raisons politiques qui donnerent naissance à celle qui se forma en 1609. Et qui commença par l'attaque du Brésil, 26 & suiv. Les secours combinés de l'Espagne & du Portugal réduisent les Hollandois à se rendre prisonniers, 28. De brillants succès mettent les Hollandois en état d'attaquer de nouveau le Brésil, *ibid.* & suiv.
- Compagnie des Indes Portugaise*. Le commerce du Portugal au Brésil ayant été établi sur une base reconnue mauvaise, en établit le monopole d'une compagnie; remede encore pire, 59 & suiv. Fonds de la compagnie. 60. Sédition excitée au Brésil: les échafauds sont dressés: autre compagnie: fonds qu'elle y mit, 61, 62.
- Courbaril*, arbre des Antilles, très-dur, 146.
- Cromwell* se joint aux François contre les Espagnols, 171. & fait attaquer San-Domingo, 172.
- Crucès*, fort de l'isthme de Panama, où le Châgre cesse d'être navigable, 185.
- Cuba*, appartenant aux Espagnols, l'une des Antilles sous le vent, 144. ses productions, 145. Prise par les Anglois, 241.

D.

- D***ENAMBUC*, Capitaine François, aborde en 1625 à St. Christophe, 164.
- Diamant*, réflexions sur l'abus qu'en fait la beauté, & sur l'éclat qu'il lui ôte, 97. Il y a des diamants de toutes les couleurs, *ibid.* Enumération de chacune, 98. Nature du diamant, *ibid.* Expériences qui démentent l'idée qu'on avoit anciennement que cette pierre étoit indestructible au feu, 99. Averani en fit la première épreuve, que d'autres essais & ceux de M. Darcet en 1768, confirmerent, *ibid.* & suiv. Aucune des menstrues qui dissolvent les autres corps n'a d'action sur lui, 100 & suiv. Il n'y a pas long-temps qu'on ne connoissoit de mines de diamants qu'aux Indes Orientales, 101. Nature du terrain où on les trouve, 102. Produit de ce commerce année commune, *ibid.* On en découvrit

une mine au Brésil en 1728 ; & la recherche fut si heureuse , qu'on en apporta en Europe 1146 onces en une fois , 113 & *suiv.* Il s'en trouva un dans les mines de l'Indostan qui pesoit , tout taillé , 193 karats. Catherine , Impératrice de Russie , l'a reçu pour sa fête des mains de M. Orlof , qui l'a payé 2 millions cinq cents mille livres , *ibid.* Précautions qu'on prend , avant de les apporter en Europe , pour assurer le droit dû au Gouvernement , 104. Produit annuel de ce commerce , 105. Au Brésil , on les trouve souvent dans les rivieres ; mais dans l'Inde , c'est dans les mines , *ibid.*

Dominique , (la) une des Antilles , où , en 1660 , furent concentrés les Caraïbes , 167. cédée par la Cour de France aux Anglois , 243.

Ducasse , Gouverneur de St. Domingue , ami des Flibustiers , 195. Parle en leur faveur contre Pointis , *ibid.*

E.

ESPAGNOLS. Démêlés de la Cour d'Espagne avec celle de Portugal , relativement aux colonies sur le bord du fleuve des Amazones , 55. Un traité fait en 1681 les met d'accord , 56. La guerre recommence en 1705. *ibid.* Tout se pacifie par le traité d'Utrecht , *ibid.* Troubles qui surviennent , 57 & *suiv.* Traités de 1777 & 1778. 58. Repoussent les Anglois à St. Domingue , 173. Comment y sont traités par l'Olonnois , Capitaine Flibustier , 183. Et par Morgan , autre Capitaine Flibustier , 186. Leur vengeance contre les Flibustiers , 191 , 192. qui battent huit cents des leurs , & prennent Campêche , 193. Perdent Carthagene par capitulation , & ses immenses richesses par la trahison de Pointis , Général François , 195. Firent de grandes fautes au siege de la Havane , 239.

Esparza , ville de l'Amérique Espagnole , 190.

Esprit national ; réflexions philosophiques sur ce sentiment , 1.

F.

FERNAMBUC , district du gouvernement de Maragnan , appartenant aux Portugais dans le Brésil , 76. Le principal commerce de cet endroit consiste en bois du même nom , 77. Population de cet endroit , 78 & *suiv.*

Flibustiers , (les) corsaires Anglois & François , chassent les Espagnols de la Tortue , l'une des Antilles , 175. Leur hardiesse & maniere de combattre , *ibid.* N'attaquoient que les vaisseaux qui retournoient en Europe , 176. L'un d'eux , Pierre-le-grand , s'empare du vice-Amiral des Gallions , *ibid.* & de deux vaisseaux de guerre Espagnols , 177. Exemples de leur bravoure , *ibid.* & *suiv.* Leur maniere de partager le

- butin, 178. Leurs excès, 180 & *suiv.* Prennent Maracaibo, & brûlent Gibraltar, 184. Prennent & pillent la Vera-Cruz, 188 & *suiv.* Surprennent ou forcent un grand nombre de villes de l'Amérique Espagnole, 190. Vengeance des Espagnols contre leurs morts, 191. S'emparent de Campêche, & la pillent, 193. Aident Pointis, Chef d'escadre, à prendre Carthagene, 194. Sont traités injustement par lui, 195. S'en vengent sur Carthagene, 196 & *suiv.* Tombent dans le milieu d'une flotte Angloise & Hollandoise, perdent la plupart de leurs bâtimens, & se séparent, 198. Dissertation sur leur origine & leurs succès, 199 & *suiv.*
- Floride*, (la) Province de l'Amérique septentrionale, appartenant aux Espagnols, ses productions, 145.
- Fort-Louis*, forteresse de la Guadeloupe, à la Grande-Terre, prise en 1759 par les Anglois, 229.
- François*, brûlent un jour de St. Louis pour un million de bois de Campêche, 194. Trop légers pour être politiques, 213.

G.

- G** E O R G E II, Roi d'Angleterre, son conseil dans la guerre de 1755, haï & méprisé de toute l'Europe, 221.
- Godefroy*, Capitaine Flibustier François, fameux par ses exploits, 188.
- Gouvernement*; réflexions philosophiques sur l'injustice de la censure des peuples contre les Ministres, 68.
- Grande-Terre*, quartier de la Guadeloupe, 229.
- Granmont*, Capitaine des Flibustiers François, fameux par ses exploits, 188. Son origine, ses mœurs, 193.
- Grenade*, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
- Grenade*, (la) une des Antilles, appartenant aux François, 144, 166. Cédée aux Anglois à la paix de 1763. 243.
- Grogner*, Capitaine Flibustier, François, 190. Sa réponse pour un passage, 191.
- Guadeloupe*, (la) une des Antilles, assurée, par le traité de Janvier 1660, aux François, 166.
- Guayaquil*, ville de l'Amérique Espagnole, 190.

H.

- H** A V A N E, (la) dans l'isle de Cuba, assiégée par Albemarle, Général Anglois, 237 & *suiv.* Défendue par Valasco, 240. Immenses richesses trouvées par les Anglois après sa reddition, *ibid.* & *suiv.*
- Hayti*. Voyez *St. Domingue*.
- Hidalgos*, par erreur *Fidalgos*, nom donné au Brésil aux personnes de la haute noblesse, 64.
- Hollandois*, après avoir été d'abord repouffés & ensuite vain-

queurs dans le Brésil, ils en entreprennent la conquête entière en 1637, sous le commandement de Maurice de Nassau, & soumettent les Portugais commandés successivement par leurs meilleurs Généraux, 29, 30. Ils en sont chassés par les Portugais révoltés, ayant à leur tête Jean Fernandès de Viera, 40 & *suiv.* Après bien des pertes, ils évacuent, le 28 Janvier 1654, le Brésil par capitulation, 41. Et par le traité de 1661, en assurent l'entière propriété au Portugal, 42.

Hospitalité; réflexions sur cette vertu sociale, 15 & *suiv.*

I.

IGNAME, plante des Antilles, 147.

Ile (l') royale de l'Amérique septentrionale, aux François, prise par les Anglois, & rendue à la paix, 212, 213.

J.

JAMAÏQUE, (la) une des Antilles, appartenant aux Anglois, 173. Qui y prennent Sant-Yago aux Espagnols, 174. Et en achevent la conquête, 175.

Jésuites, Missionnaires, douceur par laquelle ils s'infinuent chez les Sauvages du Brésil, 20 & *suiv.* Reproches à leur société de n'avoir pas employé pour leur gloire les mêmes moyens que pour leur agrandissement, 22 & *suiv.*

Jonqué, Capitaine Flibustier, François, 177.

Juifs, furent obligés de se réfugier en Portugal lorsque les Romains les disperferent. Histoire abrégée de leur établissement en Portugal, 7, 8. Et de leur retraite à Bordeaux, Anvers & Hambourg, 9.

L.

LAURENT de Graff, Hollandois, fameux Capitaine Flibustier, 177, 188.

Léon, ville de l'Amérique Espagnole, 190.

Liane, plante parasite des Antilles, 246. Ne croît point parmi les arbres fruitiers, 149.

Lonck, (Henri) Amiral Hollandois, se présente au Brésil, & y remporte plusieurs victoires sur les Espagnols, 29.

Louis XIV, créa d'abord une marine formidable, mais accablé d'ennemis, & forcé d'avoir de nombreuses troupes sur pied, il la laissa dépérir, 203.

M.

- M**ANCENILIER, arbre des Antilles, très-dur, 146.
- Manuel Montiano, Général Espagnol, défend vaillamment le fort St. Augustin dans la Floride, 212, 213.
- Mapou, arbre des Antilles, 146.
- Maracaïbo, golfe ou lac auquel aboutit la chaîne des Antilles, 140.
- Maracaïbo, ville de l'Amérique méridionale, 184. Son commerce, *ibid.*
- Maragnan, gouvernement Portugais au Brésil. Les Portugais y aborderent en 1535, mais ils ne s'y établirent qu'en 1599. Les François s'en emparèrent en 1612, les Hollandois en 1641; & en 1644, les Portugais le reprennent. Productions de cette contrée, 74 & *suiv.* Sa population, 75.
- Maragnon, fleuve des Indes Occidentales, nommé depuis Amazone, 44.
- Marguerite, (la) une des Antilles, 145. Ses productions, *ibid.*
- Martinique, (la) une des Antilles, assurée en 1600 à la France par un traité, 166.
- Mexique, Royaume de l'Amérique septentrionale, appartenant aux Espagnols, pouvoit être conquis par les Anglois à l'époque du traité d'Aix-la-Chapelle, puisqu'ils étoient maîtres du golfe, 243.
- Michel, Capitaine Flibustier, s'empare, secondé par Brouage, autre Capitaine, de deux vaisseaux Hollandois, 177.
- Mississipi, fleuve de l'Amérique septentrionale, 243.
- Mines. Jurisprudence concernant leur découverte & leur partage. Produit que rapportent au Portugal celles du Brésil, 94, 95.
- Missionnaire. Réflexions sur l'esprit qui peut faire embrasser cet état pénible, 50 & *suiv.* Nombre de sauvages des bords de l'Amérique civilisés depuis 1637 jusqu'en 1766 par les Missionnaires, 51, 52.
- Moines. On en compte au Brésil, dans Rio-Janeiro & à Bahia, 22 maisons; il n'y en a pas de religieuses, 65.
- Monckton, Général Anglois, prend possession, le 13 Février 1762, de la Martinique, où il étoit arrivé le 16 Janvier sur 18 vaisseaux de ligne, commandés par l'Amiral Rodney, 228.
- Montauban, Capitaine Flibustier François, donne un exemple célèbre de grandeur d'ame, 201, 202.
- Montbars, fameux Capitaine Flibustier François, 181. Ses expéditions, *ibid.* & *suiv.* Pourquoi surnommé l'Exterminateur, 182.
- Montserrat, l'une des Antilles appartenant aux Anglois, 166.
- Morgan, Capitaine Flibustier Anglois, s'empare de Porto-Belo, 184. & de Panama, 185. Ses amours, 186. Enleve le butin à ses camarades avant qu'il fut partagé, & se sauve à la Jamaïque, *ibid.*

Morro ; citadelle de la Havane , dont le siege , fait par Albermarle , Général Anglois , coûte la vie à un grand nombre d'hommes , 238.

Mucmeluna , ville de l'Amérique Espagnole , 190.

N.

Nicora , ville de l'Amérique Espagnole , 190.

Nieves , isle d'Amérique , une des Antilles , 166.

Nouvelle-Ségovic , ville de l'Amérique Espagnole , 190.

O.

Oglethorpe , Général Anglois , leve le siege de St. Augustin dans la Floride , 212.

Olonois , (l') chef Flibustier , 182. Acte de sa férocité , 183. Sa lettre au Gouverneur de la Havane , *ibid.*

Or. Ses proportions à l'argent dans différentes parties des Indes. Rapports que ces métaux ont eu dans l'antiquité en Europe , & qu'ils ont maintenant , 95 & *suiv.*

Orsua , (Pedro d') envoyé en 1560 par le Vice-Roi Espagnol au Nouveau-Monde , pour reconnoître le cours du fleuve des Amazones. Il est assassiné par les siens , 47.

Ouragan , (l') phénomène fréquent aux Antilles , 155. Ses ravages , 156. Son utilité , *ibid.* Ses pronostics , *ibid.* D'où il provient , 157.

P.

Palmiste , arbre des Antilles , très-dur , 146.

Panama , ville d'Amérique , prise par Morgan , Capitaine des Flibustiers , 185. Est brûlée , 187.

Para , Gouvernement Portugais au Brésil. Son étendue , 71.

Patate , plante des Antilles , 147.

Paulistes , ramas de brigands & de criminels envoyés de Portugal dans la Province de St. Paul au Brésil , 89 & *suiv.* Après bien des courses & des cruautés , ils reconnoissent le gouvernement Portugais , 91.

Penn , Amiral Anglois , échoue devant San-Domingo , 173. Comment , *ibid.*

Pierre-le-Grand , Capitaine Flibustier François. Sa hardiesse , 176.

Pinçon , (Vincent) l'un des compagnons de Christophe Colomb , découvre en 1500 l'embouchure de la riviere des Amazones , 44.

Pitt , (Guillaume) Ministre d'Angleterre , homme éloquent , d'un caractère entreprenant & ferme , 223. Seul auteur du succès des armes Angloises contre les isles Françaises & Espagnoles , 225 , 226. Sa retraite du gouvernement , 230. Idées de son administration , 232 , 233. Comment il refuse

- des propositions de paix, 234. Moyens employés par les jaloux pour occasionner sa disgrâce, 236.
- Pockock*, Amiral Anglois, arrive à la Havane, le 6 Juillet 1762, par le canal de Bahama, 237.
- Pointis*, chef d'escadre Françoisise, s'empare de Carthagene, secondé par les Flibustiers, 194, 195. Son injustice à leur égard, 196.
- Porto-Belo*, ville de l'Amérique Espagnole, prise par Morgan, Capitaine Flibustier Anglois, 184. Détruite par l'Amiral Vernon, 212.
- Porto-Rico*, une des Antilles, appartenant aux Espagnols, 144.
- Portugal*, (le) après la conspiration de 1640, qui ôta ce Royaume à Philippe IV, Roi d'Espagne, & qui avoit été fomentée par l'Espagne même, son nouveau Roi fait alliance avec toutes les puissances de l'Europe contre les Espagnols, 38. Les Portugais restés au Brésil se révoltent contre les Hollandois, & un particulier, nommé Jean Fernandez de la Viera, se met à leur tête, 40. Suites de cette affaire, *ibid.* & *suiv.* Les établissemens éloignés du Portugal sont déchus de leur ancienne splendeur. Evénement qui en fut l'époque, 110. Une faute commise par la France relève un peu l'industrie Portugaise, 111. L'Angleterre surprend à la Cour de Portugal un traité avantageux à elle seule, 113. Calcul des avantages de ce traité. 114. Le Portugal condamné à l'inaction; tous les arts y sont anéantis. 116. Ressources qui lui restent à embrasser, 117. Par des événemens inattendus, l'Angleterre n'a pas fait avec le Portugal, depuis 1762, un aussi fort commerce qu'auparavant, 118. Faute commise en Portugal en y arrachant les vignes, 121. La culture du bled doit y être ranimée, 122 & *suiv.* Foiblesse de la marine Portugaise, 124. L'institution publique a besoin d'être réformée en Portugal, 131. La crainte de se brouiller avec l'Angleterre ne doit pas retarder les réformes que les vices actuels de l'administration Portugaise exigent, 132 & *suiv.* Il semble que le Portugal ne fauroit sortir de l'engourdissement où il est tombé, 134 & *suiv.*
- Portugais* (les) ont pour l'Espagne une haine nationale très-active: cependant ils en ont emprunté beaucoup d'usages; entr'autres l'inquisition, 7. Ils perdent & reprennent successivement le Brésil, qui leur est enfin cédé en 1661 par un traité, 42. Etablissement qu'ils forment sur l'Amazone, 43.
- Paeblo-nuevo*, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
- Pueblo-viejo*, ville de l'Amérique Espagnole, 190.

R.

- R**AZ de marée, phénomène annuel aux Antilles, 155.
- Religieuses*. On n'a jamais permis au Brésil l'établissement d'aucun couvent de filles, 65.

Reulejo,

- Reulejo*, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
Richesses, pourquoi les hommes en ont toujours affecté l'établissement, 97.
Rio-Janeiro, Description de ce gouvernement du Brésil au pouvoir des Portugais, 84. Productions de cette contrée, *ibid.* C'est la capitale du Brésil & le séjour du Vice-Roi, 85. Elle fut découverte en 1525 par Diaz de Solis, & quelques François y formerent des établissemens la même année, *ibid.* Galanterie des femmes, beauté de la ville, 86 & *suiv.* En 1711, Du Guai-Trouin s'en rendit maître, 87.

S.

- S***AIBRO*, nom qu'on donne au Brésil à une couche de terre sablonneuse, qui avertit de ne pas creuser une mine plus avant, 94.
Saint-Augustin, fort de la Floride, 212.
Sainte-Catherine, une des Antilles où les Espagnols confinoient leurs malfaiteurs, 185.
Saint-Christophe, une des Antilles, 166.
Saint-Laurent, fleuve de l'Amérique septentrionale, 243.
Sainte-Lucie, une des Antilles, appartenant aux Anglois, 243. Cédée par la paix de 1763 aux François, *ibid.*
Saint-Paul, gouvernement du Brésil, au pouvoir des Portugais, 89. Voyez *Paulistes*. Population actuelle de cette contrée. Ses productions, 91.
Saint-Vincent, une des Antilles, appartenant aux François, 144. Les Caraïbes y furent concentrées, 166. Cédée aux Anglois par la paix d'Aix-la-Chapelle, 243.
Sant-Yago de la Vega, capitale de la Jamaïque, assiégée par les Anglois, 174. Son gouverneur la leur abandonne après avoir tout emporté, *ibid.*
Sauvages. Exemple frappant du pouvoir que la générosité peut acquérir sur eux, 23. Monument de la philosophie qu'on peut trouver chez eux, 25 & *suiv.*
Seppo, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
Sociétés. Réflexions philosophiques sur les grandes sociétés, 10.
Souza, (Thomas de) Commandant envoyé en 1549 au Brésil par les Portugais, 20.

T.

- T***ABAGO*, une des Antilles, appartenant aux François, 143. Ses productions, 145. Cédée aux Anglois par le traité de 1763, 243.
Tecoantepu, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
Trinité, (la) une des Antilles. Ses productions, 145.

68-393
Resenkilde & Engger
4-30-68

V.

- V**ALASCO, Commandant Espagnol à la Havane, 240. Fut tué en accourant pour la défendre, *ibid.*
Van-Horn, d'Ostende, Capitaine Flibustier intrépide, 188.
Venables, Général Anglois, échoue devant San-Domingo, 172. Pourquoi, 173.
Venezuela, baie de l'Amérique méridionale fortifiée, 183.
Vera-Cruz, ville de l'Amérique Espagnole, prise par les Flibustiers, & pillée, 188 & *suiv.*
Vernon, Amiral Anglois, détruit Porto-Belo, 212. Echoue devant Carthagene, *ibid.*
Vieira, Jésuite Portugais, prononce au Brésil un discours très-éloquent & singulier sur la conquête que venoient d'en faire les Hollandois, 30 & *suiv.*
Viera, (Jean Fernandez de) Portugais d'une naissance obscure, qui fait au Brésil, contre les Hollandois, des actes d'une valeur incroyable, 40 & *suiv.*
Villia, ville de l'Amérique Espagnole, 190.
Voyages. Réflexions philosophiques sur la passion de voyager, 16.
Utrecht. (paix d') Suites heureuses de cet événement, 205.

W.

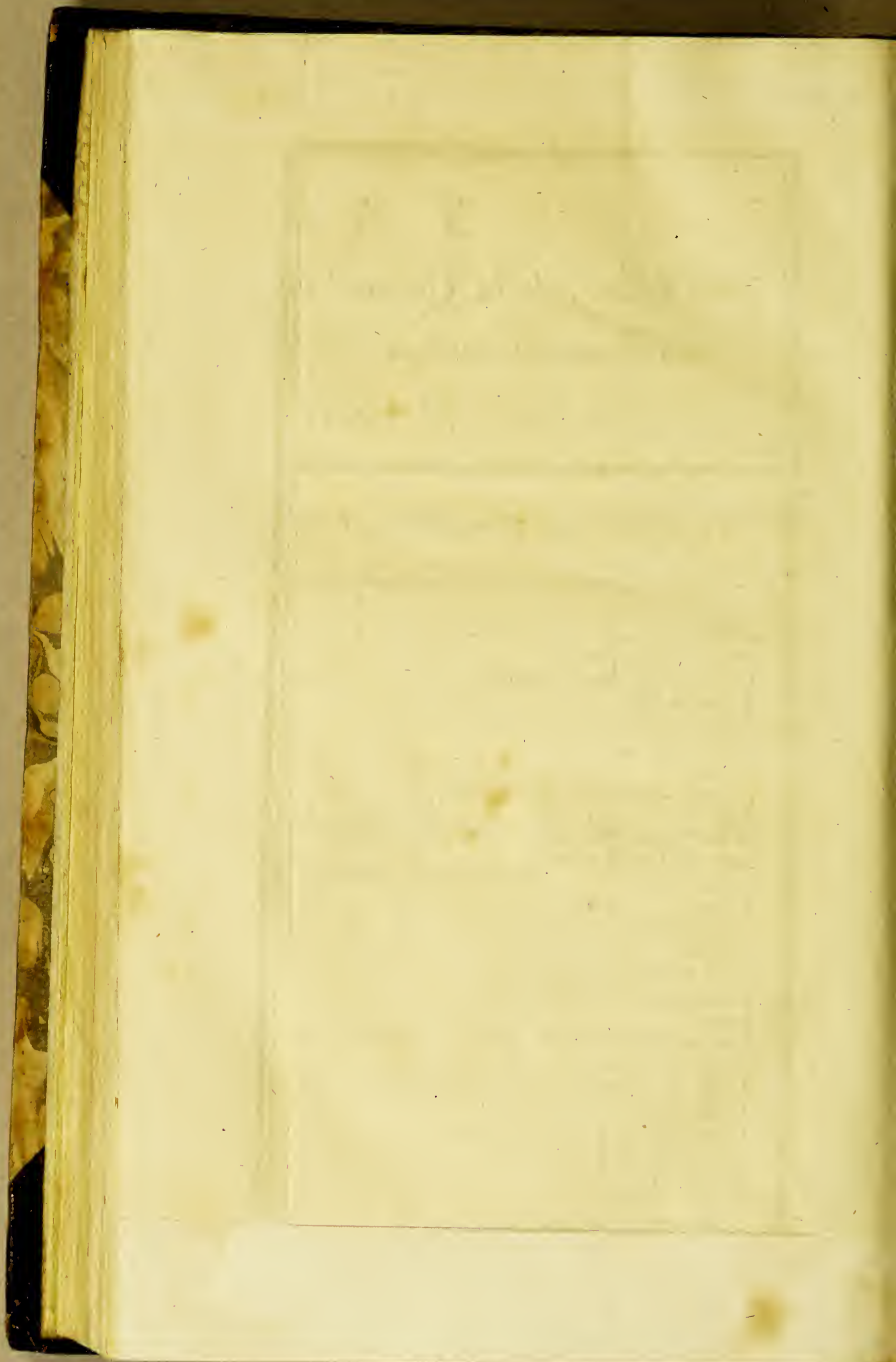
- W**ALPOLE, (Robert) Ministre Anglois d'un esprit pacifique, 208. Craignoit les embarras, 211.
Warner, Capitaine Anglois, aborde en 1625 à Saint-Christophe, 164.

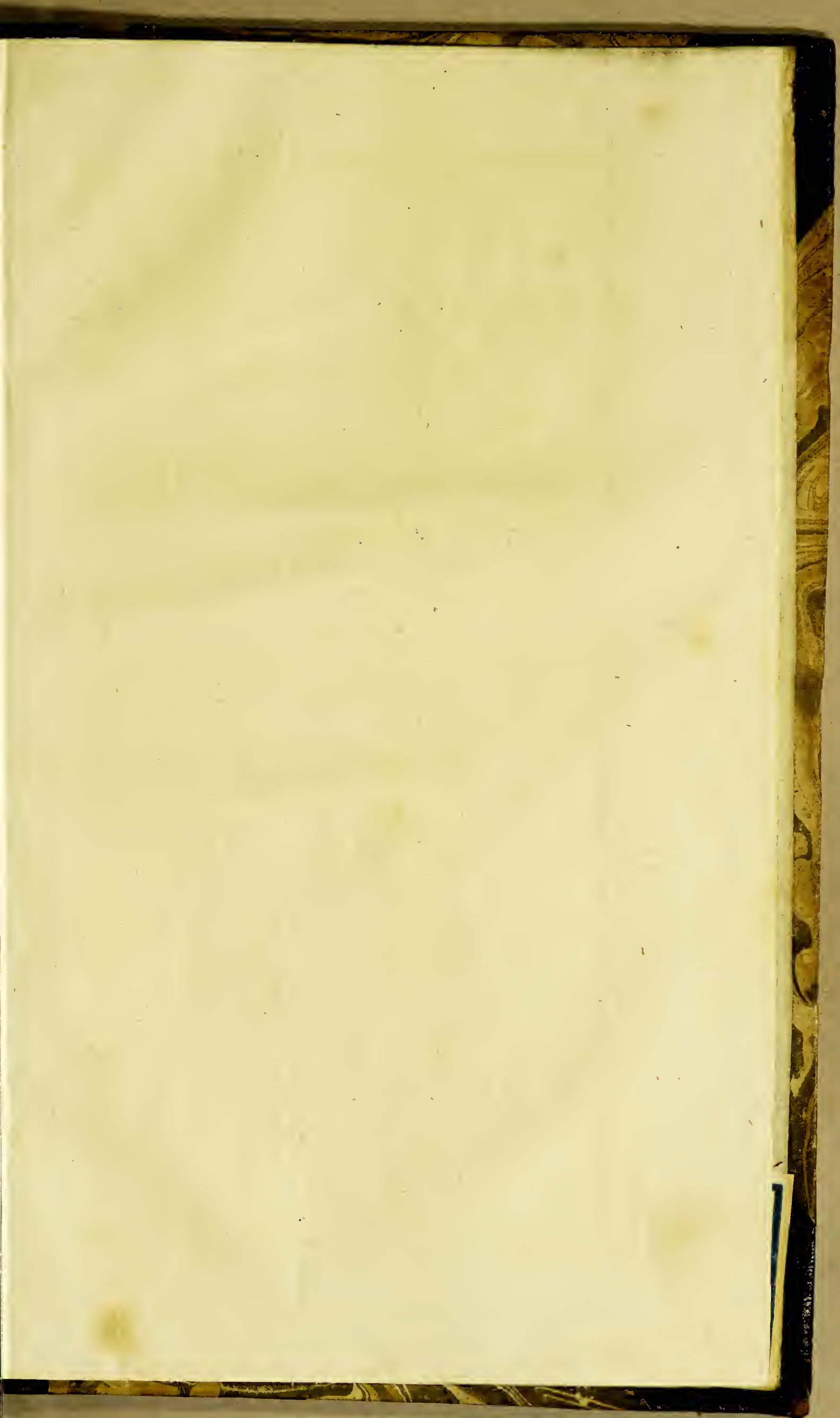
Fin de la Table des Matieres du Tome cinquieme.

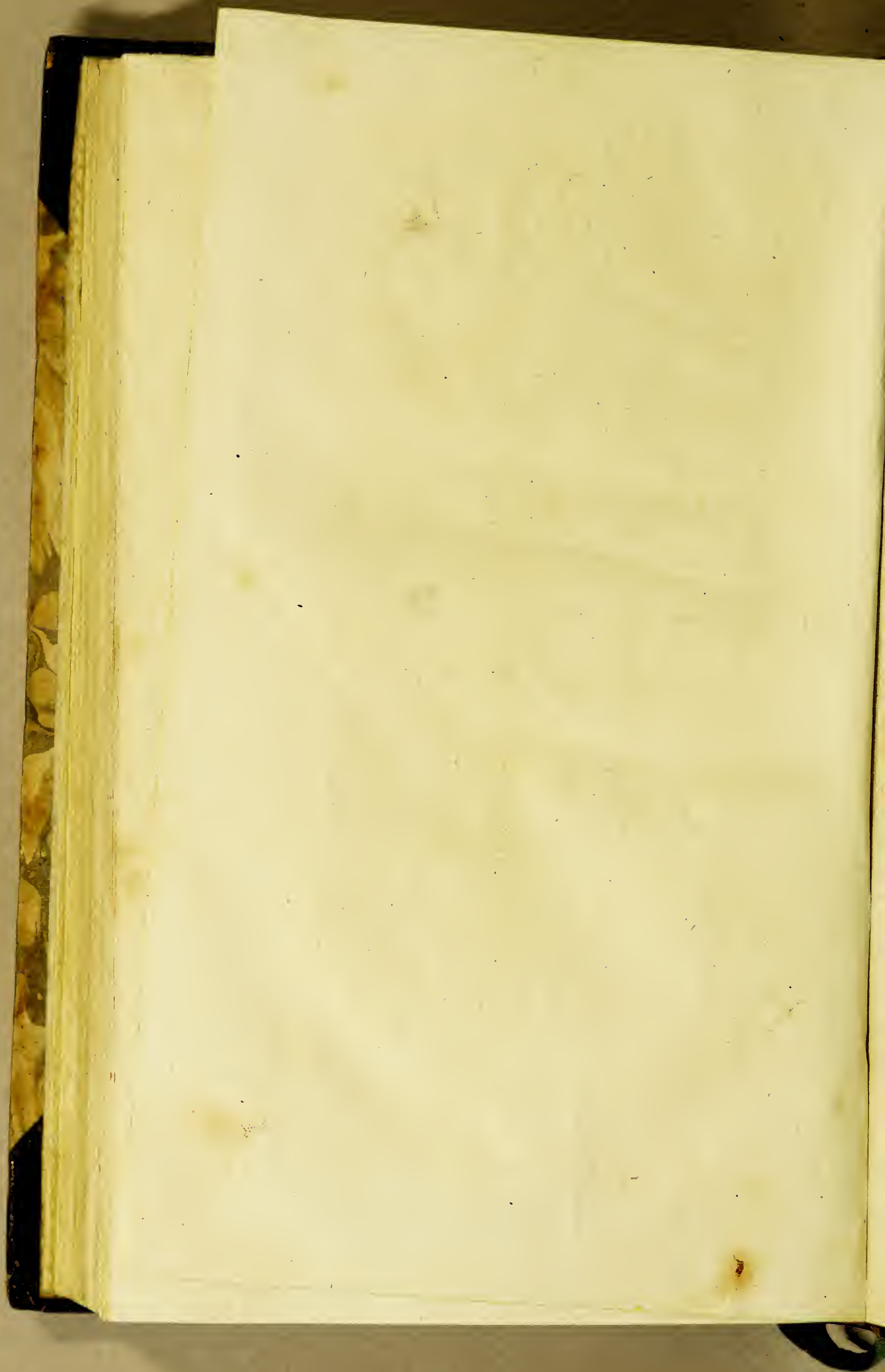
T A B L E A U

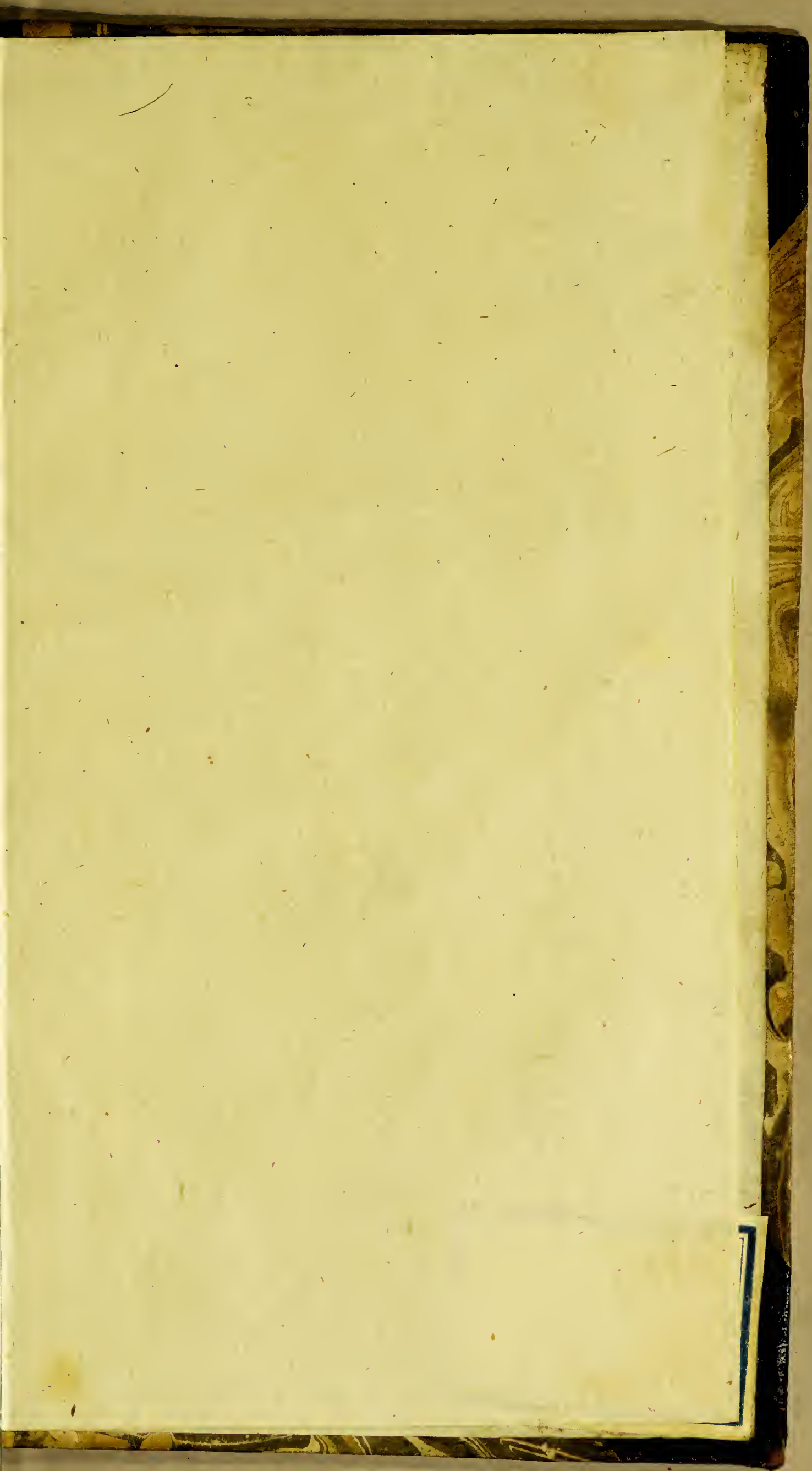
De l'Espece, de la Quantité & de la Valeur des Objets que le Brésil envoie annuellement en Portugal, calculé d'après un terme commun de cinq ans, depuis 1770 jusqu'en 1775.

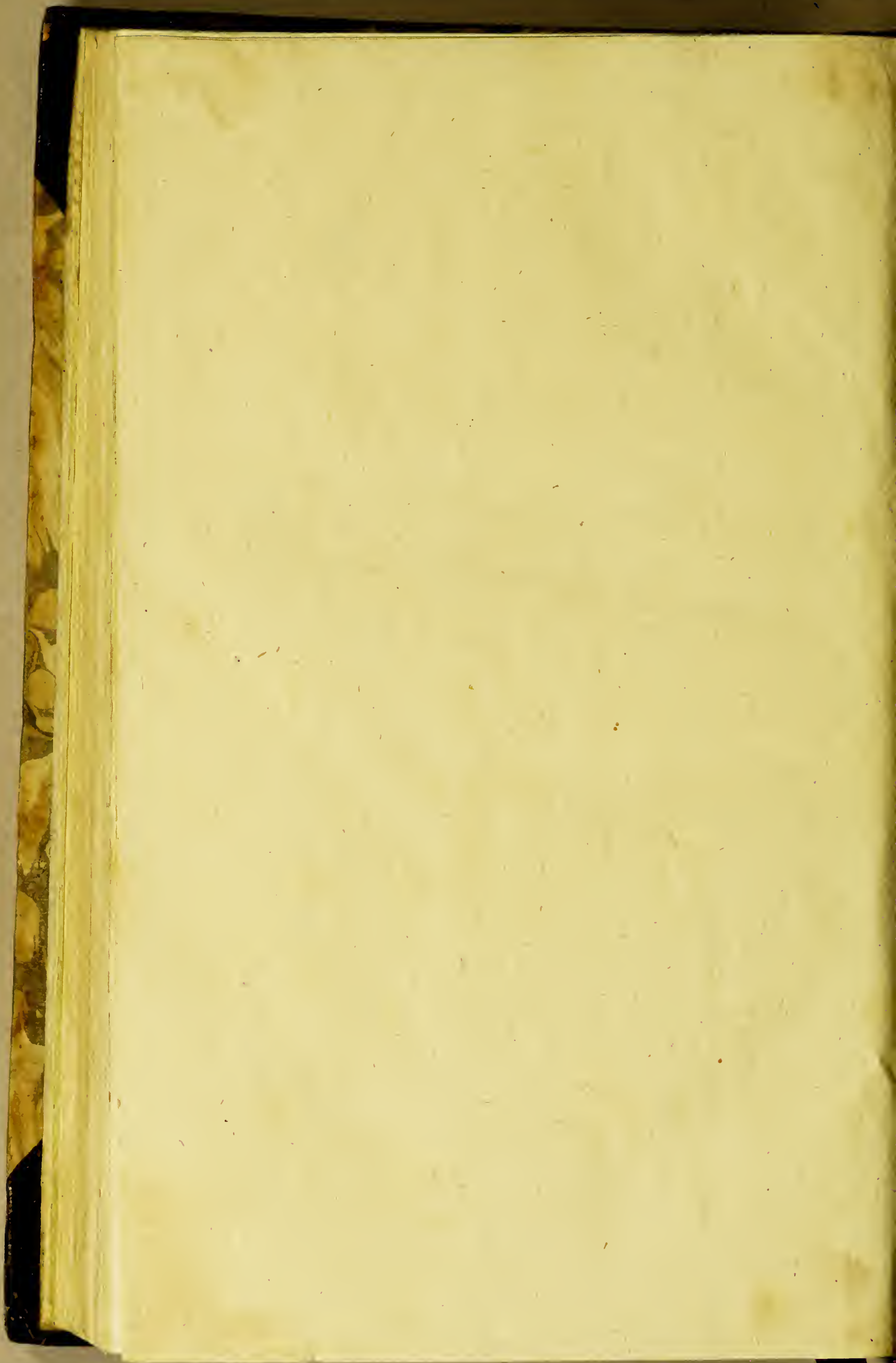
ESPECES DE PRODUCTIONS.	QUANTITÉS.	PRIX	VALEUR.
		courant en Portugal.	
		liv.	liv.
Diamants,	60000 karats,	52	3,120,000
Autres Pierreries,	150,000
Or monnoyé & en lingots,	168 $\frac{3}{4}$ quintaux,	150,000	25,312,500
Sucre blanc,	276000	50	13,800,000
Sucre brut,	167000	30	5,010,000
Tabac,	58500	40	2,340,000
Cotons,	4500	250	1,125,000
Bois de Brésil pour la teinture,	20000	50	1,000,000
Riz,	19000	20	380,000
Bois de Marqueterie,	6000	10	60,000
Bois de Construction,	370,500
Café,	1500	84	126,000
Cacao,	8000	70	560,000
Salsepareille,	330	325	107,250
Rocou,	109 $\frac{1}{2}$	320	35,000
Cannelle-girofle,	510	80	40,800
Cannelle fine giroflée,	252	250	63,000
Indigo,	4 $\frac{1}{2}$	1,152	5,184
Canons de Baleine,	2090	150	313,500
Huile de Baleine,	3530 pipes,	175	617,750
Huile de Cupauba,	235 barils,	100	23,500
Cuirs en poils secs,	10180 pieces,	14	142,520
Cuirs salés,	83910	15	1,258,650
Cuirs tannés,	20330	104	578,136
Gingembre,	22,000
Menus articles,	60,000
Toiles grossieres de coton,	16,000
			56,637,290
Diamants introduits en fraude,			312,000
			56,949,290
TOTAL des Exportations du BRÉSIL pour le PORTUGAL,			
Cette Colonie envoie encore annuellement de ses deniers, SAVOIR :			
Aux Açores, pour			2,271,000
A Madere, pour			
Au Continent d'AFRIQUE, pour			
Aux INDES ORIENTALES, pour			
TOTAL des Productions exportées du BRÉSIL,			59,220,290











E 783

R 274h

v. 5

